
Gérard de Villiers
PRÉSENTE
BRIG
MOND
Par Michel Brice
LES FEMMES MYGALES DE CÔTE D'IVOIRE
VAUVENARGUES

MICHEL BRICE

# BRIGADE MONDAINE
(N°44)

# LES FEMMES MYGALES DE CÔTE D'IVOIRE

*Les dossiers Brigade Mondaine de cette série sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.*

*Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard…*

 ISBN : 978-2-7443-1463-6

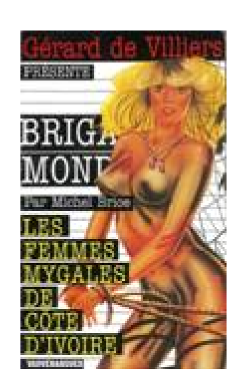
## QUATRIÈME

Dans la chaleur de la nuit équatoriale, au rythme lancinant des tam-tams, le peuple Kamo s'apprêtait à célébrer le culte de l'araignée sacrée.

Ecartelé sur un totem d'ébène, les yeux révulsés, la respiration bloquée, Sandrine attendait... Que l'énorme mygale, immobile sur son ventre blanc, achève le sacrifice.

Par sa piqûre mortelle.

# CHAPITRE PREMIER




Sandrine sursauta, étouffant un cri contre ses paumes. L'énorme lézard vert assoupi sous les lianes avait jailli des feuilles, tendant sa gorge orangée, avant de disparaître dans une fuite panique en zigzag. Bien plus effrayé qu'elle. Dans cette zone de la forêt dense où la faune et la flore semblaient rivaliser pour s'étouffer mutuellement, on ne devait pas souvent croiser des humains.

D'un revers de bras. Sandrine essuya son front ruisselant de sueur et s'immobilisa, terrorisée à l'idée de réveiller un autre mini-dragon africain dont le sol pratiquement invisible sous la végétation inextricable semblait grouiller. Quatre heures de l'après-midi. Trente degrés malgré le parasol géant absolument impénétrable des arbres de soixante mètres qui avaient fait la course pendant des dizaines d'années pour trouver en haut un peu plus de lumière que le voisin. Barbara, ce matin, quand elle avait quitté San Pedro, avait eu raison : Sandrine s'expliquait maintenant le sourire de son amie, au moment de monter dans la Land Rover de Kélégui… Avec la chaleur, son jean était vite devenu insupportable. Rapport au frottement de l'étoffe rugueuse ultra-serrée contre ses jambes, et particulièrement entre ses cuisses où elle avait l'impression que s'étaient logées de minuscules râpes ultra-actives uniquement consacrées à lui mettre la peau à vif. La seconde erreur était son « body » noir en soie de chez Cacharel. Rien de pire que la soie sous un climat comme celui de la Côte-d'Ivoire. Elle aurait

dû s'en souvenir, elle qui vivait depuis quinze jours dans la marmite poussiéreuse d'Abidjan. Mais ici, avec l'humidité en plus du labyrinthe étouffant de la forêt, c'était l'enfer. À devenir dingue.

— Qu'est-ce qu'ils font ? songea-t-elle en essayant d'oublier une fois de plus le martyre qu'elle endurait depuis le début de la journée dans sa tenue, idéale pour boire un whisky sur la terrasse de luxe de l'hôtel *Ivoire,* à Cocody, mais complètement démente dans ce décor de nature en folie où le soleil arrivait à taper ses coups de marteau géants malgré cinq ou six étages de frondaisons entrecroisées.

— Qu'est-ce qu'ils fichent ? répéta-t-elle sans toujours oser bouger.

Barbara et Kélégui, le chauffeur de la Land Rover, étaient partis un quart d'heure plus tôt chercher de l'eau dans le Debo, un affluent du Sassandra dont ils avaient traversé plusieurs fois le cours sinueux coupé de rapides, sur des ponts de bois qui étaient peut-être des chefs-d'œuvre d'artisanat local mais sûrement pas des réussites parfaites sur le plan de la sécurité du voyageur. Elle les avait vus disparaître derrière des haies impénétrables de fougères et d'orchidées. De l'autre côté, ça descendait en pente douce vers le cours d'eau. Sandrine était d'abord restée assise sur un tronc pourri, à fumer une Pall Mall en essayant de chasser les moustiques qui commençaient à s'intéresser à elle.

Soudain, en contrebas, elle reconnut les petits cris suraigus qui commençaient à couvrir le concert des crapauds. Le chimpanzé de Kélégui, spirituellement nommé King-Kong…

Cette fois, la curiosité fut plus forte. Sandrine se décida à abandonner la station debout immobile. Ses chevilles bronzées dans les sandales couleur brique à lanières commencèrent à se tordre dans les espèces de vasières d'où montait une odeur d'eau puante et croupie. Enfin, elle atteignit la bordure d'orchidées et de fougères, et se bloqua.

King-Kong, qui les avait accompagnés dans la Land Rover de son maître, et dont elle avait pu apprécier la parfaite civilité – il était raffiné, leur avait expliqué Kélégui, au point que si on montait en voiture sans lui serrer la main il se vexait pour la journée – King-Kong semblait hors de lui.

Sandrine vit la masse poilue et noire du chimpanzé qui gesticulait à quelques mètres dans le faux jour de la forêt. Elle se précipita, semant la panique parmi les lézards au cou écarlate. Le ciel, par les rares interstices entre les frondaisons, était maintenant plombé. De vagues roulements de

tonnerre s'annonçaient au loin. On n'était qu'en mars, et déjà la grande saison des pluies, celle qui va de mai à début août, s'annonçait sur la fin de chaque journée par des averses qui poissaient tout. Sans évidemment rafraîchir rien ni personne…

Quand elle fut enfin à la hauteur de King-Kong, Sandrine s'immobilisa de nouveau. Le singe sautait toujours en poussant des petits cris surexcités. La présence de la superbe fille blonde à côté de lui ne le calmait pas. Au contraire. Sandrine le regarda et eut l'impression qu'elle s'empourprait. De la fourrure brune du chimpanzé, quelque chose jaillissait, droit et turgescent, que le singe tenait bien en main et avait l'air de vouloir allonger encore par des mouvements réguliers du poignet dénotant une science parfaite de cette occupation qui, prétendait-on jadis chez les humains, rend sourd…

Sandrine se sentit rougir jusqu'à la racine du duvet blond qui bouclait sur son front. Côté sexuel, pourtant, elle avait les idées larges, c'est-à-dire les idées de sa génération. Rien n'était sale, choquant ou interdit. Tout était naturel, quand c'était le désir qui parlait. Elle avait appris ça au cours d'une longue fréquentation des milieux étudiants parisiens à opinions avancées.

Pour la faire rougir, il lui fallait quelque chose de vraiment inédit. Par exemple l'extase solitaire d'un chimpanzé en rut.

Envahie de trouble, elle suivit le regard de King-Kong dont les petits yeux noirs très rapprochés fixaient quelque chose, là-bas, tout près de la rivière, entre les vagues écharpes de brume flottant à ras du sol.

De nouveau, elle eut le souffle coupé.

À vingt mètres, écrasée dans les fougères, Barbara haletait. Son slip noir n'était plus qu'un minuscule bracelet d'étoffe tortillée autour de sa cheville droite. Sa large jupe sombre en lin à grands plis était remontée jusqu'au ventre. Quant au corselet en coton entièrement lacé devant, entre les deux seins, il était complètement ouvert sur une magnifique poitrine lourde et riche aux larges aréoles de brune intégrale. Pas besoin de beaucoup d'imagination pour deviner que Barbara Preiss avait pris l'habitude de se faire bronzer intégralement sur les plages discrètes des environs de San Pedro, du côté des pointes rocheuses de Grand Béréby. Kélégui, le chauffeur, était couché sur elle et la soulevait à un rythme lent savamment dosé qui faisait monter dans la gorge de la jeune femme un long roucoulement annonciateur d'orage de plaisir.

Sandrine se sentit envahie d'un vertige. Cette demi-nuit artificielle de sous-bois, avec sa lumière verte… Ce bouillonnement végétal partout… Ce grouillement des bêtes inconnues dont les appels résonnaient dans l'ombre… Ces parfums lourds et poivrés flottant sur la chaleur étouffante… Cette impression d'être prisonnière dans un aquarium sauvage, avec cette atmosphère poisseuse et odorante descendue par capillarité jusqu'à ses poumons… Et ce couple, là-bas, le Noir et la Blanche, en train de faire l'amour sans un mot, comme accomplissant un commandement rituel venu du plus profond du code génétique, de plus loin que leur mémoire ancestrale, des temps d'aube de l'humanité où les premiers êtres s'étaient désirés, approchés, flairés, caressés… Elle eut l'impression que toute la forêt, à l'approche de l'orage, s'accouplait en cadence autour d'eux. Deux cris déchirants d'oiseaux, un rouge puis un noir, la firent frissonner avant de se perdre dans les innombrables étages de branches et de feuillages.

*

* *

C'était la première fois que Sandrine voyait son amie nue ou presque. Elles se connaissaient depuis si peu de temps ! Exactement à Abidjan, au cours d'un cocktail offert au foyer du Palais des Congrès de l'hôtel *Ivoire* pour fêter elle ne savait plus quelle inauguration d'usine importée clé en main par ces ordures de néocolonialistes qu'étaient les industriels français. Sandrine était alors en Côte-d'Ivoire depuis à peine une semaine, mais déjà elle avait une opinion bien arrêtée sur la situation en Afrique Noire en général et en Côte-d'Ivoire en particulier. C'était la même, d'ailleurs, que celle de ses amis gauchistes de Paris, elle aurait pu s'épargner la fatigue des sept heures de vol puisqu'elle n'était venue voir ici que ce qu'elle avait décidé d'y trouver, c'est-à-dire l'oppression économique des Blancs qui, chassés par la décolonisation, s'étaient empressés de revenir à la charge et de recommencer le dépeçage du pays avec l'aide du gouvernement vendu à l'impérialisme occidental. Qu'en dépit de cet acharnement des multinationales et des potentats locaux, la Côte-d'Ivoire ait réussi finalement à devenir quand même un des pays les plus prospères d'Afrique où, comme l'avait dit un jour son président, Houphouët-Boigny, « il n'y avait plus de ventre vide », n'impressionnait guère Sandrine. Tout ça, à

travers le schéma plus ou moins marxiste qu'elle appliquait partout où elle allait, c'était de la poudre aux yeux. Le prétendu « miracle ivoirien » cachait une poussée démographique affolante, une urbanisation accélérée et une fausse croissance artificiellement nourrie de l'extérieur. Le fait que le très progressiste Ghana, le plus proche voisin de la Côte-d'Ivoire, qui avait été pendant des dizaines d'années à la tête de tous les mouvements révolutionnaires africains, ait fini, lui, par sombrer dans la corruption, la misère et les coups d'État en série, n'apparaissait pas non plus à Sandrine comme un démenti cinglant à ses théories. Là aussi, la catastrophe était due à l'impérialisme occidental, bien décidé à éteindre par tous les moyens l'étoile noire du panafricanisme triomphant…

Sandrine avait été élevée dans le VII^e^ arrondissement, l'un des plus chics et des plus chers de Paris. Elle avait donc consacré tout son temps libre, depuis l'âge de 16 ans, à militer pour les Salvadoriens écrasés par les États-Unis, les Chiliens, les Turcs, et à défiler sans être gênée aux côtés de communistes dans tous les défilés de la paix que Brejnev suscitait en Europe à chaque fois qu'une nouvelle fusée SS 20 ou un nouveau sous-marin atomique sortait des arsenaux soviétiques.

Au mieux, on pouvait l'excuser. Elle n'avait que 20 ans et un sens très lointain des réalités, malgré des études d'ethnologie à travers lesquelles elle cherchait à retrouver les racines originelles mystérieuses de l'espèce humaine, ses rites, ses mythes et ses superstitions… Au pire, on pouvait lui souhaiter de ne jamais avoir à vivre plus de quarante-huit heures sous un de ces régimes pour lesquels elle militait.

Huit jours en Côte-d'Ivoire lui avaient suffi. Exploitation, répression camouflée, néocolonialisme. Ces mots-là, elle les avait assenés un bon millier de fois à son fiancé, Jean-Paul Lombard, qu'elle avait accompagné dans son voyage à Abidjan où il devait préparer le futur voyage du ministre français de la culture, dont il était un des conseillers auxquels on promettait le plus d'avenir. Lombard était resté plutôt placide. D'abord, il avait dix ans de plus qu'elle, et en plus, une seule chose au monde l'intéressait : sa propre carrière politique. Sandrine était un peu trop excitée politiquement, mais une épouse très « à gauche » ça ne faisait pas mal, surtout par les temps qui couraient. Ils devaient se marier dans deux mois.

Le soir où elle avait rencontré Barbara, Jean-Paul n'était pas là. Il accompagnait pour quelques jours ses homologues de la Culture ivoirienne

dans un grand périple d'information qui allait le mener jusqu'au pays sénoufo, dans le nord, là où commençait la steppe avec sa végétation rase et jaune de poussière sur l'interminable carapace rocheuse de latérite rouge sang. Pas loin de la frontière du Mali. Quelque chose comme un avant-goût de l'enfer saharien.

Sandrine avait tout de suite été attirée par Barbara Preiss. Au moins, elle tranchait parmi les autres Blanches du cocktail, épouses de coopérants ou de diplomates aux yeux de louves cherchant, dans la foule des hommes, un nouvel arrivant qui aurait pendant quelques jours la fraîcheur de l'inédit. Comme toutes les communautés restreintes, la colonie française de Côte-d'Ivoire puait le renfermé, l'ennui et l'échange des partenaires. D'autant plus frénétique que le choix n'était pas illimité.

Barbara, elle, avait choisi de vivre là et d'y passer toute sa vie, çà se sentait immédiatement. Veuve d'un planteur de cacao avec qui elle s'était installée près de San Pedro dix ans auparavant, elle aurait pu tout vendre et regagner la France. Ou l'Autriche où elle était née mais où elle n'avait pratiquement jamais vécu. Elle avait fait le contraire. Elle aimait ce pays, c'était le sien. Elle avait décidé de rester et de poursuivre l'exploitation de la plantation. À trente-sept ans, il n'est pas encore complètement utopique d'imaginer qu'on puisse refaire sa vie… Au moins, c'est ce que Sandrine avait imaginé : Barbara se confiait peu. Quand elle lui avait proposé de la raccompagner à San Pedro, elle avait tout de suite accepté. Il y avait justement un avion qui partait d'Abidjan le surlendemain pour se rendre dans la petite capitale du « far west » ivoirien. Comme tous les samedis, il ferait escale à Sassandra avant d'atterrir à San Pedro. Barbara lui avait fait miroiter des excursions inédites dans la brousse encore sauvage au nord de San Pedro. Quand on est ethnologue, le contact avec les populations locales ne se refuse pas. Il y avait encore, d'après la superbe Autrichienne que dix années d'Afrique Noire n'avaient visiblement pas ravagée comme ces Européennes bilieuses aussi bronzées qu'amaigries et découragées qui formaient le « top » de la société féminine blanche d'Abidjan, des villages mal connus avec des rites magiques étranges. Pour Sandrine, pas question de rater ça. Les communautés dites primitives selon le vocabulaire de ces ordures d'Européens racistes, constituaient à ses yeux le dernier trésor spirituel d'une humanité qui, après avoir tué ses dieux, se préparait à s'entre-tuer gaiement. En quoi, d'ailleurs, elle n'avait peut-être pas tout à fait tort.

Elle avait laissé à la réception de leur hôtel un petit mot pour son fiancé.

*Je pars en expédition. À bientôt. Smack !*

Le « smack », c'était le maximum qu'elle pouvait faire côté tendresse avec Jean-Paul. Quant à lui rendre des comptes – date de retour et tout le reste -pas question. On est de la génération des droits de la femme ou on ne l'est pas. De toute façon, s'ils devaient vivre ensemble, il valait mieux qu'il s'habitue tout de suite à son indépendance absolue et définitive.

Trois jours à San Pedro, la petite ville bâtie de toutes pièces dans les années d'après l'Indépendance autour d'immenses plantations de palmiers, d'hévéas, de cocotiers, de café et de cacao, à quatre cents kilomètres d'Abidjan. Et puis, ce matin, à l'aube, le départ pour le nord et le village inconnu perdu dans la forêt dont Barbara lui avait fait miroiter les charmes sauvages à hurler d'authenticité. La veille au soir, il y avait eu le marchandage de la veuve du planteur de cacao avec Kélégui, le propriétaire de la Land Rover. Une discussion serrée que Sandrine n'avait suivie que de loin mais dont elle comprenait maintenant les tenants et les aboutissants. Barbara et Kélégui n'avaient pas dû seulement discuter du prix de l'essence au kilomètre.

— Ça fera dix mille francs CFA[1], avait-elle dit, triomphante, en revenant vers Sandrine.

Avec les taxis de brousse habituels, on était serrés à huit ou dix sans compter les bagages. Quant aux taxis privés, le coup classique était la panne sèche au bout de dix kilomètres et le plein d'essence aux frais du touriste même si ce dernier a bien spécifié avant le départ que le prix du carburant était compris dans le forfait… Pas de surprises de ce genre à craindre avec Kélégui. Il n'était pas parti avec un réservoir vide. Ni celui de la Land Rover. Ni le sien personnel.

*

* *

Ça faisait trois fois que Barbara, vautrée dans l'herbe poisseuse à deux pas d'un marigot, hurlait. Trois fois aussi que Kélégui l'inondait, au plus profond d'elle-même.

King-Kong était au bord de la syncope. Sa verge érigée écarlate, il venait de se précipiter d'excitation contre le tronc tortué d'un fromager, un arbre immense aux racines aériennes en forme de doigts crochus, dans le genre d'un olivier atteint de gigantisme. Le crâne du singe devenu fou heurta plusieurs fois l'écorce.

Barbara avait relevé ses jambes sur les reins du Noir. Sandrine, la gorge en feu, regarda la tache d'humidité qui s'agrandissait entre les omoplates de Kélégui, trempant de sueur sa chemisette bleue. Les doigts de Barbara remontèrent le tissu, découvrant le dos ruisselant du Noir où les bourrelets de muscles faisaient sous la peau comme des nœuds aux reflets bleus. Les ongles de l'Autrichienne se mirent à le labourer de haut en bas tandis qu'il rentrait et sortait précipitamment entre ses muqueuses trempées comme une soupe.

Brusquement, il se dégagea et Barbara le vit, énorme et noir comme un tuyau d'ébène palpitant parcouru de soubresauts. Les mains plaquées sur ses hanches, il la fit tournoyer et elle se retrouva sur le ventre comme si elle avait pesé le poids d'une poupée.

Un coup de tonnerre plus proche sembla raser les cimes de la forêt. L'odeur écœurante des orchidées, forte et musquée comme une odeur d'humain en rut, fit vaciller Sandrine. Elle avait l'impression que le parfum montant de leurs deux sexes enfiévrés jaillissait jusqu'à ses narines.

Kélégui avait redressé Barbara qui, à quatre pattes, prosternée sur les genoux, écrasait son visage dans l'abondante litière de feuilles et de branchages morts qui formaient sous les champignons, les bégonias et les lianes, une couche épaisse et mouvante.

— Non ! hurla soudain la veuve du planteur de cacao. Pas ça. Non, il ne faut pas !

Un non qui dans toutes les langues voulait dire oui. Du moins, c'est ce que Kélégui comprit. Sandrine vit le sexe d'ébène du chauffeur de la Land Rover remonter entre les fesses de Barbara qui, malgré le bronzage savant, paraissaient presque blanches par contraste. L'énorme tête noueuse du sexe vibra un instant entre les muqueuses boursouflées et élastiques des grandes lèvres, puis remonta encore. Lorsque son mât qui paraissait huilé comme un

biceps de lutteur s’attaqua aux sphincters de Barbara, Kélégui poussa un « han » de bûcheron. L’instant d’après, le mât disparaissait entre les masses blanches des fesses comme si Kélégui avait voulu s’y engloutir tout entier.

Le couple alors se mit à se déplacer sans même s’en rendre compte. À chaque coup de boutoir, Barbara avançait, bouleversant les sélaginelles et les fougères, mordant les grosses tiges gonflées de sève des plantes parasites, se rapprochant du marigot dont déjà ses mains, à tâtons, faisaient jaillir des gerbes d’eau croupie à chaque fois qu’elle ponctuait un nouvel assaut du Noir d’un sursaut de ses avant-bras. Tout à coup, au milieu de ce frénétique voyage à quatre pattes à travers les arborescences de l’humus marécageux, les yeux révulsés de plaisir de Barbara aperçurent Sandrine, immobile derrière la haie de fougère.

— Viens, fit-elle d’une voix étranglée. Ne fais pas l’idiote… C’est tellement bon !

Dans la marmite verdâtre étouffante de la forêt, Sandrine, hypnotisée, faillit répondre à cet appel. Elle fit un pas en avant quand brusquement elle sentit quelque chose contre sa cuisse gauche.

C’était King-Kong qui, en plein délire, avait continué à se masturber sans qu’elle s’en rende compte sur ses jeans ! Puis à se déverser le long d’elle avec des yeux retournés et blancs, lui aussi, comme ceux de Barbara.

Un haut-le-cœur la saisit. Elle était curieuse, libre, et avec son fonctionnaire de fiancé les galipettes manquaient plutôt d’imprévu.

Mais les lubricités forcenées du chimpanzé sortaient de son programme de libération des mœurs. C’était *too much* pour elle. Avec un peu d’adaptation peut-être… Mais enfin, pour le moment, ses rêves d’émancipation sexuelle n’allaient pas jusque-là.

— Cochon, gronda-t-elle en repoussant le chimpanzé du pied, ça va pas la tête ?

Elle se sentait dégrisée soudain. La forêt pullulante de cris d’animaux, les parfums épais, entêtants, l’odeur perpétuelle de fauverie à la limite du rut et de la putréfaction. Et le couple noir-blanc, là-bas, dans son coït bestial… Tout l’écœurait.

King-Kong se roula à terre de désespoir, son beau rêve anthropophilique de rapprochement des espèces brisé.

Sandrine arracha une grosse feuille d'orchidée qui suait de sève moite et entreprit d'essuyer son jean.

Décidément, la nature, la vie authentique et sauvage, c'était beaucoup plus beau vu de Paris.

*

* *

Le grondement se rapprochait à toute allure, comme si le tonnerre avait roulé brusquement à ras de terre.

Sandrine comprit pourquoi Kélégui venait de jeter la Land Rover sur le bas-côté de la piste.

Un « mille kilos », expliqua Barbara.

Comme un énorme projectile, la camionnette Volkswagen bâchée mais sans vitres dévalait vers eux en zigzaguant sur le chemin étroit de « tôle » impitoyable. À l'intérieur, Sandrine put deviner l'incroyable entassement des passagers. Tous Noirs, littéralement imbriqués sur des banquettes prévues pour des enfants de huit ans au plus, et disparaissant derrière des valises amoncelées, des paquets probablement remplis de choses variées mais sûrement très odorantes. Les « mille kilos » qui font allègrement la brousse alors que, vu l'état des carrosseries et des moteurs, ils auraient dû depuis au moins dix ans finir leur carrière dans des cimetières de voitures, sont un peu les galères de la terre ferme, en Afrique. Idéal quand on aime l'aventure, les kamikazes, et les contacts humains très très rapprochés. Déconseillé formellement aux cardiaques et aux individualistes.

Quand le « mille kilos » ne fut plus qu'un nuage de poussière orangée derrière eux, Kélégui réattaqua la piste. En saison sèche, la « tôle ondulée » exigeait une certaine vitesse. Un bon quatre-vingts kilomètres/heure était parfait, pour sauter sans trop de secousses sur ces fines barres transversales parallèles qui formaient l'essentiel du chemin. Ça n'empêchait pas que Sandrine avait l'impression de se désarticuler en même temps que la voiture dont chaque élément paraissait reprendre une existence autonome…

— Pourquoi n'es-tu pas venue quand je t'ai appelée ? demanda Barbara dont le bras passé sur la banquette autour de Sandrine coincée entre elle et Kélégui venait de retomber sur ses épaules.

Sandrine se sentit rougir et s'insulta intérieurement. La sueur des deux amants la collait, à droite et à gauche, comme s'ils avaient absolument voulu lui faire partager le souvenir de leurs ébats.

— Je n'avais pas envie, dit-elle sèchement. C'est mon droit, non ?

— Comme tu veux, concéda Barbara. À ta place, je le regretterais.

Elle lui caressait l'épaule.

— Kélégui est un amant merveilleux, dit-elle à haute voix.

Les lèvres épaisses du Noir qui avaient l'air de deux bourrelets élastiques s'ouvrirent sur une rangée de dents éclatantes.

— « Quand tu sors en brousse, n'oublie pas tes bijoux ! » fit-il hilare.

— Proverbe guéré, commenta sobrement Barbara.

— « Si la fourmi massian a mangé un premier lapin, elle peut manger le second », ajouta Kélégui en donnant un coup de volant à droite pour éviter un arbre qui barrait les deux tiers de la piste.

— Proverbe baoulé, fit Barbara.

— « Tant qu'il n'est pas mort, le singe agite sa queue ! » émit encore le Noir, de plus en plus rigolard.

— Proverbe universel, murmura Barbara en glissant une main caressante sous l'aisselle de Sandrine.

— On a fait combien de kilomètres ? murmura la jeune ethnologue.

La nuit était vite tombée sous la voûte impénétrable des arbres. On était passé en quelques minutes de l'ombre verdâtre à l'ombre brune. Avec le concert rituel de la jungle. Les bruits d'ailes un peu terrifiants, les cris subits qui ressemblaient à des râles, les sauts, les galops, les fourrés agités par des bêtes invisibles. Sandrine se dit qu'un tel environnement pouvait facilement tourner au cauchemar.

— Deux cent cinquante, trois cents, fit Barbara en écrasant la Pall Mall prise dans le paquet de Sandrine. Tu viens ?

Elle avait sauté à terre et Sandrine l'imita. Brusquement, après toute cette journée de pistes défoncées, au bout de ce long voyage dans l'inconnu, la terre ferme semblait tanguer. Elle se sentait brisée, moulue.

Elle se retourna vers la Land Rover. Immobile dans le pinceau des phares où voltigeaient des milliers de moustiques, Kélégui riait de son éternel rire éclatant.

— Dis-lui au revoir, fit Barbara. Tu sais, tu l'as vexé, tout à l'heure, à ne pas vouloir de lui. Les Africains sont susceptibles. Quand on est dans un pays étranger, on doit s'adapter au savoir-vivre local.

Sandrine haussa les épaules. Son masochisme d'Européenne a priori culpabilisée vis-à-vis des anciens colonisés, en tant que descendante des colonisateurs, n'allait tout de même pas jusqu'à se donner au premier venu pour se faire pardonner l'oppression impérialiste occidentale.

— Il ne vient pas avec nous ? questionna-t-elle, soudain vaguement inquiète.

— Mais non, pourquoi ? fit Barbara qui s'était emparée de son sac de voyage en toile kaki.

Elle avait l'air sincèrement surprise.

— Ça a toujours été entendu ainsi. De toute façon, ici, on est en plein pays yacouba. Kélégui est un Abouré. Un Lagunaire, si tu préfères. Les ethnies ne se fréquentent guère, ça fait toujours des histoires.

Sandrine passa une main sur son front en sueur. Son jean la grattait toujours furieusement côté intimité.

— Comment va-t-on rentrer, alors ? interrogea-t-elle.

Barbara éclata de rire.

— Ça fait dix ans que je vis ici, fit-elle remarquer. Tu peux quand même me faire confiance et penser que j'ai tout préparé, non ?

Elle se rapprocha de Sandrine.

— Tu as peur ou quoi ?

La jeune fille secoua énergiquement la tête. Pour la première fois depuis son départ d'Abidjan, le souvenir de Jean-Paul Lombard, son fiancé, venait de lui revenir, entouré de tous les charmes rassurants des choses connues. Mais elle aurait préféré se faire couper en rondelles plutôt que d'avouer qu'elle rêvait d'un lit propre dans une chambre d'hôtel climatisée.

— Allons, la poussa Barbara affectueusement. Dis adieu à Kélégui.

Le Noir la pressa contre les boules de muscles de ses pectoraux. King-Kong sauta sur l'épaule de son propriétaire et couvrit de baisers simiesques la chevelure blonde de la jeune Blanche qu'il avait si généreusement arrosée deux heures auparavant.

— À bientôt, murmura Sandrine.

Kélégui agita son index à la peau doucement rose à l'intérieur.

— « Ne dis pas demain quand tu ne connais pas aujourd'hui », émit-il sentencieusement.

Les proverbes baoulé, agui, abouré ou dioula, servaient pour toutes les occasions de la vie. Au besoin, on pouvait en inventer. De toute façon, il y avait soixante-trois ethnies en Côte-d'Ivoire, donc soixante-trois cultures différentes. Avec chacune sa panoplie de proverbes tous usages.

— Allons, s'écria Barbara qui s'impatientait, viens, tu oublies qu'on est attendues.

À l'instant où Kélégui, remonté en voiture avec son chimpanzé dressé, allait faire redémarrer la Land Rover, Sandrine entendit au fond de la nuit grouillante de vie les tam-tams.

La Land Rover fit demi-tour en écrasant des fougères et des branchages morts. Les phares quittèrent les deux femmes. La nuit leur tomba dessus, lourde et noire comme une main géante.

Et les tam-tams semblèrent se rapprocher à travers l'humidité molle de la forêt.

## CHAPITRE II




La main de Barbara Preiss se noua doigt par doigt autour de celle de Sandrine qui tremblait imperceptiblement.

— On est attendues, répéta l'Autrichienne, tandis qu'elles avançaient à tâtons dans le chemin conduisant au village.

— Comment le sais-tu ? questionna idiotement Sandrine, la gorge sèche.

Elle serrait son sac de voyage de chez Vuitton contre ses seins.

— Dis donc, fit remarquer ironiquement Barbara, tu n'es pas prête pour les grandes expéditions ethnologiques, toi. Dès hier soir, les tam-tams ont commencé à annoncer notre venue. Ça va vite, tu sais. Un véritable télégraphe de brousse.

— Comment le sais-tu ?

— Dix ans de Côte-d'Ivoire, laissa tomber la jeune femme. Je parle plus ou moins les dialectes vernaculaires. Enfin, j'arrive à me faire comprendre. Quant au tam-tam, on m'y a un petit peu initiée. Du moins le langage des tambours yacouba. Car la plupart des ethnies ont un langage à elles. Résultat, elles ne peuvent communiquer qu'à l'intérieur d'une même ethnie.

— On a été annoncées depuis San Pedro ? s'écria Sandrine incrédule.

— Évidemment ! Le son du tam-tam porte à quarante kilomètres environ. Mais pour plus de sûreté, il y a des relais tous les dix kilomètres.

Tu n’as qu’à calculer le temps qu’il leur faut, quand le vent est favorable, pour recevoir à trois cents kilomètres une information qui les intéresse.

— Presque aussi rapide que le téléphone ! s’émerveilla Sandrine, reprise par son admiration des peuples non corrompus par la civilisation blanche.

— Et gratuit, contrairement aux PTT, conclut Barbara.

Elle avait allumé une torche électrique, histoire de ne pas trop trébucher sur les pierres ou dans les nids-de-poule du chemin. La tête mince d’un minuscule reptile zébré noir et jaune leur fila entre les jambes.

— On arrive, assura-t-elle. À part deux ou trois Blancs de l’époque coloniale, personne n’a assisté depuis très longtemps à la grande fête des Kamo.

Les Kamo : une sous-ethnie du pays yacouba. Quelques villages perdus dans la forêt équatoriale. Tout un système de pratiques de sorcellerie qui avaient survécu aux siècles et aussi bien à la colonisation qu’à la modernisation du pays entreprise depuis l’Indépendance. À trois cents kilomètres de la Côte, à près de mille d’Abidjan, les mass-médias, les transistors et la lecture quotidienne de *Fraternité-Matin* le journal ivoirien officiel, n’étaient pas prêts de faire leur œuvre de normalisation en langage optimiste, ou de génocide culturel en langage écologico-ethnologique. Pas très loin de la frontière du Libéria, à la lisière du parc National de Taï, les Kamo vivaient en autarcie complète. Pour être reçu comme Barbara parvenait à l’être, surtout à leurs fêtes les plus secrètes, il fallait de sérieuses « relations » ! D’autant plus que leurs rites étaient, disait-on, plutôt sanguinaires. En bref, ils avaient à peu près aussi mauvaise réputation que les Hommes-Panthères qui déchiquettent, la nuit, de leurs mains garnies d’ongles de fer, les femmes ou les enfants égarés, avant de se confectionner de puissantes « médecines » avec les organes génitaux de leurs victimes broyés et mélangés à des herbes diverses.

Il y avait une petite colonie de travailleurs kamos à Abidjan, et la plupart des autres ethnies les fuyaient. Des mauvaises langues disaient qu’aux dates rituelles, dans leurs misérables HLM, ils continuaient à saigner à mort deux ou trois victimes qu’ils cuisaient ensuite en brochettes. Bienfaits de la civilisation : ils pouvaient maintenant, grâce au réfrigérateur, garder au frais des jambes ou des bras. En attendant de nouvelles agapes.

— Tu n’as rien à craindre, fit remarquer Barbara devant le silence prolongé de son amie. Nous, les Blancs, nous sommes *comptés,* comme

disent les Noirs. C’est-à-dire que notre disparition leur créerait des ennuis qu’ils n’ont aucune raison de s’attirer.

La plupart des Noirs aussi étaient maintenant « comptés ». À part quelques ethnies encore mal définies. Donc constituant des victimes virtuelles de premier choix. Leurs ressortissants, même à Abidjan, se barricadaient chez eux, les nuits où les ethnies à réputation anthropophage s’adonnaient à leurs petits jeux gastronomiques et sacrificiels.

La forêt aux cimes immenses continuait pratiquement jusqu’au village. Parcourue de bruits mystérieux ; les singes qui voltigeaient, invisibles, très haut au-dessus de leurs têtes.

Elles traversèrent un petit pont de lianes passant au-dessus d’un torrent presque à sec. Avec la nuit, la chaleur était devenue plus supportable. Ce qui tendait maintenant l’atmosphère et l’alourdissait, c’était le halètement des tam-tams innombrables et tout proches. Comme si le cœur même de la forêt avait battu lourdement dans leurs tympans.

La première chose que vit Sandrine en s’engageant derrière Barbara dans l’avenue de terre battue et inégale qui traversait le village presque enfoui sous les frondaisons des palmiers, ce furent les multiples lueurs vertes des lampes qui brillaient dans les cases en tremblotant. Des camping-gaz ! Sans qu’elle se l’avoue, ça la rassurait presque, cet indice de haute civilisation en plein pays sauvage. Elle s’en voulut de cette réaction : Barbara avait raison. Elle n’était pas mûre pour les grandes aventures ethnologiques. Côté théorie, elle était impeccable. Côté pratique, ça laissait à désirer. Plutôt.

— Regarde, souffla l’Autrichienne, ils nous attendent !

Sandrine vira circulairement des yeux. Environ trente cases rondes presque invisibles dans la nuit. Vers les toits coniques, dégoulinaient d’énormes chapelets de lianes tombées des cocotiers et ruisselant sur les maisons. Les revêtements en paille grisâtre dominaient nettement. Avec, çà et là, quelques toits en palmes tressées aux dessins compliqués. Ça ressemblait à n’importe quel village africain avec les murs en pisé : l’air d’un ciment jaune au bout du rouleau.

Quelque chose bruissait au-dessus d’elles, au fur et à mesure qu’elles avançaient, mais Sandrine n’eut pas le temps de s’en préoccuper. Elle venait d’avoir le coup au cœur de sa vie.

Dans le son des tam-tams, devenu soudain plus sourd et plus bas au moment où elles étaient apparues, elle avait d’abord cru que le village était

désert. Et puis, là, brusquement, elle venait de voir.

Et de comprendre.

Ils étaient alignés. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Tous nus ou presque. Et totalement silencieux.

Invisibles dans les ténèbres, où les flammes des camping-gaz n'éclairaient que dans un rayon d'un mètre ou deux.

Invisibles comme des fantômes, des revenants, des spectres.

Invisibles et attentifs.

Maintenant qu'elle les voyait, elle distinguait leurs regards. La tache blanche immense de la cornée et le feu sombre de l'iris. Elle eut l'impression que des centaines d'yeux collaient à sa silhouette. Brusquement, elle sentit à nouveau la chaleur poisseuse. Et l'intolérable brûlure du jean râpé qui lui écorchait l'entrecuisse.

— Ne sois pas idiote, fit Barbara qui la sentait frémir. Ce silence, c'est leur manière de nous intégrer à leur communauté. Chez nous, les Blancs, on fait du bruit, on parle, on dit n'importe quoi pour manifester son amitié. Ici, on se tait. Ça change, non ? Ce silence signifie que nous sommes les bienvenues.

Sandrine n'eut pas le temps d'en entendre davantage. Trois femmes s'étaient détachées de l'ombre et venaient vers elles. Jeunes visiblement, très jeunes. Avec de magnifiques seins d'ambre, droits et gonflés en forme d'admirables poires de chair noire. Rien à voir avec ce qu'elles seraient dans cinq ou six ans, quand elles auraient accouché plusieurs fois et arboreraient pour jusqu'à la fin de leurs jours des poitrines pendantes en forme de gants de toilette aux trois quarts vides.

— Il faut les suivre, dit Barbara. Elles nous emmènent dans notre case.

La plus grande et la plus jeune, qui avait l'air d'avoir le crâne rasé tant ses cheveux crépus étaient ras et rares sur son crâne, dessinant de minuscules touffes rondes d'étoupe rêche, balançait une paire de fesses admirables « cachées » par un pagne minuscule à faire oublier immédiatement à une armée de missionnaires leur vœu de chasteté.

Sandrine suivit ce déhanchement de sensualité montée sur piston élastique invisible avec une secrète décharge d'adrénaline dans les artères. Tout à l'heure, le rut féroce au milieu des lianes de Barbara et de Kélégui. Maintenant, cette idole de chair ébène, longiligne et musclée de partout à

faire monter en flèche les tarifs des mannequins s'il lui était venu l'idée de partir jouer les immigrées de luxe du côté des agences de cover-girls des Champs-Élysées.

— Déçue ? ironisa Barbara en lui coulant un regard compréhensif.

Les caresses plus ou moins discrètes qu'elle lui avait prodiguées dans la Land Rover avaient clairement informé Sandrine : l'Autrichienne n'avait pas plus de préjugés au sujet des plaisirs de Gomorrhe qu'à propos de ceux de Sodome…

— Ici, tu sais, insista Barbara, les perversions ça n'existe pas…

La case ronde où elles furent invitées sans un mot à pénétrer était couverte de peintures géométriques jaunes, brunes et noires sur fond blanc. Le vrai « art nègre ». Pas celui que rapportaient les coopérants chez eux, après dix ans de labeur qui leur avaient permis de mettre à gauche de quoi s'acheter un coquet pavillon en grande banlieue où finir leurs jours et égrener leurs nostalgies.

Très vite, à voix basse, Barbara échangea quelques phrases en kamo avec les trois filles, qui hochèrent la tête pensivement en regardant Sandrine.

La plus jeune et la plus belle des Noires murmura quelques mots en fixant l'ethnologue blonde, avec une avidité attendrie. Sandrine capta au passage un nom qui revenait tout le temps : « Atoni »… Ça voulait sûrement dire quelque chose d'important.

— Elles te trouvent évidemment très belle, traduisit Barbara.

— Qu'est-ce que ça signifie : « Atoni ? » chuchota Sandrine dont le trouble croissait. Elles répètent ça tout le temps.

— Atoni ! s'écria Barbara. Mais c'est toi. Tu es Atoni.

— C'est le nom qu'elles m'ont donné ?

— Non. C'est plus compliqué que ça. Je t'expliquerai plus tard… Ne sois pas trop curieuse… Tu voulais de la couleur locale, tu en as, non ? N'en demande pas plus pour le moment, laisse-toi aller.

La grande Noire aux fesses cambrées dures comme du bronze se leva et vint vers elle. Ses mains douces et fines se posèrent sur son « body » qui se ressentait d'une journée de canicule, de route et de poussière.

— Laisse-toi faire, recommanda Barbara. Elles veulent que tu sois bien, c'est tout.

Les deux autres s'étaient attaquées à l'Autrichienne et celle-ci, allongée à terre, s'offrait avec des gestes qui dénotaient une longue habitude. Gorge renversée, sur l'épais tapis de palmes tressées, elle s'abandonnait, les yeux clos, tandis qu'on lui retirait son corselet de coton blanc, puis sa jupe.

Le grand tam-tam, tenu au centre du village par quatre hommes qui portaient ses brancards, continuait à résonner sourdement. Rauque, cardiaque. Comme les pulsations d'une bête géante.

Lorsque Sandrine fut aussi nue que Barbara, la Noire longiligne s'éloigna et revint, portant une lourde poterie décorée d'entrelacs barbares. À l'intérieur, fumait une substance blanchâtre.

— Qu'est-ce que c'est ? émit Sandrine d'une voix faible.

Les deux autres Noires couvraient l'Autrichienne de cette étrange substance chaude qui ambrait peu à peu son corps. Au lent mouvement de va-et-vient que commençait Barbara, les mains crispées sur son ventre plat, juste au-dessus de l'épaisse toison noire et bouclée de son pubis, Sandrine devina qu'elle était presque au bord du plaisir.

— Du beurre de karité, émit la veuve du planteur entre deux feulements. Un mélange de graisse et de latex que les Ivoiriennes utilisent depuis la nuit des temps. Tu vas voir comme ça défatigue, c'est miraculeux.

Ça soignait les courbatures aussi, et les brûlures. En même temps, un produit de beauté et un onguent universel. La reine Cléopâtre, dit-on, s'en faisait livrer par caravanes spéciales et s'en passait sur tout le corps. De nos jours, on en trouvait sur les marchés jusqu'à Abidjan. Sous forme de grosses boules onctueuses qu'il fallait faire chauffer et filtrer avant usage.

Les paumes enduites de ce produit millénaire, la Noire commença à effleurer les épaules de Sandrine. C'était une véritable merveille. La jeune femme commença à plonger dans un état second. Elle ne sentait pratiquement plus l'épuisement d'une journée de voyage sur les pistes cahotantes et torrides.

— Soura est douée, n'est-ce pas ? gémit Barbara.

Ses deux mains avaient disparu entre ses cuisses, agitées de mouvements saccadés.

Lorsque les doigts de celle qu'elle venait d'appeler Soura commencèrent à glisser de son ventre à son pubis, puis de son pubis à ses cuisses, Sandrine ouvrit instinctivement les jambes. Lentement, avec une grâce pleine de

langueur, Soura explorait les moindres recoins de sa chair la plus intime sur lesquels coulait le beurre de karité ambrant sa peau. Très vite, Sandrine arriva au paroxysme. Un chaos s'entrechoquait dans sa tête en feu. Il y avait l'odeur fauve du produit dont elle était enduite, le parfum du désir qui la trempait comme une soupe tandis que les doigts de Soura suivaient méthodiquement le sillon des lèvres largement béantes, introduisant par moments l'index et le médius entre les muqueuses, puis se retirant pour suivre les contours de son clitoris qui pointait comme une minuscule langue rose entre ses poils presque translucides de blonde intégrale… Elle perdait la tête. L'ivresse des profondeurs. Soudain, le front aux cheveux rêches de Soura plongea vers son ventre. Ses lèvres aspirèrent le petit monticule tuméfié qui dardait à l'orée de son sexe fendu très haut. La langue de la Noire s'enroula autour de son clitoris. Sandrine se sentit brûler.

— Doucement, dit-elle, doucement.

Comme si la belle kamo pouvait la comprendre.

Puis elle fit soudain :

— Plus vite ! Plus vite !

Et ce fut comme si Soura suivait son désir. Brusquement, Sandrine referma ses cuisses sur la Noire, écrasant son visage contre ses muqueuses secouées d'un orgasme torrentiel. Elle avait tout oublié. Le village, l'impressionnante réception des indigènes, le tam-tam.

Une sorte de sanglot de plaisir la souleva et elle se mit à crier.

*

* *

Sandrine reposa sur la terre battue la calebasse remplie d'alcool de palme.

Ça y était, elle en était sûre : elle était saoule. Déjà qu'à jeun, le décor et ce qui s'y déroulait relevait de l'insolite le plus absolu. Mais avec la brûlure, au fond de ses entrailles, du breuvage qu'elle venait d'absorber, ça prenait carrément des allures psychédéliques et surréalistes. Comme si un metteur en scène genre Coppola avait rassemblé entre les trente cases de pisé du village kamo tout ce qu'il pouvait trouver de plus africain : masques effrayants, danses, roulements de tam-tams… Le tout dans la chaleur

vénéneuse de la nuit équatoriale sur laquelle pesait un vague orage qui n'en finissait pas de ne pas éclater.

Le feu de l'alcool de palme lui sonnait dans le crâne, comme si on y avait logé après trépanation un minuscule tambour de bronze.

— Je n'en peux plus, souffla Sandrine en vacillant. Ça s'appelle comment, ça ?

— Koutoukou, murmura Barbara. Tu n'es pas habituée, c'est tout. Moi, ça ne me fait plus rien.

Elle omit de lui dire que les Ivoiriens, quand des touristes leur en demandaient, essayaient poliment de détourner la conversation sur le whisky – ou encore l'alcool de mil si les touristes en question tenaient absolument à la couleur locale. Une dose raisonnable de koutoukou suffisait à faire sauter au plafond le Blanc le mieux blindé.

L'Autrichienne se garda bien de préciser aussi qu'elle-même n'avait fait que s'y tremper les lèvres.

Maintenant, les grandes manœuvres commençaient et elle devait garder l'esprit parfaitement en éveil.

— Ça ne va pas, dit Sandrine. Je sens que je vais tourner de l'œil.

Le masque que Soura lui avait passé sur le visage étouffait sa voix. Barbara aussi disparaissait derrière un autre masque kamo d'une laideur raffinée.

Sandrine regarda son amie. L'énorme gaine de bois qui la cachait était surmontée de deux longues cornes de bélier, symbole de fécondité, qui jaillissaient d'une éblouissante chevelure de raphia. Des dents de léopard étaient incrustées tout autour du masque, comme un collier acéré. La laideur savante des masques africains est destinée à catalyser toutes les forces mauvaises qui rôdent, et purger par conséquent de leur influence maléfique le lieu de la cérémonie. Le centre de la figure était complètement blanc, passé au kaolin, la substance avec laquelle les danseurs et les danseuses s'enduisent en Afrique Noire. À part les deux yeux qui formaient deux cercles noirs, il ne portait qu'un grand dessin au centre, de forme ovoïde avec des pattes acérées tout autour : une sorte de charançon géant ou de lucane cerf-volant. Celui de Sandrine était orné, en relief, de l'effigie d'une reine des termites, reconnaissable à son énorme abdomen cinquante fois plus gros que son corps roussâtre. Barbara lui avait expliqué quel honneur on lui faisait en l'affublant d'un tel masque.

La calebasse remplie de koutoukou faisait de nouveau le tour du groupe assis en cercle autour des danseurs. Sandrine se sentait le cœur au bord des lèvres. Pas question, pourtant, de refuser de boire. Ç'aurait été l'injure sans appel.

Elle remua dans l'espèce de robe de lianes multicolores que Soura lui avait enfilé avec des gestes aussi lents qu'amoureux. Dessous, elle était nue bien entendu. Et comme les Mines avaient un peu partout de larges échancrures, autant dire qu'elle était pratiquement déshabillée.

— Je ne peux plus boire, dit-elle.

— Ne fais pas l'idiote, gronda Barbara derrière le heaume qui la masquait. Les choses intéressantes commencent seulement.

À l'instant où, fermant les yeux, elle portait la calebasse remplie du liquide homicide à ses lèvres, les nuages se déchirèrent et un flot de clarté lunaire tomba sur le village.

Elle eut l'impression de découvrir brusquement le spectacle. Fantastique. Des masques, des masques par dizaines qui bondissaient au rythme de la clause. Les hommes, presque nus, étaient couverts de symboles peints au kaolin qui, à chaque mouvement collectif, composaient des longues phrases d'idéogrammes incompréhensibles dans la nuit.

Oubliant tout, Sandrine avala une gorgée d'alcool de palme. Aussitôt, fusant par son tube digestif, le liquide irradia jusqu'à ses terminaisons nerveuses. Elle n'avait plus mal à la tête. Elle avait chaud. Délicieusement chaud. Jusqu'au sexe qui lui brûlait comme une fournaise. Jusqu'aux bouts très roses et turgescents de ses seins qui pointaient entre les tresses de lianes de sa robe.

Les tam-tams redoublèrent, rivalisant avec des flûtes et un autre instrument que Sandrine ne connaissait pas mais qui faisait jaillir des sons étrangement suraigus ou graves à volonté.

— Un balafon, expliqua Barbara. C'est-à-dire une sorte de xylophone. Regarde, le musicien a un petit maillet de caoutchouc dont il frappe les lames de bois. Sous chacune d'elles, il y a une calebasse qui fait caisse de résonance.

L'homme intégralement nu avait appuyé le balafon contre son ventre. Retenu par une corde passée derrière son cou, l'instrument formait une sorte d'immense éventail en avant de lui.

D'autres masques jaillissaient. Des jaunes, des verts, des rouges. Tous portant entre les yeux le dessin d'un insecte différent. Il y avait des masques aux yeux étirés à l'asiatique, des masques de guerre couverts de gros clous noirs menaçants, des masques affublés de clochettes. Et toujours le tamtam. Les tam-tams dont les membranes vibratoires, à chaque coup de gong, donnaient l'impression à Sandrine de lui déchirer délicieusement le cœur. Elle était maintenant sous hypnose, terrassée, abandonnée à la folie collective. Des calebasses et des sonnailles accrochées aux poignets et aux chevilles des danseurs ne cessaient d'amplifier leurs exploits chorégraphiques.

— La danse des poignards, souffla Barbara, les yeux brûlants dans les trous de son heaume.

Un nouveau flot de danseurs avait envahi l'étroit cercle de terre battue. Ils se livraient à un numéro que le tourisme et l'avidité occidentale pour les folklores primitifs avaient banalisé depuis un certain temps, mais qui restait toujours aussi impressionnant. Brandissant de longs poignards, ils projetaient en l'air des fillettes et des petits garçons du village et les laissaient retomber sur les pointes acérées des couteaux. Sans aucune éraflure, bien entendu.

— Comment font-ils ? questionna Sandrine, ahurie, les yeux presque aussi ronds que les ouvertures oculaires de son masque. Ils vont les tuer !

— Aucun danger. Mais ça demande un énorme entraînement psychique, la rassura Barbara sur un ton parfaitement technique d'impresario en train de vanter un numéro de cirque.

Et puis soudain les tambours s'arrêtèrent net.

— Ce que tu vas voir, murmura l'Autrichienne, à part moi aucun touriste ne l'a jamais vu.

La voix de Barbara parvenait à Sandrine, sous le lourd masque étouffant, comme assourdie par d'épaisses couches cotonneuses. Tout commençait à tourner sérieusement sous ses yeux, les cases en pisé, les lucioles verdâtres des camping-gaz, les corps nus ambrés des danseurs, leurs plumes et leurs raphias bruissants… Sans compter l'espèce de lumière « bleu piscine » tombée de la lune maintenant complètement dégagée des nuages. Elle fit des efforts héroïques pour se maintenir droite, assise en tailleur au milieu des autres femmes. L'alcool de vin de palme, le redoutable koutoukou, lui donnait des coups de pied frénétiques au cœur. Elle se cambra, haletante.

Neuf très jeunes garçons de la tribu étaient en train de monter, là-bas, vers une sorte d'autel dont elle ne discernait pas très bien la forme. Il lui sembla, à travers les vapeurs qui la noyaient, qu'y était sculptée, dans l'ébène, une énorme araignée…

— Pour eux, expliquait Barbara, c'est la fin de l'initiation. Ils reviennent du bois sacré qui se trouve à dix kilomètres du village et où ils ont passé un an. Ils vont accéder au statut d'hommes…

À voir leurs sexes énormes en érection dans des espèces d'étuis multicolores, on pouvait se dire que, côté virilité, ils étaient déjà pas mal avancés.

Barbara émit un petit rire strident qui parut à Sandrine venir de très loin.

— Il y a cinq ou six ans, souffla-t-elle, une institutrice blanche protestante est venue s'installer près du village pour y ouvrir une école. Elle a essayé de leur apprendre les bonnes manières… Seulement, comme eux ils trouvaient que leur façon de vivre valait bien la sienne, les rapports se sont vite tendus. Elle n'avait aucune autorité. Quand elle leur parlait du péché de chair, ils se pliaient en quatre. À force qu'ils lui baladent sous le nez par pure provocation leur machin en érection, elle a craqué. Dépression et rapatriement d'urgence. Échec flagrant de la grande mission civilisatrice blanche.

Quatre femmes conduisaient vers l'autel une longue silhouette de bronze que Sandrine crut reconnaître aussitôt : Soura, qui l'avait fait crier de plaisir, tout à l'heure dans la case.

Elle était coiffée d'un masque à plumes et étrangement enduite d'une peinture gris métallisé sûrement pas fabriquée avec des produits naturels ramassés dans la forêt. Plutôt genre couleur pour carrosserie de voiture. Sûrement achetée par un Kamo vaguement émancipé lors d'une expédition à Abidjan ou à San Pedro.

Les jeunes initiés qui s'approchaient d'elle, montant les marches de l'autel lentement, brillaient aussi de peintures métallisées. Or ou argent.

Étranges détails « modernes » dans une ethnie dont les habitudes et les rites n'avaient pas dû changer depuis la nuit des temps et qui étaient visiblement restés hostiles à toute pénétration de la civilisation.

Le premier des adolescents s'immobilisa. Il était debout entre les jambes offertes, largement ouvertes et maintenues dans cette position par deux des

femmes. Lentement, il ôta son étui pénien multicolore et eut une légère poussée des reins qui le fit glisser dans le ventre de la jeune femme.

— Le rite du Kamo…, murmurait Barbara dont les phrases ne parvenaient plus à Sandrine qu'entrecoupées, presque incompréhensibles. Les neuf garçons vont la prendre et la féconder… Et puis le sorcier va venir et il va sanctifier ces accouplements avec son phallus rituel… Une magnifique pièce d'acajou qui vaudrait des millions dans n'importe quelle salle des ventes… Et puis…

Un bruit sourd à sa droite l'interrompit. Le masque de Sandrine venait de heurter la terre. Le vin de palme avait eu raison d'elle.

— L'imbécile, fusa-t-elle, d'une voix acide. Elle va rater le meilleur !

*

* *

Sandrine se réveilla et, du fond de sa demi-torpeur, tenta de chasser les minuscules mouches à têtes grimaçantes qui volaient dans ses rétines. Autant de milliers de masques miniatures, rouges et noirs, vampiresques. Puis une énorme chenille venimeuse rampa vers elle, visant son front, entre ses yeux. Elle comprit alors qu'elle nageait en plein cauchemar. Elle se secoua. Elle avait l'impression d'avoir dormi à peine dix minutes. Elle se trompait certainement. À l'extérieur de la case où elle avait été transportée, tout semblait silencieux.

Brusquement, une vague chaude lui incendia le ventre. Elle tenta en vain de refermer ses cuisses sur une masse volumineuse et velue. Elle ouvrit les yeux, à la volonté. Le tam-tam, maintenant, elle l'avait dans le crâne. Un formidable tam-tam de gueule de bois.

La tête collée entre ses jambes, à l'intersection de son ventre, Barbara la buvait avidement, ouvrant ses lèvres du bout de la langue en dégageant les poils blonds de la toison, puis s'enfonçant dans les replis de ses muqueuses qui s'écartaient comme une corolle.

L'Autrichienne s'aperçut qu'elle l'avait réveillée.

— Dors, dit-elle d'une voix étouffée entre ses cuisses. Dors, je le veux.

Sandrine, hypnotisée, replongea dans un puits sans rêves.

*

* *

Longtemps après, très longtemps (ou n’était-ce que quelques minutes ? Elle ne le savait pas et elle ne songea pas à regarder sa montre à quartz dont les chiffres verts à cristaux liquides clignotaient à son poignet), elle fut à nouveau tirée de son coma. Cette fois par un cri. Strident, déchirant, interminable.

Elle avait l’impression que ce cri l’appelait, la suppliait, lui demandait son aide.

Elle mit bien dix minutes à se redresser, les entrailles et la tête comme des calebasses secouées par un gorille fou. Sur la natte voisine, Barbara, recroquevillée en chien de fusil, dormait à présent. Ou du moins elle en avait l’air.

Elle se retrouva dehors sans trop savoir comment. Sous la lune, les corps des Kamo jonchaient la terre battue. Écrasée par le koutoukou ou le tchapalo, la bière de mil ou de sorgho. Comme un automate, elle marcha vers la case d’où ne jaillissait plus, à présent, qu’un long gémissement d’horreur et de douleur, lancinant comme une plainte d’agonie.

Elle poussa la porte, un léger panneau de bambous entrecroisés, et se figea.

La femme qui était couchée à terre, jambes écartées, bras en croix, attachée par d’énormes cordages de raphia tressé, elle l’avait vue juste avant son évanouissement : sur l’autel bizarre d’ébène sculpté, offerte aux neuf jeunes hommes qui en la possédant avaient accédé à l’âge adulte.

Elle avait toujours cette étrange peinture gris métallisé recouvrant son long corps à peine nubile qui ressemblait tant à celui de Soura.

Mais ce n’était pas Soura.

Ce n’était même pas une Noire.

Le flot de cheveux que lui avait caché le masque à plumes, quelques heures plus tôt, était roux à la limite du « blond vénitien »… Quant à la couleur de sa peau, bien entendu, le badigeon gris métallisé l’avait rendue méconnaissable.

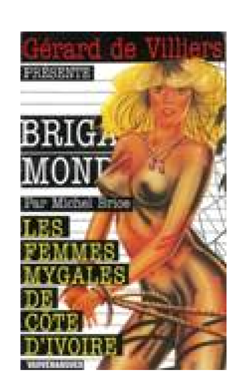
La Blanche inconnue darda sur Sandrine des yeux de démente.

— *Help me !* souffla-t-elle avec difficulté. *I' m diying… Help me !*

Et puis elle ne dit plus rien, car deux colossales silhouettes noires venaient de surgir, soulevant Sandrine comme un fétu et l'emportant. Une main énorme écrasant les cris dans sa bouche.

La rousse se retrouva de nouveau seule, immobilisée à terre, le regard rivé vers un angle du toit de la case : au milieu d'une superbe toile d'araignée tissée en nappe blanche soyeuse, veillait une gigantesque mygale dont les pattes poilues frémissaient de temps en temps comme si elle allait se jeter sur elle.

# CHAPITRE III




Octave Spontini n'en finissait pas d'admirer les reflets bleus de ses longues bottes montant presque jusqu'aux genoux où elles emprisonnaient son pantalon à pinces en velours. Il passa une main dans ses cheveux châtain bouclés et s'assura que sa veste en pure laine beige tombait impeccable. Il avait quarante-cinq ans et en faisait bien dix de moins. Si on avait dit à son père, conducteur de tramways à Gand (Belgique), que son voyou de fils qui, après guerre, démarrait dans les coups louches et barbotait comme un jeune canard dans l'affaire des piastres et autres trafics tordus, encore dans toutes les mémoires policières, finirait dans la peau d'un gentleman quittant à 8 heures du matin sa maîtresse pour aller faire du cheval en forêt de Chantilly avec le fils d'un ministre, on l'aurait bien étonné. La vie réserve de ces surprises parfois agréables. Un dix pièces en bordure du parc Monceau (avec serre et plafonds dorés façon Opéra), une maîtresse dont le nom à l'affiche d'un film suffisait à transformer le pire navet en succès du siècle, deux villas sur la Côte, et des salles de jeux qui avaient résisté au changement de majorité intervenu en France, ce qui signifiait pas mal d'appuis et des fidélités politiques aussi ondoyantes qu'élastiques. Il s'habillait chez Cerutti ou Smalto et ses accessoires d'équitation venaient de chez Hermès. Mieux valait faire envie que pitié.

En plus, la veille au soir, il avait conclu une affaire de cent millions d'héroïne pure qui, vendue en doses diluées dans la quinine, le lactose ou le

mannitol, rapporterait dix fois plus. De quoi arroser le marché français qui tirait la langue ces temps-ci. Et provoquer quelques nouvelles overdoses mortelles.

Le trottoir du boulevard Malesherbes était désert. À part, bien sûr, les silhouettes pas très esthétiques de Loulou Corbin et Griffon-le-Grec. Ses deux porte-flingues qui dormaient sur le paillasson quand il rendait visite à sa star préférée, Diana, qui se prénommait Denise comme tout le monde.

Il n'avait été arrêté qu'une fois dans sa vie. Il était tombé en beauté. En offrant le champagne aux policiers qui avaient frappé à sa porte à l'heure du laitier. Il avait fait six ans. Depuis, il s'était juré d'éviter les séjours à l'ombre. Très malsains pour son bronzage perpétuel, autant que pour sa réputation.

Sa Porsche 911 SC était à quai, ronflant de ses 204 chevaux qui allaient le conduire vers d'autres chevaux plus écologiques piaffant dans le crachin mi-figue mi-raisin d'avril sous les frondaisons de Chantilly.

C'est alors que plus rien ne se passa comme prévu.

Au lieu de lui ouvrir la portière de la Porsche, Loulou Corbin dut dégainer son Walther PPK qui faisait très mauvais effet sur ce trottoir distingué du XVIIe arrondissement. Pendant que l'autre, Griffon-le-Grec, en faisait autant. La poudre commença à parler son langage sommaire mais sans équivoque.

Et Spontini vit Loulou Corbin porter la main à son épaule droite avec une grimace de souffrance très Série Noire.

La cause de la souffrance, c'était, là-bas, un ridicule chauve à lunettes et à moustache d'adjudant-chef qui n'avait tiré qu'une fois. Pour faire mouche.

Les règlements de comptes entre truands, Spontini adorait. Ça faisait de jolis titres dans les journaux : guerre des gangs, etc. Griffon-le-Grec n'allait faire qu'une bouchée du déplumé.

Spontini se trompait une fois de plus. Ce n'était pas un règlement de comptes. C'était la Société, avec un grand S, qui venait lui faire solder son compte.

En la personne d'un inspecteur au 5e échelon, indice majoré 498 dans la grille de la fonction publique, plus prime de sujétion, indemnité de résidence et supplément familial pour cause de deux adorables jumelles

nommées Rose et Colette. C'est-à-dire que celui qui venait de surgir entre les voitures au petit matin, boulevard Malesherbes, s'appelait Aimé Brichot. Ou encore Mémé pour quelques rares intimes.

Et justement, des intimes, il y en avait. Ça jaillissait de partout, les intimes de Brichot. Spontini n'eut pas le temps de les compter. Il dut faire violence à son horreur des armes à feu pour sortir son Colt 45 dont il entreprit fébrilement d'armer le chien.

Sa dernière satisfaction fut de voir un des attaquants, énorme et suant de l'effort, s'écrouler sous les balles du Grec. Touché au mollet.

Sa dernière contrariété fut le contact d'un MR 73 réglementaire de calibre 9 mm se posant délicatement contre sa nuque. Et prêt à cracher ses balles de 357 Magnum au moindre geste.

— Ça suffit, Spontini, dit une voix calme derrière lui. Jette ton arme.

Rien qu'au son, et à l'ombre que faisait la silhouette musculeuse derrière lui, il obéit. Celui-là, il le connaissait. C'était à lui qu'il avait offert le champagne, le matin où il avait été arrêté la première fois.

Il s'appelait Boris Corentin.

*

* *

Aimé Brichot releva de l'index sur son nez osseux ses lunettes Amor de myope tellement ringardes qu'elles finiraient bien par revenir à la mode.

— Je sais ce que tu penses, grogna Boris. Toute une nuit de planque pour ce fumier… Il n'en était même pas digne.

Assis à l'avant de la R 16 prise la veille dans le parc de la préfecture de police, les deux polders des Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine dont le nom officiel était depuis quelques années réduit à un sigle : BSP (Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme), regardèrent mourir dans le petit matin glacial les feux arrière du car de Police secours du quartier Europe appelé par la radio de bord pour prendre livraison de Spontini et de Griffon-le-Grec. Quant à l'autre porte-flingue, Loulou Corbin, blessé à l'épaule, il était parti en ambulance depuis longtemps. Avec l'inspecteur Rabert, touché au mollet, qu'accompagnait Tardet[2]. Boris

Corentin avait esquissé quelques excuses auprès de Rabert pour la proximité qu'il lui infligeait. L'autre avait regardé le truand et s'était ostensiblement bouché le nez, qu'il avait fort gros et fort rouge.

Boris chercha les boutons du téléphone-radio de la R 16 branché sur la bande de 450 Mégahertz.

— Fais pas cette tête, Mémé, souffla-t-il. Ça fait quinze jours qu'on est sur l'affaire et elle se dénoue sans trop de casse, malgré ce pauvre Rabert qui va avoir la patte folle pendant quelques semaines et un congé de maladie respectable pour faire passer le tout !

— C'est pour ça, grommela Brichot.

Il savait ce qu'il voulait dire et ça ne regardait que lui : cette nuit dehors n'était pas la première. Depuis quinze jours, ils n'arrêtaient pas de découcher. Résultat : Jeannette, son épouse, se retrouvait dans la couche conjugale seule à attendre l'héritier qu'elle s'apprêtait à lui donner. Le troisième petit Brichot. Si possible un mâle, Jeannette avait promis de faire son possible…

Corentin cherchait TNZ 2, c'est-à-dire la PJ. Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, qui était à la tête de la centaine d'inspecteurs de la Brigade Mondaine, devait griller d'impatience. Et griller par la même occasion une quantité faramineuse de ces Celtiques dont il avait le secret.

— J'espère qu'après ça Baba va nous accorder les vacances qu'il nous a promises, grommela Brichot, usant du diminutif plus ou moins clandestin et affectueux en usage chez les inspecteurs de la Brigade Mondaine, et songeant toujours à sa future paternité proche qui demandait du calme, de la concentration et des loisirs.

— Quelles vacances ? interrogea Corentin entre deux grésillements de radio-téléphone.

— Ben…, hasarda Aimé. La récupération des congés, tu sais bien…

Quelque chose nasillait dans le récepteur. La voix matinale de Charlie Badolini – c'est-à-dire une sorte de hululement de cœlacanthe arraché à son sommeil préhistorique, selon la comparaison venue un jour à Boris et soigneusement gardée par-devers lui.

Pendant tout le temps que dura la conversation, Brichot se gratta la moustache en rêvant à sa paternité future.

Dès que Corentin raccrocha, il retomba dans le présent immédiat.

— Range tes vacances dans le tiroir marqué « utopies », souffla Boris. Le Patron veut nous voir tout de suite.

— Pour nous féliciter ? s'exclama Brichot à qui un petit frémissement côté plexus solaire disait qu'ils méritaient au moins l'esquisse de l'ombre d'un demi-sourire de Badolini. Sans compter qu'ils venaient de réussir un coup de filet de trafiquants de drogue raté par leurs collègues des Stupéfiants, le commissaire Richard et son adjoint Mertal.

— Je ne sais pas, murmura Corentin. Mais ce qui est sûr, c'est que tu vas les avoir quand même, tes vacances.

Il bloqua l'exclamation de joie de Brichot avec un petit rire sadique.

— Pas avec Jeannette, mon pauvre vieux. Avec moi. Et payées, donnant-donnant, tu connais : les bons roses[3] d'une main, la solution d'une affaire particulièrement peu ragoûtante de l'autre.

Brichot s'effondra.

— Ça recommence, gémit-il, à plat. Et on part où, cette fois ? Pôle Nord ? Pôle Sud ? Cocotiers, icebergs ?

— Suspense, fit Corentin en arrachant la vieille R 16 au trottoir. Tu es pressé de savoir, toi ?

*

* *

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini se déplaça plusieurs fois de droite à gauche dans son fauteuil Empire, les mains à plat sur le cuir fauve de son bureau du même métal.

— Excusez-moi, Brichot, émit-il enfin en se grattant la gorge, mais je viens brusquement de me formuler à votre endroit une réflexion qui me trottait dans le subconscient depuis longtemps…

Il vira de la nuque vers l'une des fenêtres par lesquelles coulait le jus de chique de la lumière parisienne d'un mois d'avril où il était rigoureusement déconseillé de se découvrir d'un fil.

— Reflets, dit-il sobrement.

Brichot prit l'air d'un escargot qui amorce son repli stratégique dans sa coquille. Qu'est-ce que le patron était en train d'inventer ?

— Reflets dans vos lunettes, reprit Charlie Badolini. Ça me gêne depuis des années et je ne me l'étais jamais dit. C'est idiot, non ?

Aimé Brichot, futur père pour la troisième fois, se mit à rougir consciencieusement des pommettes puis du front. Avant d'arriver aux oreilles, il eut un sursaut de volonté en se disant qu'il avait passé l'âge de piquer des fards comme un collégien sous prétexte qu'il était myope comme une taupe.

— Je me demande, fit le chef de la Brigade Mondaine en se grattant le crâne, si Madame votre épouse ne serait pas d'accord avec moi : les verres de contact vous iraient beaucoup mieux que ces binocles passés de mode. Vous ne croyez pas ?

Il s'était levé et cambré sur ses talonnettes surélevées. Très toréro un peu vieillissant.

— Jeannette me tanne justement pour ça, avoua Brichot en ravalant sa glotte, mais…

— Eh bien, vous voyez ! Les grands esprits se rencontrent.

Il vira vers Corentin et les choses sérieuses. En chef habitué à être obéi, la cause était entendue : l'inspecteur Aimé Brichot arriverait demain sans lunettes. Avec des verres de contact qui lui seraient poussés dans la nuit par l'opération du Saint-Esprit.

— Revenons à l'affaire Grandin, vous voulez bien ? suggéra-t-il.

*

* *

Boris Corentin fit jouer les montagnes de muscles dont une nature généreuse l'avait doté en guise d'épaules et croisa les doigts, les deux index tendus en avant.

— Je récapitule, si vous voulez bien, fit-il en regardant Charlie Badolini se planter au coin des lèvres une nouvelle Celtique. Tout commence, si je ne me trompe, par un coup de téléphone d'Abidjan. Un certain André Belk, chef du Protocole à l'ambassade, appelle directement Gérard Gromaire,

directeur de la PJ, rencontré quelques mois auparavant au cours d'une réception au Quai d'Orsay, Gromaire vous appelle et vous parle d'une certaine Sandrine Grandin, vingt ans, étudiante en ethnologie, qui s'est complètement volatilisée à Abidjan. Elle a disparu il y a un peu plus d'une semaine de son appartement de l'hôtel *Ivoire*. Un cinq étoiles entre parenthèses. Et depuis, son fiancé, Jean-Paul Lombard, conseiller au ministère de la Culture, fait des pieds et des mains pour qu'on éclaircisse cette affaire. C'est bien ça ?

— *Right !* constata Badolini avec un à-propos anglophone que Brichot lui envia. Les bagages de sa fiancée, tous ses effets personnels, ont disparu. Le personnel de l'hôtel *Ivoire* a l'air de ne rien savoir. Bref, on est dans le cirage. Sans jeu de mots bien entendu.

— Bien entendu, enchaîna Corentin. Le Lombard en question devenant de plus en plus agité et se livrant à des déclarations inconsidérées sur la police ivoirienne, lesquelles déclarations sonnent fort mal-à-propos dans la bouche d'un envoyé d'un pays ami, l'ambassade intervient en catastrophe en la personne d'André Belk. On a bouclé la boucle, je crois ?

— Vous pouvez même faire un joli nœud, opina Badolini, en concluant que vos billets pour Abidjan sont prêts, que les bons roses sont abondants et généreux, et qu'en Côte-d'Ivoire il fait actuellement 30 degrés tous les jours, ce qui, après tout, n'est pas à mépriser quand on voit ça…

Il désignait d'un geste vague le ciel couleur de serpillière et l'embouteillage des tôles luisantes, deux étages plus bas, sur les quais et le Pont Neuf.

Boris regarda rêveusement le panorama : son terrain de chasse depuis bien plus de dix ans. Où, dans la masse des honnêtes gens, fourmillaient les pervers, les détraqués, les drogués, les proxénètes, les tordus de toute sorte qu'avec Brichot, son coéquipier, il avait ramenés année après année dans ces locaux de la PJ. Épaves de l'infini naufrage de la vie. Son terrain de chasse naturel… Dont Charlie Badolini, depuis quelque temps, les séparait de plus en plus souvent. Pour leur faire courir des aventures pour le moins exotiques. On est ou on n'est pas, après tout, les inspecteurs-vedettes de la Brigade Mondaine…

— Inutile de vous dire, Messieurs, émit le chef d'une des plus grandes brigades de Paris, que c'est Gromaire lui-même qui a voulu vous voir partir sur cette affaire. Délicate entre toutes : d'abord calmer le fiancé qui se

promène comme une grenade, dégoupillée dans Abidjan en proclamant à qui veut l'entendre qu'il va remonter jusqu'à Houphouët-Boigny en personne. Ensuite…

— Retrouver la fille, glapit Brichot.

Corentin recoiffa d'une main nerveuse ses boucles très noires où apparaissaient quelques fils d'argent.

— Il y a des antennes spéciales, intervint-il. Par exemple les gars du SDECE[2]. On est loin de la drogue et du proxénétisme, soit dit entre parenthèses.

— Effectivement, admit Badolini. Mais l'un dans l'autre, vous ne devriez pas avoir trop à vous plaindre… Après tout, pour un célibataire curieux de tout comme vous, l'Afrique Noire ne devrait pas manquer de charmes, Corentin ?

Brichot était en train de réaliser que, dans quelques heures, il allait se retrouver dans un pays où la majorité de la population avait une autre couleur de peau que la sienne… Lui qui trouvait jadis que, passé la Loire, on était déjà en Afrique…

— Il y a encore un détail, fit Badolini en raclant sa talonnette droite sur la moquette. Comme ça urge, vous partez. Mais Tardet qui reste à Paris vous tiendra au courant : Sandrine Grandin a été il y a deux ans la maîtresse d'un certain Patrick Dupuis. Connu sur les bancs de l'Université mais en rupture d'études pour fourguer de la « came » aux centaines de défoncés qui hantent, le soir, le bas du boulevard Saint-Michel. Il a fini par être coincé, arrêté et traîné en justice. Sandrine, qui ne savait rien de ses activités, a immédiatement rompu. À une audience, en public, Dupuis a juré qu'il se vengerait d'elle. Avec beaucoup d'imagination, on pourrait supposer qu'il a mis son plan à exécution, grâce à des intermédiaires… Mais je n'y crois guère.

Il écrasa sa Celtique. Songeant déjà visiblement à la suivante.

— La solution est là-bas, dit-il. En Afrique. C'est là-bas qu'est la fourmilière et là-bas que vous devez donner le coup de pied.

## CHAPITRE IV




Sandrine Grandin émergea, la bouche amère et les yeux gonflés, de l'espèce de coma où elle avait plongé la veille au soir. C'était maintenant comme ça presque tous les jours. Quelques heures de vague lucidité puis, dès qu'elle avait avalé la nourriture qu'on lui apportait dans sa case en début de l'après-midi, elle replongeait dans d'interminables sommeils lourds pleins de rêves affreux.

Malgré les liens qui maintenant l'entravaient depuis la nuit où deux Noirs l'avaient surprise à la porte d'une autre case, elle tenta de s'asseoir et entreprit de mettre de l'ordre dans ses idées.

D'abord le décompte du temps écoulé depuis le soir où elle était arrivée au village kamo. Elle essaya une fois de plus d'évaluer le nombre de fois où le soleil s'était couché : un rai d'or liquide fusant à travers la porte de palmes tressées et se déplaçant lentement à travers l'intérieur de la case jusqu'au moment où il disparaissait.

Alors, le grand concert de la jungle semblait se rapprocher. Hurlements d'oiseaux, cris de crapauds, frôlements de serpents, glapissements de singes. Toute l'horreur vivante de la forêt mystérieuse et immense qui cernait le village, le recouvrait presque, à l'étouffer.

Elle compta et recompta. Impossible. On s'arrangeait soigneusement pour que ses rares heures de lucidité se produisent à intervalles assez irréguliers pour qu'elle perde toute notion de la durée. Que mettait-on dans

sa nourriture ? Elle était incapable de le dire. Le piment qui lui emportait le palais noyait les moindres nuances. Depuis qu'elle était là, elle n'avait pratiquement mangé que du foutou, le plat d'ailleurs le plus répandu dans cette région de l'Afrique depuis la nuit des temps. Varié, il est vrai : certain jour, la boule de purée compacte qui est la base du foutou se composait de banane plantain, d'autres jours de manioc. D'autres encore d'igname, ce tubercule africain amer et vénéneux quand il est frais, mais délicieux quand il est rôti et dont le goût rappelle en meilleur la patate douce – d'où son nom spécifique de batatas. C'était dans la sauce, sûrement, bourrée de pâte d'arachide ou de graines de palme, qu'ils mettaient quelque chose. Peut-être des noix de cola broyées, ce fruit riche en théobromine… De là venaient peut-être les cauchemars d'enfer dont ses nuits étaient envahies.

Décidément, elle n'arrivait pas à savoir combien de nuits et de jours elle avait déjà passés dans cette case. En tout cas plus de huit : les ongles de ses mains et de ses pieds carminés et coupés soigneusement à Abidjan, avant son départ, avaient poussé et étaient maintenant complètement écaillés. Autre détail qui ne pouvait pas tromper : ses jambes, qu'elle épilait chaque semaine dans son bain, étaient hérissées de minuscules poils blonds et drus.

Elle se laissa aller sur la natte, découragée. Depuis qu'elle était prisonnière – car elle était prisonnière, quel autre mot aurait-elle pu employer pour se rassurer ? – il n'y avait plus eu d'autre fête dans le village. Les jacasseries et les palabres dans la langue kamo incompréhensible se succédaient sans relâche dans les cases voisines. Souvent revenait le nom qui l'avait tellement intriguée, le premier soir, pendant que Soura l'enduisait amoureusement de beurre de karité : Atoni, Atoni…

Elle avait alors, du fond de son hébétude et de sa détresse, la vague impression qu'on parlait d'elle…

Plusieurs fois Soura – la vraie pas celle qui était montée à l'autel d'ébène, la première nuit, et qu'elle avait retrouvée plus tard gémissante au fond d'une case et la suppliant en anglais de la sauver… – plusieurs fois Soura était venue la voir, Sandrine avait tenté d'entrer en contact avec elle, de se faire comprendre. Elle lui avait répété :

— Barbara ? Où est Barbara ? Barbara Preiss ? Réponds-moi ! Par pitié !

Mais Soura souriait sans comprendre et plongeait doucement entre ses cuisses, vers son ventre, où les muqueuses de ses délicieuses lèvres brunes

entrouvraient et parcouraient les muqueuses intimes de Sandrine.

Alors celle-ci, droguée à mort, en même temps surexcitée et abrutie, hagarde, vaguement terrorisée, se laissait aller, frissonnante d'une étrange fièvre annonciatrice d'orgasme.

Barbara avait disparu. Totalement. Sandrine était là, seule au milieu de ces Noirs à demi sauvages. À trois cents kilomètres de toute trace de civilisation. En plein pays yacouba. En pleine forêt impénétrable et pullulante de bêtes féroces. En pleine Afrique Noire. Dans un piège dont elle se disait qu'elle ne sortirait plus jamais.

Elle secoua ses longs cheveux blonds ternis par la poussière et les brindilles que son interminable station allongée forcée lui avait fait ramasser tandis qu'elle se roulait sur la terre battue, en proie à des cauchemars atroces.

Ses grands yeux bleus cernés de fatigue s'écarquillèrent : très loin dans le ciel, un faible grondement ronronnait. Un des innombrables Boeing qu'elle avait entendu jour après jour amorcer leur longue descente vers Abidjan…

La « civilisation », cette civilisation pour laquelle elle n'avait jamais eu assez de mépris et de haine, passait au-dessus d'elle. À dix mille mètres.

*

* *

L'inspecteur Aimé Brichot arracha ses écouteurs avec un haussement d'épaules.

— Ils nous prennent pour des cons, ou quoi ?

En avant de l'appareil, un Boeing 747, l'écran continuait à débiter un film français de série Z que même un réalisateur de télévision aurait rougi d'avoir tourné. Et Brichot avait payé quatre-vingts francs les écouteurs pour entendre un dialogue débile sur une histoire de sosies cousue de fil blanc.

— Tu sais que j'ai suivi ton conseil, glapit-il en commençant à ranger ses petites affaires. Guide Bleu, cartes, documentation en tout genre sur l'Afrique occidentale…

Boris écrasait sa Gallia dans le cendrier qui prolongeait l'un des accoudoirs de son fauteuil, obéissant au commandement lumineux qui venait d'apparaître en avant de l'appareil.

— Tu sais que certaines ethnies pratiquent encore l'anthropophagie ? questionna le père de deux adorables jumelles qui, à cette heure, devaient terminer leurs devoirs dans un F4 du Kremlin-Bicêtre.

— Où as-tu lu ça ? fit Corentin.

— Là-dedans, fit Brichot en brandissant un livre intitulé *Le petit train de la brousse*[3]… Authentique ! je l'ai dévoré, si je puis dire. Il paraît qu'un jour, pendant une tournée électorale, ils ont bouffé un sénateur, célèbre pour ne pas tenir ses promesses… On n'a retrouvé que ses vêtements et sa serviette de cuir !

Boris esquissa un sourire.

— Pense plutôt aux langoustes grillées que tu vas manger en Côte d'Ivoire. Et aux plages de sable fin.

— Je sais, murmura Brichot. C'est aussi dans le bouquin. Tout y est…

Un voile passa sous les lunettes Amor qui chagrinaient tant le patron de la Brigade Mondaine.

— Encore un pays où j'aurais tellement aimé venir avec Jeannette, soupira-t-il.

L'épouse de Brichot et leurs deux enfants étaient venus à Roissy, sept heures plus tôt, assister à leur départ par le vol RK 047. Avec adieux humides à la clé.

— Tu as de la chance de ne jamais laisser personne derrière toi, gémit Aimé Brichot en pensant au célibataire forcené qu'était Boris.

Corentin songea à sa dernière nuit avant le départ : d'abord Lilia, la petite secrétaire de l'UNESCO levée la veille… Puis Ghislaine Duval-Cochet, sa « régulière » volcanique qui, pour être régulière, n'en était pas moins toujours aussi exigeante et insatiable. Enfin, Ma-Koui le chat jaune et beige adopté à la fin d'une récente enquête[4] et confié avant de partir à Suzanne Badolini. Depuis quelque temps, il n'était plus vraiment le célibataire intégral qu'il avait été naguère.

Un ange passa, chargé d'un tas d'obligations sentimentales sur les épaules.

— Tu te rends compte, murmura Brichot, si Sandrine Grandin a été enlevée pour être servie en pot-au-feu à une tribu particulièrement attardée ?

Corentin le regarda de biais.

— Tu ne serais pas raciste, des fois ? interrogea-t-il. Tout ça c'est des survivances archaïques pour épater les touristes.

Les aérofreins hurlèrent sous la carlingue.

— N'empêche, grogna Brichot en essayant de ne pas penser à l'inéluctable rencontre qui se préparait entre les pneus du Boeing et le tarmac de la piste, n'empêche que je n'aimerais pas finir dans l'estomac de survivances archaïques… Et d'abord, la gourmandise est un péché ! Qu'est-ce qu'ils leur ont appris, alors, les bons Pères des missions catholiques en Afrique ?

*

* *

Sandrine sursauta. La bière de mil qu'on lui servait exclusivement en boisson flambait jusqu'à ses terminaisons nerveuses. Deux Noirs, deux mâles parfaitement nus, musclés à faire se rouler par terre de désespoir une armée de culturistes, venaient de pousser la porte de palmes tressées et s'étaient arrêtés au-dessus d'elle, bras ballants. Ils parlaient très vite et éclataient de rire en la regardant. À chaque mouvement, ils lui balançaient au nez leurs longs étuis péniens admirablement sculptés et renfermant des appâts à faire rougir un bataillon de cantinières.

— Qu'est-ce que vous voulez ? gémit Sandrine sans la plus petite ombre d'espoir de recevoir une réponse.

L'un des Noirs s'accroupit dans un coin de la case et se mit à fouiller dans son sac de voyage de chez Vuitton. Les affaires de la Blanche les fascinaient. Ça faisait bien la quinzième fois qu'ils y farfouillaient sans complexes. Trousse de toilette, passeport, traveller's checks, appareil photo, objectif… Sans rien voler, d'ailleurs. Tout ça les intéressait comme un témoignage de la bizarrerie des Blancs qui s'entourent de fétiches incompréhensibles. C'était surtout le transistor qui les intriguait. Le Noir le secoua une fois de plus, puis appuya sur tous les boutons, faisant surgir une

sorte de grésillement puis des voix lointaines. Sandrine capta au vol des mots, des noms : Washington… Liban… Moscou… Les nouvelles du monde qui continuait sans elle avec ses charniers, ses persécutions, ses meurtres, ses horreurs…

Les mouches bourdonnaient dru dans la case, comme d'habitude. Le transistor aux piles fatiguées réintégra le sac Vuitton et les deux Noirs commencèrent à défaire les lianes tressées qui immobilisaient Sandrine. Quand celle-ci se retrouva debout, elle faillit tomber. Une crampe intolérable dans les jambes. Les deux Noirs riaient à gorge déployée, sans cruauté. Et elle se sentit misérable, nue totalement, avec sa peau qui paraissait livide auprès de ces corps de bronze, et cette tache d'or pâle de son pubis entre ses cuisses.

C'est alors qu'elle eut un violent coup au cœur.

Derrière Soura qui venait d'apparaître, il y avait Barbara.

Les deux mâles se retirèrent lentement à reculons. Leurs étuis péniens oscillaient comme des oriflammes sous une brise tiède.

Soura puis Barbara tombèrent à genoux et se prosternèrent aux pieds de Sandrine.

Derrière, dans la pénombre qui envahissait le village, elle devina un grouillement sombre : toute la population de la tribu kamo qui imitait les deux femmes, s'agenouillant dans un frôlement de boubous contre la terre battue.

Le tam-tam au loin commença à s'élever, comme la première nuit. Mais elle lui trouva un son funèbre.

Sandrine fit un pas en avant vers Barbara.

— Ça ne va pas ? cria-t-elle. Tu es complètement jetée, ou quoi ? Tu me prends pour qui ?

*

* *

En épiant, sur le long tapis roulant et tournant de caoutchouc, ses précieux bagages bourrés de fringues d'été genre explorateur saharien

sélectionnées avec un soin maniaque la veille au soir, Aimé Brichot se dit qu'il savait maintenant ce que ça voulait dire, le climat africain.

À peine débarqué du 747 sur le terrain de l'aéroport d'Abidjan-Port-Bouët, il avait eu l'impression qu'une méduse en sueur lui coulait entre les omoplates. Et qu'on lui appliquait sur la figure une couverture mouillée. Tandis qu'une buée brûlante visitait les tubes de flanelle de son pantalon Burberrys. Ils avaient quitté Paris emmitouflés pour échapper à la bronchite quasiment inévitable, et ils se retrouvaient titubants dans un bain de vapeur.

Autour, c'était le hall carrelé habituel avec les familles blanches ou noires venues attendre leurs voyageurs et faisant de grands gestes derrière les vitres. Une Noire en boubou au derrière fantastique, proéminent, comme greffé et indépendant de son corps, vu ses balancements à chaque pas, traînait un seau d'eau sale et une serpillière avec des gestes d'une lenteur minérale à faire honte à la fébrilité occidentale.

— On n'est pas attendus ? questionna Brichot, dépité, en sentant la sueur s'accumuler entre sa chemise et la ceinture de son pantalon.

Corentin vira vers l'extérieur de l'aéroport. Dans la nuit tropicale, sous les palmiers et les bananiers, une rangée de taxis rouge sang attendait.

— Le chef du protocole de l'ambassade nous rejoindra à l'hôtel. Il ne pouvait pas venir nous chercher. Réunion chez l'ambassadeur, paraît-il.

*

* *

André Belk, écroulé dans un rocking-chair en bambou, regarda les nattes de cheveux crépus qui caressaient ses cuisses maigres. Il était justement en plein dans sa « conférence chez l'ambassadeur ». C'est-à-dire chez lui, au cœur du quartier de la Riviera, au bord de la lagune Ébrié. La rue où se trouvait la petite villa blanche qu'il occupait depuis un an n'avait pas encore de nom. La Riviera était un quartier neuf où les broussailles qui ressemblaient de très près à la jungle ne reculaient que lentement devant le programme de constructions et le percement méthodique des larges avenues bordées de maisons à colonnes et d'immeubles de trois ou quatre étages.

Il leva ses yeux gris vers le plafond où un millepattes africain bourré d'air sous sa carapace jaunâtre explorait les pourtours du fil électrique où

pendait une ampoule nue.

— Ça y est, pensa-t-il. Je suis perdu.

Il avait l'impression d'être devenu, en un an, le triste héros d'un de ces innombrables romans africains racontant la lente dégradation des Blancs dans le climat tropical, l'amollissement, la solitude, l'ennui et le désœuvrement. Sans compter les aventures sexuelles trop faciles. Bref, le gâtisme précoce.

Le vent du soir agitait, de l'autre côté de la fenêtre, les feuilles jaunâtres du grand fromager qui s'étendait sur la pelouse. Il retomba vers son ventre. La très jeune Noire qui s'était agenouillée entre ses cuisses d'intellectuel bilieux le suçait avec une application sans défaut. Ses copines l'avaient mise au parfum : tout en manœuvrant la verge qui enflait entre ses lèvres, il fallait bien montrer au Français la bouche, les yeux, bref tout le visage. Il ne fallait pas oublier non plus les deux boules des testicules qu'elle ne devait jamais cesser de caresser.

Suivant ces recommandations à la lettre, l'adolescente se retira lentement, frottant ses lèvres puis son menton contre le gland luisant de salive, et se mit à dessiner du bout de la langue très rose l'énorme veine violette qui courait tout au long de la hampe et battait comme un cœur. Croyant que le Français de l'ambassade si friand de petites filles était au comble de l'extase.

En fait, André Belk nageait dans le dégoût de soi-même. Dégoût de se taper des Noires à peine nubiles qui l'auraient envoyé aux Assises s'il avait été en France. Dégoût de leur faire miroiter les situations formidables qu'elles pourraient avoir à Paris grâce à son appui si elles étaient gentilles. Car c'était comme ça que tout avait commencé. Par la visite d'écolières ou de lycéennes en jupe, plissée venues le consulter sur les débouchés de ce pays des merveilles qu'elles croyaient être la France. La nouvelle avait couru rapidement que le Français avait des tuyaux intéressants. Tous les soirs ou presque, vers 17 heures, une écolière – ou se prétendant telle – frappait à sa porte. Et en fait de tuyau…

Il bougea ses fesses de chat efflanqué et son sexe s'arracha aux mains de la fille.

— Tourne-toi, murmura-t-il.

Docile, elle obéit et ses nattes virevoltèrent. Alors le chef du protocole plongea les mains sous la jupe plissée à carreaux de collégienne des bons

pères jésuites d'Abidjan. Très vite, la petite culotte blanche alla rejoindre le carrelage. Il la pénétra avec une certaine violence, sachant parfaitement qu'elle n'était pas vierge, et commença à masser par-devant, ses seins déjà lourds dont les gros bouts roses se tendaient sous le corsage comme des crayons.

Il allait et venait, la forant de toute la longueur de sa verge. À chaque fois qu'il apercevait ses nattes tressées de tout petits cheveux noirs tortillés, il avait l'impression de s'allonger de plusieurs centimètres, tant ce spectacle enfantin l'excitait. Rien à voir avec les putes de Treichville ou d'Abidjan dont il avait fait une certaine consommation dans les débuts de son séjour, après avoir épuisé les joies limitées des femmes de coopérants ou de diplomates venues flairer le nouveau comme des chattes en chaleur.

Ses mains descendirent vers le pubis crêpelé à la laine encore rare et rêche qui crépitait sous ses mains. Il changea de position et ressortit un instant. Quand il s'inséra à nouveau en elle, elle eut un gémissement.

— C'est bon, hein ? C'est bon ? fît d'une voix de congestion l'ancien élève de l'École Normale d'Administration de la rue des Saints-Pères, à Paris.

— Oh oui, Monsieur, fit une voix étouffée. Presque autant que mon dyidi[4].

Elle avait beau fréquenter les écoles chrétiennes, les convictions animistes et magiques n'étaient pas loin.

Belk accentua encore le rythme, son *dyidi* à lui allant et venant dans le vagin encore juvénile et étroit qui le serrait délicieusement. Le bruit d'une charrette à bras de marchand couvrit un instant les gémissements de l'adolescente. Il sentit que le plaisir montait en lui, et une fois de plus il se dit qu'il en avait fini avec les Européennes exigeantes avec qui il faut toujours se retenir par courtoisie, jusqu'à ce qu'elles aient joui tout leur saoul. Discipline dans laquelle il n'avait jamais particulièrement brillé. Il se déversa sans scrupule dans le ventre de la fille, à longs jets tristes et résignés.

— Rhabille-toi vite, dit-il ensuite sèchement. Je suis pressé.

Il venait de repenser aux deux policiers français qui devaient être en train de débarquer. Pourvu qu'ils soient, comme il l'avait demandé, intelligents, et astucieux… Fouille-merde, quoi. Et surtout qu'ils trouvent ce que les

services secrets ivoiriens et français cherchaient sans succès depuis des mois. Et qui dépassait de loin le cas limité de Sandrine…

Il réentendit le climatiseur : un bruit de camion de ciment en train de monter une côte. Il donna un coup de pied dedans. Le climatiseur reprit sa vitesse de croisière : un ronronnement de bétonneuse.

*

* *

Barbara Preiss caressa la très longue perruque de paille claire que Soura venait de tresser dans la chevelure de Sandrine. Avec cette tignasse blonde mi-naturelle, mi-artificielle, la jeune ethnologue avait l'air d'une idole nordique arrachée aux flots du Rhin… Maintenant, Soura la badigeonnait de la drôle de peinture métallisée qui servait aux cérémonies rituelles des Kamo depuis le jour où l'un d'entre eux avait probablement fait la découverte de ces couleurs magiques chez un carrossier d'Abidjan. On ne voit pas pourquoi les Kamo n'auraient pas utilisé le progrès européen quand il leur paraissait positif.

— Mets-toi bien ça dans la tête, reprit Barbara d'une voix douce. Tu es une déesse. Leur déesse blonde. Celle qu'ils attendaient.

— Répète-moi son nom ? fit Sandrine, encore ahurie.

Dehors les chants accompagnant les tambours avaient pris des accents lugubres.

— Atoni… tu es la déesse Atoni.

Le nom qui revenait tout le temps dans les palabres du village, et qu'elle avait entendu, le premier soir, dans la case où les femmes l'avaient parée.

— C'est une belle histoire, reprit Barbara. Autrefois, le Soleil et la Lune faisaient l'amour ensemble, sans cesse. Ce qui veut dire qu'il n'y avait ni jour ni nuit – rien que de la lumière en permanence. De leur accouplement, est née Atoni. C'est-à-dire, en kamo, « la-lumière-de-la-terre ». La fille divine du Soleil et de la Lune. Hélas, Atoni a un jour quitté les Kamo pour voyager par le monde. Elle vole sans cesse de continent en continent et, à chaque fois qu'elle quitte un pays, la nuit s'y étend. Comme elle va très vite, le lendemain elle est de retour et le jour avec elle. Mais les Kamo ont gardé la nostalgie du temps où elle restait chez eux en permanence. Leurs

*griots*[5] racontent qu'un jour Atoni reviendra et se fixera chez eux. Ils ont cru la reconnaître en toi, à cause de tes cheveux blonds et de tes yeux très bleus.

Elle s'interrompit. Sandrine, debout, l'écoutait les yeux mi-clos. Dans sa longue préparation rituelle, Soura s'attardait maintenant à une opération délicate. Sandrine était plantée sur ses jambes très écartées, et Soura noircissait les lèvres de son sexe avec une poudre noire obtenue en broyant l'écorce de l'arbre mudyi. Les Kamo étaient persuadés que l'arbre mudyi multipliait les prouesses sexuelles des femmes qui en étaient enduites.

— C'est là qu'il y a eu un os, reprit Barbara chez qui le spectacle de l'excitation de Sandrine commençait à faire naître quelques frissons secrets. Je n'ai pas pu t'arracher à eux, le premier soir. Si j'avais insisté, ils m'auraient tuée. C'est pourquoi je suis repartie. N'aie pas peur : à San Pedro, j'ai commencé à prendre des contacts pour te délivrer. Ce ne sera pas facile mais on y arrivera. Dieu merci, je suis très liée avec un des rares Kamo à avoir quitté le village pour s'établir en ville. Il s'appelle Antoine Amato et il a gardé une grande autorité sur ses frères. Il fera tout ce qu'il faut pour te délivrer. Jusque-là, tu dois te conduire comme ils le désirent. C'est-à-dire en déesse.

Sandrine n'écoutait plus. La bouche entrouverte, elle oscillait sur les hanches, comme saisie d'un vertige délicieux.

Barbara laissa glisser son regard vers son ventre. Soura avait introduit un doigt puis deux dans son vagin. La main fine de la Noire entre les lèvres largement ouvertes et peintes en noir de l'Européenne ultra-blonde allait et venait comme un sexe d'ébène moiré par le plaisir qui ruisselait de Sandrine.

Celle-ci se mit à crier.

# CHAPITRE V




Avec la lagune qui creuse dans Abidjan des découpures de crêpe dentelle, Boris Corentin se dit que son sens de l'orientation habituel allait être mis à rude épreuve. Presque impossible de se repérer. D'autant plus que le taxi qu'ils avaient pris fonçait en zigzag dans le labyrinthe avec une seule idée en tête, apparemment : griller un maximum de feux rouges. Pas pour arriver plus vite. Corentin le soupçonnait même de profiter de leur ignorance pour leur faire faire des crochets qui, s'ils avaient mieux connu la ville, leur auraient paru ahurissants d'escroquerie consciente et volontaire. Un vieux truc des taxis, histoire de faire battre tous ses records au compteur et d'élever la note vers les sommets.

— C'est ça, l'Afrique ? grogna Brichot en apercevant le bleu encore intense du ciel déchiqueté par les gratte-ciel du Plateau, le quartier central d'Abidjan. Tu es sûr qu'on n'est pas à Manhattan ?

Avant l'atterrissage, il avait eu le temps de rêver sur un bout de forêt vierge moutonnante aperçu par le hublot, puis sur les cocotiers bordant l'océan outremer frangé d'écume. Maintenant, c'était une mégalopolis comme tant d'autres qui les accueillait, avec les cubes blancs de ses immeubles ultramodernes. On aurait pu être n'importe où dans le monde. À Hong Kong, New York, sur le Front-de-Seine de Paris ou à la Défense… Climat à part, bien entendu.

Brusquement, le taxi stoppa en faisant crier les freins. Ils étaient sortis de la triomphale voie d'accueil d'Abidjan baptisée voie Giscard-d'Estaing en des temps où le proverbial « changement » n'était pas encore à la mode, avaient traversé le pont Houphouët-Boigny sur la lagune Ébrié, puis s'étaient engagés en plein centre dans le boulevard de le République partagé par une allée centrale couverte de grands arbres. Pour échouer dans une incroyable pagaille.

— L'arrivée du Tour, expliqua le chauffeur, hilare.

— Quoi ? glapit Brichot à mi-voix. Ils font du vélo, eux aussi ?

— C'est ça l'Afrique moderne, *my dear,* sourit Boris. Tu peux mettre au rancart tes fantasmes cannibalesques, j'en ai peur…

*

* *

Boris Corentin regarda les glaçons qui ne flottaient plus depuis longtemps dans son verre de whisky. À sec, ils commençaient à fondre doucement et s'ennuyaient tout seul.

— J'espère que nous n'avons pas bouleversé votre emploi du temps, soupira-t-il en regardant le chef du Protocole, rapport à sa conférence à l'ambassade.

André Belk était arrivé avec un quart d'heure de retard et des excuses véhémentes concernant la circulation d'Abidjan. Il rougit légèrement et son visage maigre et jaune se couvrit de taches roses. Il repensait à la bouche fraiseuse de l'écolière, tout à l'heure.

— L'important, dit-il avec son accent pied-noir, en tripotant le col de sa chemise Lacoste blanche, c'est que vous soyez là. Première victoire pour nous : si vous saviez le foin que nous a fait Lombard, depuis la disparition de sa petite amie !

Boris gonfla ses poumons. À l'approche du soir l'air fraîchissait, venu du large et chargé d'iode. Son polo rayé bleu et blanc mit deux bonnes minutes à se gonfler sous la pression de pectoraux impressionnants. Dans leurs chambres climatisées de l'hôtel *Golf,* ils avaient eu tout le temps de se changer.

— Bien entendu, murmura Boris, aucune piste pour démarrer ?

Belk ouvrit ses mains osseuses.

— Aucune. Mais je vous emmène tout à l'heure chez un de mes amis qui tient un restaurant sur le Plateau. Il a parfois de bonnes idées.

Brichot avala sa dernière goutte de whisky. À l'aise. Le quatre étoiles ça lui réussissait. Un hôtel dans le quartier Riviera en bordure de lagune, chambres climatisées, avec une architecture basse de trois étages très élégamment intégrée au paysage doucement vallonné. La piscine avait été creusée entre les deux ailes des bâtiments. Déserte à cette heure, elle faisait une tache turquoise dans l'herbe.. Des canaux sinuaient, au milieu des massifs d'orchidées. À leur surface, il apercevait des nénuphars. Il ne lui manquait que Jeannette pour nager dans le féerique intégral.

— Et la police locale, elle est comment ? interrogea-t-il en secouant par-dessus la sueur de sa poitrine maigre sa chemise à bariolage délirant de cocotiers – un achat qui datait de juste avant leur départ pour Hollywood ‘, avec le pantalon vert olive taille basse et la ceinture tressée grise.

Tout à l'heure en le voyant sortir de sa chambre, Corentin avait remercié tous les dieux de la brousse africaine : cette fois, Aimé lui épargnait la casquette US à visière brillante qui lui faisait un si joli crâne d'œuf, vu de derrière.

— La police locale, émit André Belk avec un petit rire en dessous, je crois qu'il ne faut pas trop compter sur elle. Là encore, on peut remercier Lombard : il a remonté toute la hiérarchie en les arrosant d'injures. Je n'ose même pas vous dire de quoi il les a traités…

— Je crois que je vois, murmura Corentin.

— Enfin bref, vous imaginez la tête du chef de la police, Grégoire-Philippe Sayé, en se voyant traiter de « sale nègre » ?

Il fronça le nez et accentua son accent pied-noir.

— C'est des hommes comme ça qui ont pourri nos relations avec les Africains, murmura-t-il.

Boris regarda une touriste friquée jusqu'aux lobes d'oreilles où pendaient des anneaux d'or. Une Nordique à qui le soleil avait laissé des souvenirs cuisants sur les omoplates. Elle passa sur la terrasse-bar où ils étaient attablés et ondula tortueusement de la croupe vers l'hôtel.

— À propos, fit soudain Belk. Votre artillerie est arrivée en même temps que vous. Vous le saviez ?

Devant l'air ahuri de Boris et Aimé, il ajouta :

— Par la valise diplomatique, bien entendu. Vu les dispositions de la police à notre égard depuis la sortie de Lombard, je me suis dit qu'il valait mieux qu'on se débrouille tout seuls. Enfin, voilà : vos MR 73 sont là-bas, dans la voiture. Ne me remerciez pas : un simple coup de téléphone à Paris et l'affaire a été réglée.

Boris sourit, reconnaissant. Décidément, il lui plaisait assez, le chef du Protocole. Un peu trop intello, au premier abord. Mais futé en réalité. Et pas encore trop gâté par la vie facile des ex-colonies. Enfin, pas encore assez gâté pour ne pas en avoir des remords.

— Revenons à Sandrine Grandin, dit-il. Vous n'avez aucune idée personnelle ? Une fugue ? Un enlèvement ?

— Les anthropophages ? glapit Brichot qui tenait à son idée.

— Cher Monsieur, sourit Belk, les Blancs sont…

— Comptés, je sais, s'empressa Brichot. Des fois qu'elle serait tombée sur des Ivoiriens fâchés avec le calcul mental ?

Belk haussa un peu trop vivement les épaules.

— Je ne crois pas qu'il faille chercher par là ! s'écria-t-il avec une soudaine passion. Si vous arrivez avec de telles idées on n'est pas près de…

Il s'arrêta net. Boris avait beau suivre du regard, par-delà les bosquets de bambous, les cocotiers et les filaos, les évolutions des golfistes débutants qui, installés au bord de la lagune, lançaient leur balle attachée à une ficelle et équipée d'un flotteur pour repérer l'endroit de l'impact, il fut visité par une intuition fulgurante. Son sixième sens venait de clignoter. Presque rien, bien sûr. Un simple changement d'intonation dans la voix du diplomate. Un peu trop de nervosité pour le rôle qu'il était censé jouer. Bien entendu, il pouvait se tromper sur toute la ligne.

Il leva la tête vers l'immense toit de chaume haut de trente mètres qui protégeait en permanence le bar du soleil et assurait une aération délicieuse.

— Si nous allions dîner ? proposa-t-il, tous ses sens à présent en éveil.

Sans le savoir, désormais Belk allait être en permanence sous contrôle-radar.

*

* *

Sandrine étouffa un cri et se bloqua sur le seuil de sa case.

— Qu’est-ce que c’est ? interrogea-t-elle, plantant ses ongles dans le bras de Barbara.

C’était la première fois qu’elle remarquait qu’un immense filet en lianes tressées recouvrait la totalité du village. Supporté par des poteaux et par les sommets des toits coniques des cases, il bruissait doucement dans le vent. Un bruit qu’elle se souvenait avoir vaguement entendu chaque nuit sans pouvoir l’identifier.

C’était comme si un piège était tendu autour d’elle. Et surtout, ça lui rappelait quelque chose. Quoi ? Un détail surpris dans les vapeurs de l’alcool de palme. Ou peut-être simplement le rappel d’un des innombrables cauchemars qui avaient fait grouiller dans ses rêves, depuis des nuits et des nuits, des choses immondes, innommables.

— N’aie pas l’air effrayé, souffla Barbara. Tu es la Déesse Blanche, ne l’oublie pas. Tu es Atoni !

Soura suivait, ainsi que d’autres femmes. Nue comme les autres, avec sa mince ceinture de raphia autour des reins. Il sembla à Sandrine que les silhouettes noires évoluaient avec la lenteur et la mollesse de gestes décomposés des scaphandres au fond de l’océan ou des astronautes évoluant sur la Lune au ralenti…

— Tu vas prêter serment, reprit Barbara. Tout ce que tu vas voir ici, tout ce que tu vas y vivre tu ne devras jamais le révéler.

À cent lieues du Quartier latin, de ses cours d’ethnologie et de son fiancé à ambitions frénétiques, Sandrine se sentait merveilleusement bien. Elle redressa la taille et cambra ses fesses très blanches en se disant qu’après tout, elles valaient bien celles de Soura, dans un autre genre. Elle commençait à se faire pas si mal à son rôle de « Déesse ». Ça ne l’étonnait même plus.

— Le chef du village et le sorcier vont te faire prêter serment, reprit l’Autrichienne. Regarde, ils t’attendent, là-bas.

À travers un tourbillon de masques et de raphias multicolores, Sandrine aperçut un vieillard à collier de barbe blanche dont la coiffure scintillait,

dans les halos bleus des camping-gaz, de grosses plaques d'or. Le sorcier assis en contrebas était couvert de clochettes et curieusement vêtu jusqu'aux pieds d'une jupe de raphia. À leurs pieds, un Noir frappait sur son tambour une chanson lancinante. Ses longs doigts spatulés couraient du centre de la membrane vers les bords, arrachant des vibrations profondes au tam-tam sacré – le seul du village à avoir été fait avec l'oreille séchée et tendue d'un éléphant…

En se rapprochant, à la tête du cortège, Sandrine sursauta.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria-t-elle.

Les sièges de bambou du sorcier et du chef ruisselaient d'un liquide noirâtre.

— Comme pour chaque grande cérémonie, expliqua Barbara, on a égorgé un bœuf et on en a arrosé leurs trônes. Ça aussi, tu devras t'y faire. Autrefois, c'était des êtres humains qu'on sacrifiait.

Deux Noirs parachevaient le rite en aspergeant de l'alcool de mil.

Sandrine se rendait compte à présent que le village n'avait pas été dessiné au hasard. Il s'étendait en octogone, avec un pilier à chacun des huit angles. Le filet de lianes au-dessus des cases était aussi de forme octogonale. Comme une immense nappe grillagée.

Ou plutôt comme une gigantesque toile d'araignée.

Sandrine secoua sa chevelure de raphia plus blonde encore que ses propres cheveux.

— Tout ça est dingue, dit-elle, reprise par la panique. Barbara, je t'en supplie, fais-moi sortir d'ici.

Devant la grande case rituelle au centre du village – huit poteaux surmontant un large toit de palmes en forme de cône – le chef enfilait son masque. Un heaume taillé dans un énorme tronc de kapokia. Avec un gigantesque dessin au centre entourant les yeux et la bouche.

Une figure horrible.

Celle d'une araignée rouge.

Une mygale.

— L'araignée Kamo, souffla Barbara. Leur totem'. Sa couleur rousse prouve à leurs yeux qu'elle est la fille de la déesse Atoni. Celle-ci la leur à laissée quand elle a quitté la tribu. Depuis, ils la vénèrent en attendant le retour de la Déesse. Elle est la Mère des Kamo…

Sandrine frissonna. Charmante progéniture…

— Blinde-toi, recommanda Barbara. Tu vas en avoir besoin !

L'ethnologue-Déesse Blanche étouffa un cri.

D'une case voisine, venait de jaillir, projetée à terre, une autre Blanche, que plusieurs hommes poussaient vers le chef du village à coups de pied en l'arrosant de sang de bœuf.

Le liquide épais et rouge zébrait atrocement le dos et la croupe de la malheureuse qui rampait sur les genoux et les coudes, visiblement trop épuisée pour supplier ou crier.

Dans la lueur d'un camping-gaz, la Déesse blanche reconnut sa sœur de race martyrisée.

Elle l'avait vue, la première nuit, dans une case voisine. C'est elle qui hurlait et suppliait qu'on la délivre.

Un flot de souvenirs horribles lui revint en mémoire.

*

* *

La gueule du pistolet réglementaire ne quittait pas le nez de Brichot, à travers la vitre du taxi.

— Faites quelque chose, gémit le mari de Jeannette.

Belk agita des immenses billets crasseux CFA.

— N'ayez pas peur, murmura-t-il.

En un éclair le pistolet regagna son étui et les billets trouvèrent le chemin de la poche du policier. Le taxi replongea dans le rodéo nocturne d'Abidjan, filant vertigineusement à cent à l'heure en faisant vibrer la carrosserie rouge de la petite voiture japonaise : les chauffeurs ivoiriens sont furieux de conduire ces véhicules de mauvaise qualité que les compagnies ont choisis par souci d'économie.

— C'est Kalélu, le policier dingue d'Abidjan, expliqua Belk. Je le connais bien. Il sort son flingue sous n'importe quel prétexte, mais ça s'arrange pourvu qu'on exhibe quelques billets. Il n'a jamais tué personne.

La corruption de la police abidjanaise était célèbre. Depuis quelques années, les vols à la tire et les agressions en tout genre remplissaient les

colonnes de faits divers de *Fraternité-Matin,* le quotidien quasi officiel où s'étalait chaque jour en première page une *pensée* du président Houphouët-Boigny du genre : qui va à la chasse perd sa place, ou encore : il ne faut jamais courir deux crocodiles à la fois.

— Je ne suis pas sûr que j'aurais envie de prendre ma retraite en Afrique, fit Brichot en se rejetant sur les coussins, accablé.

*

* *

Boris Corentin repoussa son assiette et leva les yeux vers les pales de l'immense ventilateur au plafond, considéré avec intérêt par quelques cafards immobiles.

Chez Toto, l'ami-indicateur d'André Belk, on ne pouvait pas dire qu'il n'y avait pas d'ambiance. Toto était d'origine tahitienne. Il avait essayé d'expliquer tout à l'heure à Brichot comment il avait finalement échoué à Abidjan, et y avait ouvert un « maquis[6] »… Mais le digne inspecteur parisien avait déjà sa dose de tchapalo – sorgho et mil – et son naturel anglophile reprenait le dessus : il entonnait sauvagement un *God save the Queen* belliqueux, histoire d'oublier les angoisses de tout à l'heure avec le flic fou.

Ils avaient commandé trois kedjenou, des poulets cuits à la vapeur avec des aubergines et différentes plantes. Délicieux seulement à dose homéopathique, vu le piment. Brichot n'avait pas écouté les conseils maternels de Boris et s'était jeté sur son assiette. Résultat, il avait fallu éteindre son foyer d'incendie interne avec une nouvelle tournée de tchapalo, et ainsi de suite. Le vélodrome à mouches du chauve anglomane flambait maintenant comme un feu de brousse.

Boris terminait son petit *briefing* intérieur. Rapide. Ça n'allait pas loin. Deux ou trois fois pourtant des déraillements dans la voix de Belk lui avaient encore mis la puce à l'oreille. Comme des fausses notes dans un concert.

Brusquement il vira du buste vers le chef du Protocole.

— Lombard, dit-il brutalement, Jean-Paul Lombard, on le voit quand et où ?

Il déraillait ou quoi ? C'était le soleil équatorial qui lui tapait sur le système ? La première question qu'il aurait dû poser à Belk. Et il n'y pensait que maintenant.

Le diplomate énarque plongea du nez dans son assiette vide.

— Je ne vous ai pas dit ? bafouilla-t-il.

— Quoi ? fonça Corentin flairant la catastrophe.

— Il s'embarque ce soir pour Paris. Rappelé au ministère… laissa tomber Belk.

Corentin rugit.

— Vous l'avez foutu dehors, c'est ça ?

Il arracha Brichot à son hymne royal.

— Son avion part à quelle heure ?

Le diplomate était vert.

— Vingt-deux heures quarante-cinq, je crois.

Dans vingt minutes.

Corentin fonça vers la porte, traînant Brichot. Belk suivait en courant sur ses jambes maigres.

— Si je ne le chope pas au passage, vous me le paierez.

Il gicla dehors, dans la nuit façon éponge tiède, cherchant la tache écarlate d'un taxi. Dieu merci, sur le Plateau, à deux pas du boulevard de la République, ils ne manquaient pas. L'un d'entre eux freina en massacrant la moitié de ses pneus.

Sur sa carrosserie rutilante, il avait peint une devise éloquente en lettres noires : « S'en fout la mort ! »

Pour une fois le rodéo allait servir à quelque chose.

*

* *

Boris regarda les feux clignotants du Boeing 747 qui se perdaient dans le ciel africain. Dans quelques minutes ils survoleraient la forêt vierge, puis le

Mali, et remonteraient l'interminable désert saharien.

Il avait vu Lombard in extremis. Il l'avait vu et il avait compris. Dix minutes avaient suffi, devant le guichet de douane. Si le fonctionnaire parisien était resté à Abidjan, il n'aurait pu que leur créer des ennuis.

Le crétin européen qu'un drame personnel avait suffi à transformer en colonialiste de l'espèce la plus archaïque. Entouré d'une nuée de gosses qui traînaient autour de lui, flairant le Blanc à l'esprit égaré mais au portefeuille bourré de francs CFA auxquels il ne devait pas être trop difficile de faire changer de propriétaire. Lombard avait hurlé contre les « nègres ». C'est tout ce que Corentin avait pu en tirer. Ça, et le fait qu'on lui avait volé son appareil photo, un Pentax LX à viseur et objectifs interchangeables.

Sandrine évidemment c'était embêtant, mais son Pentax c'était carrément l'horreur. Sales « indigènes »…

Le vernis d'antiracisme de commande était vraiment bien fragile.

Boris renifla le vent chargé d'effluves lourds de sève s'exsudant après la torpeur du jour.

— Je ne m'excuse pas, dit-il sèchement à Belk, penaud. De toute façon, c'était une faute de réexpédier Lombard, aussi insupportable soit-il, avant que nous ne l'ayons vu.

« Nous » n'était qu'une clause polie de style. Son fidèle coéquipier, la tête cassée par le tchapalo, était resté à cuver au fond du taxi. Il ne s'était probablement pas aperçu qu'on avait parcouru en cinq minutes les seize kilomètres séparant Abidjan de l'aéroport du Port-Bouët. Pour rien.

Corentin récapitula rapidement. Sandrine avait disparu de l'hôtel *Ivoire* sans rien laisser qu'un mot bref et désinvolte à son fiancé. Les hôpitaux ne signalaient aucune Européenne. Aucun corps n'avait été retrouvé depuis bien longtemps dans la lagune. Abidjan n'était pas Chicago. Si le vol et la corruption y sévissaient, les crimes y étaient rarissimes. Surtout contre des Blancs. Enfin, une blonde aux yeux bleus, ça ne passe pas inaperçu en Afrique.

Charlie Badolini, à Paris, avait donné à Brichot et Corentin la mission de taper dans la fourmilière.

Encore fallait-il la trouver.

*

* *

La Déesse Blanche des Kamo nageait dans l'horreur. La brousse bruissait et ronronnait des râles et des cris de tout un peuple animal inconnu. La fournaise du jour avait été remplacée par une humidité moite, une sueur pestilentielle montant des eaux dormantes et de la végétation en folie. Puis il y avait les tam-tams à broyer les nerfs. Et enfin ce qui se passait là-haut, sur le tumulus surmonté d'un autel d'ébène sculpté, comme le masque du chef du village à l'effigie de l'araignée Kamo, la Mère effrayante…

Comme la première nuit, la fille rousse y avait été conduite et étendue. Ventre contre le bois, mains et jambes écartées sur l'abominable araignée dont elle épousait la forme. Transformée elle-même en araignée de chair pantelante et hurlante.

À mi-voix, brièvement, Barbara avait tout expliqué à Sandrine.

Les Kamo avaient d'abord cru que l'Américaine était la Déesse. Elle avait donc, selon le rite ancestral, été fécondée par les jeunes garçons de la tribu en fin d'initiation.

— Manque de chance pour elles, terminait Barbara, la nuit, même la pauvre fille se mettait à saigner abondamment. Une déesse n'a pas de règles… Les Kamo ont donc décidé qu'elle serait mise à mort.

Révulsée, Sandrine assistait à la fin de la cérémonie.

L'un après l'autre, les mêmes jeunes garçons étaient venus prendre la fille. Ils l'avaient sodomisée, cette fois, sans même retirer leurs étuis péniens qui triplaient leurs sexes de volume. L'inconnue n'avait pratiquement plus de voix pour hurler.

Alors, découpée sur le clair de lune, la silhouette du sorcier s'était approchée, tenant l'immense phallus d'acajou. Calmement, sans passion, accomplissant un rite où la vie humaine ne représentait qu'un facteur sans importance, il avait enfoncé l'énorme massue dans les reins de sa victime coupable d'avoir eu un ventre de femme comme des centaines de millions de femmes par le monde. Et il lui avait défoncé et déchiré les entrailles. Il y eut à cet instant, un geste du chef. Sandrine n'eut que le temps de voir l'éclair d'une machette à décapiter les noix de coco. L'instant d'après, la tête de la fille roulait sur la terre battue.

— L’araignée Kamo n’a pas voulu d’elle. La Mère l’a refusée, murmurait Barbara d’une voix étrangement envoûtée.

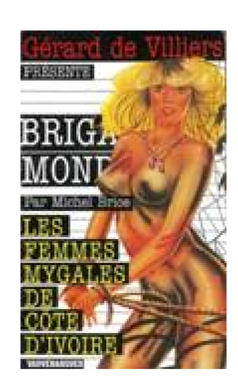
À côté d’elle, Sandrine fut secouée de convulsions. La bile qu’elle vomissait se perdait dans la poussière et le sable.

Barbara s’interrompit, l’œil aigu. Décidément, la petite ethnologue n’était pas à la hauteur. Si ça continuait elle allait tout compromettre.

Déjà qu’avec l’Américaine, « draguée » elle aussi dans un cocktail à Abidjan et attirée au village par la curiosité folklorique effrénée de tous les touristes du monde, ça avait été le fiasco complet.

Il allait falloir faire vite.

## CHAPITRE VI




Boris Corentin consulta sa montre et eut une pensée pour tous ceux qu'il avait laissés à Paris. Quatorze heures. Le soleil de plomb tapait sur Abidjan. À Paris, Charlie Badolini, Rabert, Tardet et les autres devaient mijoter dans le crachin d'avril.

Il jugea qu'il était temps de réveiller Brichot et se dirigea vers l'ascenseur de l'hôtel *Golf*. Il avait laissé son coéquipier cuver sa gueule de bois toute la matinée et en avait profité pour faire un tour en ville. Le marché du Plateau, en contrebas de l'avenue Delafosse, valait son pesant de couleur locale, avec ses feux d'artifices d'orchidées, ses vanneries, ses marchands de foutou ou d'attieké, ses maraîchères énormes et hurlantes au milieu des bassines de papayes ou d'aubergines et ses marchands de prétendues « antiquités » en bronze qui s'accrochaient à votre chemise et considéraient comme une insulte que vous ne daigniez pas marchander leurs trésors.

Il avait déjeuné avec Belk boulevard Chardy, aux *Anciens combattants.* Riz sénégalais, foutou. Et chou blanc sur toute la ligne en ce qui concernait Sandrine. Quant aux vagues intuitions qu'il nourrissait à propos du chef du Protocole, elles ne s'étaient pas précisées. André Belk avait repris du poil de la bête depuis l'épisode de l'aéroport.

Au moment de frapper à la porte de Brichot, Boris se bloqua. Sous la porte de sa propre chambre, voisine de celle de son coéquipier, quelque

chose dépassait. Il se pencha. Un papier blanc plié en quatre qu'il défroissa en se disant que les ennuis et les aventures commençaient.

D'une petite écriture enfantine, on lui expliquait dans un style de mauvais roman policier qu'on avait des révélations à lui faire. À minuit évidemment, c'était la moindre des choses. Devant le dock n° 4 du port, à Treichville. Le message précisait qu'il devait venir seul.

Boris se rua chez son coéquipier.

Sur la terrasse au balcon nids d'abeilles, un gringalet chauve en slip de bain faisait des abdominaux.

De plus près, on pouvait s'apercevoir que le gringalet était en fait sec et râblé et que ses bras maigres étaient du genre qui frappe sec.

Brichot vira vers sa flèche :

— On ne vous a jamais dit qu'il fallait prévenir avant d'entrer chez les gens, *my dear ?* susurra-t-il.

Boris agitait le message.

— Arrête les frais, s'écria-t-il. On a du nouveau.

Il s'interrompit net.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? murmura-t-il.

C'était la première fois qu'il voyait la tête de Mémé comme ça, c'est-à-dire sans lunettes.

L'impression qu'il était tout nu. Avec ces orbites caractéristiques des myopes quand ils enlèvent leurs verres. Bien sûr, Brichot avait déjà perdu ses lunettes devant lui. Dans certaines bagarres mémorables. Mais c'étaient des moments peu propices à la contemplation.

— Verres de contact, expliqua Aimé rayonnant. Je profite de notre séjour pour m'y habituer. C'est Baba qui va être surpris, non ? Jeannette aussi, d'ailleurs. Figure-toi que je ne lui ai rien dit.

Boris laissait pendre le message au bout de son bras, découragé.

— Il va falloir, que je m'habitue à un autre Mémé soupira-t-il. Au bout de quinze ans ça va être dur.

Brichot négligea l'interruption.

— Alors, ces nouvelles ? interrogea-t-il en fixant sa flèche de son regard tout neuf et sans reflets.

*

* *

Toute la nuit, Sandrine n'avait cessé de vomir dans la case où elle avait été ramenée après l'abominable cérémonie. Le matin elle n'avait pas touché au plat de foutou apporté comme d'habitude par Soura. Elle n'avait donc pas avalé en même temps la dose de kola dont sa nourriture était probablement arrosée. La journée s'était écoulée, étouffante et silencieuse. Avec le bruissement interminable du vent dans ce qu'elle savait être maintenant un énorme filet, une immense « toile d'araignée » recouvrant le village. Les heures avaient passé, monotones, entrecoupées de plongées à pic dans la torpeur. Elle se sentait trop épuisée pour faire le point sur une situation qu'elle pressentait effrayante. L'image de l'Américaine violée puis décapitée ne cessait de la hanter. Elle savait maintenant qu'elle finirait comme elle. À moins d'un miracle.

Un miracle qui ne pouvait s'appeler que Barbara. Hormis l'Autrichienne, qui savait qu'elle se trouvait ici, en plein pays yacouba, prisonnière d'une des dernières tribus sauvages et sanguinaires du pays ? N'avait-elle pas promis de l'arracher au piège où elle était tombée par sa faute ?

Elle fut tirée en sursaut du sommeil par des hurlements et s'aperçut que la nuit était à nouveau tombée. L'expérience lui avait appris que c'était la nuit que les atrocités des Kamo se déchaînaient.

Elle se retourna sur la natte et essaya de se rendormir, comme si cela avait pu abolir le monde extérieur. Mais les aboiements redoublaient rythmés par les tam-tams, et Sandrine ne pouvait pas ne pas se dire que ça la concernait directement, elle, la Déesse Blanche des Kamo…

*

* *

La danse était éblouissante et prodigieuse. À Paris sur une scène de théâtre, ça aurait fait un tabac monstre. Ici en pleine jungle ça ne faisait que redoubler la terreur de Sandrine.

Le danseur qui, au centre d'un cercle surexcité où trônait la « Déesse Atoni », mimait avec Soura l'amour, Sandrine ne l'avait jamais vu. Elle en était sûre. Une longue scarification barrait en diagonale son torse sculptural. Il était magnifique, nu et musclé, bondissant avec des cris rauques par-dessus un feu où bouillonnait une immense marmite de terre cuite. En un autre lieu, Sandrine aurait été ravie d'expérimenter avec lui le mélange des races.

Les hanches et les épaules secouées en cadence, il avait parcouru toute la piste et Sandrine avait pu admirer la lente montée de son sexe qui se tenait maintenant droit, érigé, tandis qu'il continuait à danser. Elle se dit qu'à l'inverse des verges des Blancs, dérisoires au repos et qui s'allongeaient en grossissant lorsqu'elles entraient en érection, la sienne n'avait pas changé de volume. Elle était déjà énorme au départ. Elle s'était simplement durcie et dressée.

Soura alors s'était jetée contre lui. Cuisses ouvertes, bras en arrière, cambrée à l'extrême, elle ondulait lentement, montant et descendant le long de l'homme à la scarification transversale. Sa croupe magnifique saillant sous ses reins creusés n'avait pas la plus petite once de graisse superflue, donc pas le plus petit tressautement involontaire. Ils n'étaient tous les deux que deux statues de muscles bruns luisants de sueur.

Soura, par brèves avancées des hanches, la poitrine secouée de halètements, vint peu à peu s'empaler sur le sexe du mâle. Les genoux très écartés, elle redescendit par saccades et le Noir s'engloutit lentement entre ses muqueuses.

Les calebasses d'alcool de palme recommencèrent à circuler. Sandrine se souvenait de ce que lui avait dit Barbara : tenir jusqu'au bout quoi qu'il arrive. Être la Déesse Blanche. Sa vie en dépendait.

Il lui fallait donc boire. Et ne pas être ivre. Une déesse n'est pas saoule…

Le liquide brûlant dans ses veines, Sandrine regarda de nouveau le couple dont les silhouettes accolées tremblaient dans la lueur du brasier.

Soura oscillait, ondulant du buste contre les pectoraux de l'homme, frottant les pointes de ses seins à sa scarification. Tout en montant et descendant, s'empalant en tournant.

Enfin elle noua ses jambes autour du danseur, s'appuyant des pieds contre ses jarrets. Elle avait quitté terre. Elle ne tenait contre lui que par la

musculation de ses cuisses et le pieu d'ébène auquel elle était accrochée, le buste rejeté brusquement en arrière, presque à angle droit.

Elle eut un sursaut plus violent et Sandrine devina qu'elle jouissait ; en même temps que son partenaire se déversait en elle. Toute la tribu se mit à hurler et les tam-tams redoublèrent de violence, Soura et l'homme à la scarification roulèrent à terre, se tordant sur le sol, ne faisant plus qu'un dans la poussière qui se collait à leurs corps en sueur, finissant leur accouplement dans un roulé-boulé sauvage et presque bestial qui fit courir le long de l'échine de Sandrine un long frisson de désir. Ahurie, elle venait de découvrir qu'elle enviait Soura. Qu'elle aurait voulu être à sa place, dans les bras de l'immense Noir dont le pal lui aurait traversé le ventre.

C'est une heure plus tard que les choses, une fois de plus, virèrent au cauchemar. Au milieu des rires, alors que l'inconnu à la scarification diagonale discutait avec le chef du village – de longues palabres d'où il ressortait pour une observatrice extérieure qu'il parlait d'égal à égal avec l'homme le plus respecté de la tribu – des morceaux de viande tirés de la marmite fumante se mirent à circuler dans des espèces de plats de bois.

Sandrine fut servie la première. Elle avait faim. Elle se jeta sur la nourriture odorante d'herbes et de piment avec l'avidité de ses vingt ans.

Puis tout bascula et ce fut comme si un opérateur s'était trompé de pellicule et lui avait passé soudain un film d'horreur.

Paralysée, elle tenait entre ses doigts, enveloppé dans la feuille de bananier où il avait longtemps mijoté, un morceau de chair innommable, granuleuse et vitreuse.

Elle n'avait pas des connaissances anatomiques très approfondies, mais ça ne pouvait pas être autre chose que les ovaires de l'Américaine sacrifiée la veille.

Elle eut l'impression que le sol se dérobait sous elle, tandis que toute la tribu mastiquait tranquillement les restes de la malheureuse.

Les Kamo pratiquaient, comme aux temps les plus sombres de la-préhistoire, la consommation des « cochons longs »[7].

*

* *

Boris regarda dans les eaux glauques, entre deux coques de bateaux de pêche pourries d'humidité flotter l'épave sombre que les vagues molles de la lagune ramenaient sans cesse vers le quai. Il était une heure du matin et il se demandait ce qu'il faisait là.

Après l'animation folle de Treichville, le quartier au bout duquel s'étendent les installations portuaires, l'endroit faisait un étrange effet fantomatique. Il avait traversé des ruelles grouillantes où, malgré l'heure, des enfants couraient et se battaient au milieu d'une fumée de brochettes, pénétrante. Le tout baignait dans la lueur des lampes à pétrole et résonnait de cris et de rires. Les femmes en boubous et les hommes pour la plupart employés au port avaient l'air de ne jamais dormir.

La chaleur était lourde, poisseuse. Les seuls bruits étaient les gémissements des mâtures sous le vent tiède venu du large. Il avait cherché longtemps, sur les quais déserts mal éclairés par de rares lampes jaunes, le dock n° 4 où « on » lui avait donné un rendez-vous de toute évidence bidon. Il avait fini par le trouver. C'était un dock abandonné après la construction des installations modernes qui avaient accompagné le percement du canal de Vridi, mince langue d'eau faisant communiquer la lagune et l'océan et par laquelle les bateaux quittaient le port. Il s'était installé sur le *wharf*[8] désaffecté et avait commencé à griller Gallia sur Gallia. Seuls les moustiques étaient au rendez-vous et il s'en serait bien passé.

Vers une heure trente, un matelot titubant passa en lui faisant de grands signes après lui avoir jeté une plaisanterie intraduisible puisqu'elle était en russe. L'endroit était plutôt sinistre, dans l'ensemble.

Boris se redressa et donna un coup de pied dans un tas de vieux cordages pourris. Il commençait à se dire qu'il allait repartir. À l'heure qu'il était, Brichot et Belk – prévenus du rendez-vous – devaient être en train de rouler sous la table du maquis où il les avait laissés. Quand il les avait quittés ils en étaient à la liqueur de cacao et ça n'avait pas dû s'arranger depuis.

Au loin, la voie Giscard-d'Estaing ronronnait. Il regarda les ténèbres avec découragement. Les lumières, là-bas, de la centrale électrique et de l'usine de conditionnement du café. Il jeta sa dernière Gallia qui finit sa carrière dans les eaux glauques en grésillant.

L’épave dont il avait contemplé les évolutions pour tromper son attente heurtait maintenant le quai. Pensant qu’il serait mieux dans son lit de l’hôtel *Golf,* protégé de la moiteur par le climatiseur, il se pencha machinalement et tendit la main.

L’épave était lourde, emprisonnée dans des entrelacs de cordages et de détritus. Il essaya de la soulever, intrigué.

Comprenant peu à peu pourquoi elle était si pesante.

Sous sa main il y avait un crâne aux cheveux crépus, puis un visage et des épaules, et sans doute tout le corps, lesté de grosses pierres.

Le cadavre avait dû être retenu du plongeon à pic au fond des eaux du port par les cordages.

Le buste en avant au-dessus du vide, Boris se rendit compte qu’il ne pourrait pas ramener le corps à la surface. Il l’avait seulement soulevé de l’eau jusqu’aux épaules. Suffisamment pour s’apercevoir qu’il s’agissait d’une femme.

« On » était bien venu au rendez-vous. Mais quelqu’un était arrivé avant lui.

Il fonça, remontant à toute allure les marches glissantes qui conduisaient aux docks.

La piste commençait à se dessiner.

Jalonnée de sang.

*

* *

— Ce n’est pas tout, fit Corentin en tapant sur l’épaule d’André Belk qui, au fond du restaurant où il l’avait retrouvé avec Brichot, s’escrimait avec la friture du téléphone.

Une chance, le chef du Protocole tenait bien l’alcool malgré une biture sévère. On ne pouvait pas en dire autant d’un certain Aimé Brichot qui déshonorait autant qu’il pouvait la réputation de la France en dévidant tout un répertoire secret de chansons de corps de garde.

Belk reposa le récepteur. Il avait immédiatement alerté Grégoire-Philippe Sayé, le chef de la police d’Abidjan, de la découverte de Boris. Préférant le

prévenir lui-même. Depuis Lombard, Sayé avait une assez mauvaise opinion a priori des visiteurs venus de l'ancienne puissance colonisatrice.

Belk bénéficiait à ses yeux, quoique Blanc, de l'ancienneté.

— Dites-lui aussi, murmura Boris, que du port jusqu'ici, à bord de votre voiture, j'ai été suivi par une 504 grise dont j'ai relevé le numéro. Le voici.

Belk s'étonna de voir Corentin débiter la plaque minéralogique par cœur. Le cerveau de Boris en forme de microprocesseur à mémoire polyvalente n'avait jamais eu besoin de pense-bêtes…

*

* *

Depuis dix minutes, Sandrine, à quatre pattes dans la nuit, cherchait l'issue de la case. Elle avait quitté celle où elle avait été enfermée depuis son arrivée pour l'autre, celle où elle avait vu, le premier soir, l'Américaine rousse qui appelait à l'aide.

Dessoûlée, la situation lui apparaissait avec une netteté mathématique. Ou elle s'enfuyait, ou elle y laissait sa peau. Elle avait été transportée dans la case de la sacrifiée d'hier. Elle aurait été folle de ne pas chercher à s'évader. Même si trois cents kilomètres la séparaient de toute civilisation.

Elle recommença à tâtonner au hasard. La case était vaste et elle avait l'impression qu'elle n'en ferait jamais le tour complet.

Soudain, elle s'immobilisa, le cœur cognant contre ses côtes.

Sous sa main droite, il y avait quelque chose de mou et de soyeux qui bougeait. Ça glissait entre ses doigts et ça lui laissait un contact poisseux. Comme de la barbe à papa, songea-t-elle.

Elle retira sa main précipitamment.

Un rayon de lune filtrant par les interstices des grandes palmes tressées du toit tombait sur *la chose.*

L'araignée.

La Mère des Kamo.

La mygale fauve au ventre gigantesque et poilu.

Maintenant elle savait. Elle se souvenait de tout ce qu'elle avait vu sans comprendre, la première nuit, dans la case où gisait l'Américaine.

Elle fixa la bête d’un regard égaré. Ses lèvres tremblaient, puis ce fut son menton et tout son corps.

Elle jaillit soudain contre une des cloisons de pisé et s’y précipita, tête la première.

Son crâne fit un bruit sourd contre le mur.

Elle s’effondra et demeura inerte.

Quelques secondes après, sur sa jambe droite, l’abominable mygale sacrée commençait sa reptation.

# CHAPITRE VII




La tête à ras de la surface de la piscine, Boris Corentin examina un instant le spectacle.

De son balcon ajouré nid-d'abeilles, Aimé Brichot gesticulait avec une dysharmonie savante. Et, bien sûr, sans ses éternelles lunettes Amor de myope, ce qui achevait de le rendre insolite pour quelqu'un qui était habitué à le voir ainsi depuis une quinzaine d'années. Ça faisait même comme une vague infidélité dans un vieux couple.

Boris s'arracha d'une traction souple des avant-bras à l'eau bleue briquet, brisant le cœur de la superbe brune en monokini avec qui il avait engagé une conversation aquatique faite de frôlements que l'absence de vagues rendait inexcusables sur le plan de la morale.

Il se retourna vers elle pour lui faire un signe qui voulait dire qu'on finirait bien par se retrouver, et commença à traverser le gazon aussi vert que celui d'un cottage anglais après vingt générations de soins quotidiens.

— Belk a téléphoné, glapit Brichot du premier étage quand Boris fut assez près. Il a le nom de la fille repêchée dans le port. Elle s'appelait Marguerite Lafosse, vingt-quatre ans, employée ici, tiens-toi bien : à l'hôtel ! Comme standardiste !

Boris ébroua ses boucles noires ruisselantes. De quoi une petite employée du *Golf* avait-elle bien voulu lui parler ? Et surtout, quels secrets

détenait-elle, assez importants pour qu’on ait décidé de la tuer ?

— Monte, ajouta Brichot. Il y a autre chose que je ne peux pas te crier.

Boris le rejoignit dans sa chambre, où ronflait le climatiseur. Ce que son coéquipier avait à lui dire était aussi bref qu’atroce.

— L’autopsie a révélé que Marguerite Lafosse avait été tuée d’un coup de couteau au foie avant d’être jetée dans le port. Mais ce n’est pas tout. Elle a été torturée avant. On lui a découpé le sexe en lanières, si tu vois ce que je veux dire…

Boris s’approcha de la baie. Il regarda, sous le ciel éblouissant, les gratte-ciel tendance Manhattan, la lagune, les dégringolades d’arbres en fleurs multicolores du Plateau, la marée verte et les fleurs rouges, violettes et jaunes des hibiscus, des bougainvillées, des cannas, des acacias. Il vit la piscine où s’ébattaient des touristes sans problèmes, le bar-terrasse où devant un immense pichet de vodka Eristoff à l’orange glacée, des coopérants remâchaient leur colère de gagner en un mois vingt fois plus que les autochtones qu’ils rêvaient de libérer. Il écouta la rumeur grouillante qui montait de la ville. Il contempla la lumière féerique qui baignait le panorama jusqu’à l’océan, là-bas, le golfe de Guinée où la mer s’enroulait furieusement sur elle-même avant de venir finir en écume sur les plages de sable fin.

Et il se sentit découragé. Écœuré de tant de splendeur cachant la peur et la mort. Comme si, sur la plus belle de toutes les cartes postales, avait coulé une longue rigole de sang.

*

* *

— J’ai compris, grogna Brichot. Le sale boulot pour moi, évidemment.

Ses verres de contact ne lui avaient pas donné meilleur caractère. Boris courait déjà vers un des taxis cuisant devant l’hôtel de leurs tôles écarlates.

— Tu crois que le mien est plus intéressant ? questionna-t-il.

Il avait chaussé des lunettes foncées Ray-Ban, rapport à la réverbération meurtrière aux approches de midi.

— Réfléchis, dit-il. Cette fille était standardiste à l'hôtel *Golf,* c'est-à-dire ici. Je prends donc l'affaire par le standard, c'est d'ailleurs le seul bout qui me reste, je n'ai pas le choix. Une standardiste, ça reçoit des appels.

Et justement, ils venaient de consulter le registre : pendant que Sandrine était à Abidjan, on avait appelé trois fois de l'hôtel *Ivoire,* celui où l'ethnologue était descendue avec Lombard. Ça ne voulait pas dire grand-chose, bien sûr, mais c'était une piste, si mince soit-elle. Évidemment, on n'avait pas été fichu de lui dire à qui ces appels étaient destinés. On n'arrivait pas à retrouver qui avait pu occuper à l'hôtel *Golf* la chambre 51 avec laquelle on avait pris trois fois contact depuis l'hôtel *Ivoire.* On avait promis à Boris de faire des recherches. Mollement, d'ailleurs.

— J'aurais dû commencer par là tout de suite, soupira-t-il. L'hôtel *Ivoire :* c'est de là que Sandrine a fait le saut dans l'inconnu.

— Pendant ce temps-là, je fais le tour des restaurants d'Abidjan, gémit Brichot, et je montre à tout le monde la photo de Sandrine, comme un idiot… Tu sais combien il y en a, en ville, des restaurants, de la gargote au super-luxe ?

— Élimine les gargotes, éclata de rire Corentin en ouvrant la portière d'un taxi japonais. Elle avait les moyens de se payer le dessus du panier !

La chemisette à cocotiers de Brichot se mit à gesticuler après le taxi suivant.

Boris regarda encore son coéquipier et lui trouva l'air si malheureux qu'il fit un bond et lui arracha la photo de Sandrine.

— On inverse les rôles, Mémé, dit-il gentiment. C'est moi qui fais les restaus et toi qui vas à l'*Ivoire* !

Hébété, Brichot le regarda jaillir vers son taxi.

— Hep, Don Juan, lui cria Boris. Tu devrais faire comme moi. C'est pas parce que tu étrennes tes verres de contact que ça t'immunise contre le soleil !

Brichot grogna quelque chose entre ses dents. Pour lui, c'était lunettes Amor de myope, ou pas de lunettes du tout.

*

* *

Abidjan, quand on n'a pas passé des années à se perdre dans les multiples villes qui en composent l'agglomération, quand on ne s'est pas paumé vingt fois dans les anciens hameaux de Cocody ou Locodjo, qui sont devenus peu à peu des quartiers, quand on n'a pas erré dans l'île de Petit Bassam, quand on n'a pas perdu des jours et des nuits dans les ruelles de Treichville, il vaut mieux se résigner : on restera définitivement un étranger. Avec la consolation chauvine, pour ceux qui aiment, qu'on n'est quand même pas vraiment dépaysé : il y a le pont Général-de-Gaulle, l'avenue Franchet-d'Esperey, le boulevard de la République, le boulevard de France, la voie Giscard-d'Estaing, et de nouveau l'avenue du Général-de-Gaulle pour ceux qui seraient durs de la feuille. Bref, c'est tout ce qu'on connaît, bain de vapeur en plus.

Dans le taxi, immédiatement Brichot fut en eau. Comme un colonial au bout du rouleau. Au point de ne pas trouver la force de protester quand il s'aperçut que le compteur de son taxi-suicide était en panne. *Of course.* C'était le prix de la course qui allait faire mal, côté bons roses.

— Pas de détours, finit-il quand même par articuler péniblement. Je suis pressé et je connais la ville.

Pure galéjade : Le chauffeur aligna une rangée de dents phosphorescentes.

— Patron, t'as confiance, je te roule pas, grasseya-t-il en regardant avec humour le petit chauve dépassé par le climat.

Il tint presque parole, d'ailleurs. Il lui fit faire seulement un petit tour par Adjani avant de le ramener à Cocody, à deux pas de la Riviera d'où il était parti. Histoire que son passager ne voyage pas idiot et puisse accumuler des souvenirs pour les copains de Paris.

— C'est là, patron. L'hôtel *Ivoire !*

Brichot se demanda un instant si ses verres de contact n'avaient pas des vertus hallucinatoires. *L'Ivoire* faisait un sacré spectacle.

Au *Golf,* dès le premier soir, il s'était cru dans le comble du luxe. Il s'était trompé. Il avait jugé mesquin. *L'Ivoire* c'était autre chose. Un hymne futuriste en béton avec sa tour qui devait être visible depuis les dunes du Sahara. Cinq étoiles, mais il avait l'impression de voir toute la constellation. Sept cent cinquante chambres climatisées, piscines, snacks, bowling, night-club, casino, Palais des Congrès, jardins à essences rares,

débarcadère sur la lagune avec pirogues et ski nautique à la clé. Et même une patinoire ! Suprême folie dans un pays où le moindre petit morceau de glace à la vanille est instantanément en danger de mort. Bref, l'apogée du sophistiqué tape-à-l'œil dans la catégorie super-palaces internationaux.

Là, il ne rêvait même plus d'y amener Jeannette. C'était vraiment un autre monde.

La fille de la réception aussi apparemment. Elle avait regardé Brichot crapahuter vers elle avec un souverain air de mépris sur son magnifique visage de princesse Peul à la coiffure compliquée de tresses de crin noir tombant en pluie jusqu'à son cou. À part ça, elle était habillée à l'européenne. Ensemble en soie, pantalon blanc à pinces et chemisier blanc à col droit. Mousseline mauve en guise de ceinture. Bracelets et collier en ivoire pour ne pas faire mentir sa patrie.

Brichot se demanda si c'était la climatisation ou le regard de la Peul qui lui faisait un effet polaire.

Une rumba-rock en sourdine donnait à la réceptionniste des ondulations instinctives qui disaient que, dans des circonstances plus intimes, elle ne devait pas être si hautaine qu'elle paraissait au premier abord.

— Tu me donnes combien pour que j'ouvre mon registre ? lui demanda-t-elle dès qu'il lui eut parlé de Sandrine Grandin et des coups de téléphone qu'elle avait passés à l'hôtel *Golf* du moins en principe.

Ça avait le mérite d'être direct. Pas bien fixé sur les taux de change, Brichot sortit ridiculement une énorme liasse de grands billets un peu crasseux. Cinq mille francs CFA, ça faisait combien déjà ?

Il pataugeait encore dans ses calculs que la coupure avait disparu de l'autre côté du comptoir. Sans que la moue de la fille cesse d'être méprisante. La corruption régnait à Abidjan comme dans toute l'Afrique. Plutôt moins qu'ailleurs, en réalité. Ça restait dans les limites.

Il eut l'impression qu'elle l'étudiait davantage que son registre. Finalement, elle laissa tomber d'une voix indolente :

— Rien du tout. Je ne vois rien. Je suis désolée.

Brichot se sentit minable et lésé. Cinq mille francs CFA ça faisait presque cent francs lourds français !

L'instant d'après il giclait dehors, découragé et paniqué. Après la glacière de l'*Ivoire,* la canicule d'Abidjan lui donnait l'impression de

s’attaquer exclusivement à lui pour le craqueler comme une terre à jamais desséchée.

*

* *

Boris Corentin soupira. En Afrique, le jour tombe à une vitesse vertigineuse. Déjà, le dernier hors-bord qu’on apercevait de la terrasse-bar du *Golf* tirant un skieur nautique sur la lagune, s’évanouissait en ombre chinoise dans l’eau turquoise.

Avec son coéquipier, il avait confronté leurs expériences côté fonte des bons roses. Lui aussi avait craqué cinq mille francs CFA – de quoi faire un vrai festin – mais pour un tout petit début de commencement de renseignement.

— Un serveur de restaurant de la rue Lagarosse, derrière le « marché typique », expliqua-t-il. Il a fait des tas de manières pour me révéler que la photo de Sandrine lui rappelait quelque chose. Il l’a vue un soir attablée avec une autre Européenne, une belle quadragénaire brune aux yeux gris qui n’avait pas l’air d’une touriste. C’est elle qui a choisi les plats. Elle lui a même glissé quelques mots en baoulé.

— Sacré mémoire, opina Aimé en se tortillant sur sa chaise.

Il avait à peine trempé les lèvres dans son whisky vespéral.

— J’ai calculé^ reprit Boris. Le soir de ce dîner, c’était exactement la veille de la disparition de Sandrine… Donc, elle n’était pas seule. Et même, elle a peut-être décidé de filer avec l’autre Blanche avec qui elle avait fait amie-amie. Tu veux que je te dise, Mémé ? Je ne voudrais pas te vexer, mais c’est drôlement embêtant que tu aies fait chou-blanc à l’*Ivoire.* Je me demande même si je ne vais pas y aller faire un tour. Ta Peul m’intéresse. Pas qu’un peu.

Aimé négligea l’esquisse de calembour. Il était vert sous l’obscure clarté tombant maintenant des lampes accrochées au toit de chaume de la paillote.

— J’y fonce, décida brusquement Corentin. On se retrouve pour dîner ?

C’est alors qu’il s’aperçut que quelque chose clochait chez son coéquipier.

— Qu’est-ce qu’il y a Mémé ? Réponds-moi !

Aimé Brichot tenait son ventre à deux mains.

— Le mot « dîner », souffla-t-il. Ça y est, c’est l’allergie. Indigestion. Embarras gastrique. Brûlures d’estomac. Tout ce que tu veux. Leurs épices m’ont eu !

Il y avait quelque chose qu’il ne pouvait pas confier, même à sa flèche : de ces dilatations en forme d’ampoules veineuses qui enflammaient douloureusement un certain endroit de sa personne sur lequel il lui était de plus en plus pénible de s’asseoir… Résultat cuisant de la cure de piment, de tchapalo et de koutoukou.

— Mémé, s’écrit Corentin, je ne te laisse pas comme ça !

— Si, dit-il. J’ai simplement besoin d’une diète lactée. Demain ça ira déjà mieux, je me connais.

— De toute façon, murmura Corentin, je serai de retour dans une heure au plus tard.

Brichot le regarda s’éloigner. Un dos qui formait parallélépipède rectangle à faire craquer la chemise Lacoste.

Décidément, grimaça-t-il, c’était chouette de s’engager dans la police, surtout dans une Brigade dont le terrain de chasse se cantonnait exclusivement à Paris et ses environs.

Ça faisait voir du pays.

*

* *

Pour une fois, le cliché comparant une femme à une liane ne relevait pas de la littérature la plus plate. Brichot n’avait pas menti. La réceptionniste Peul qui l’avait envoyé promener était éblouissante. Un rêve d’ébène. Visage parfait. Immenses yeux noirs de gazelle. Longue bouche sensuelle. Et ces nattes rêches qui devaient avoir des mouvements si caressants dans certaines positions. Sans compter tout ce que Boris ne faisait que supputer de brun, de rond et de chaud sous le chemisier et le pantalon blancs.

— J’ai tout de suite compris que tu étais l’ami du chauve qui m’a posé la même question que toi, tout à l’heure, fit-elle avec un sourire direct.

Il l’avait coincée alors qu’elle ramassait son sac à main. Elle quittait son service.

— Il ne me plaisait pas, glissa-t-elle à Boris, soufflé.

Elle eut un regard pour les boucles noires du fauve blanc qui se tenait devant elle. Corentin mesurait 1,85 m et elle ne devait pas en être loin non plus.

— Je n’aime pas les chauves, susurra-t-elle.

Elle sourit.

— De toute façon, le renseignement, il est pas dans le registre. Il est là, dans ma tête. Votre Sandrine Grandin, elle a été appelée de l’hôtel *Golf,* un après-midi où elle n’était pas là, et c’est moi qui ai pris le message. Une certaine M$^{me}$ Lenke… tu es content ?

Machinalement, Boris se fouilla pour remercier l’immense gazelle qui se tenait devant lui. Il commençait à prendre les habitudes d’Abidjan.

Elle l’arrêta.

— Pas la peine, dit-elle, ton copain a payé d’avance.

Honnête, à sa façon.

— Où je peux te joindre ? murmura-t-elle. Pour le cas où il me reviendrait quelque chose.

Boris lui indiqua le numéro de sa chambre, à l’hôtel *Golf.*

Elle fronça délicieusement le nez, inquiète.

— Tu fais chambre à part, avec ton copain chauve ? interrogea-t-elle.

— Oui, rit Corentin, troublé. Et j’ai un très grand lit pour moi tout seul.

— Mauvais, la solitude, désapprouva-t-elle.

Elle n’eut même pas besoin de monter sur la pointe des pieds pour rencontrer les lèvres de Corentin.

— Il se peut que la mémoire me revienne cette nuit, dit-elle, évasive.

*

* *

La gorge en feu, le corps parcouru de violentes secousses de fièvre, Sandrine se dit qu’elle allait mourir. Elle avait déjà eu une brève syncope.

Combien de temps ça demandait, une piqûre de mygale, pour tuer ?

Ils devaient être des dizaines, dans la case sacrée de l'araignée-mère, à palabrer au-dessus d'elle. Entre ses paupières qui lui pesaient sur les yeux comme deux barres brûlantes de plomb fondu, elle aperçut un grand Noir à la poitrine balafrée d'une scarification profonde en diagonale. Deux mains fraîches lui saisirent le pouls, auscultèrent son ventre, l'intérieur de sa bouche, palpèrent sa jambe droite enflée au niveau de la cheville et les ganglions douloureux de ses aines. Il donnait des ordres brefs, en kamo. Et on semblait lui obéir dans un silence respectueux.

Une odeur d'huile camphrée envahit ses poumons. Avant de sombrer à nouveau dans le néant, elle entendit une voix masculine qui murmurait dans un français impeccable :

— N'aie pas peur, je vais te soigner.

*

* *

Allongé sur son lit dans le bourdonnement de la climatisation, Boris Corentin était en train de se dire que si ça continuait comme ça, Charlie Badolini allait les faire rentrer à Paris bredouilles et que ce serait du meilleur effet pour leur réputation.

On ne frappa pas à la porte. Celle-ci s'ouvrit doucement et, l'instant d'après, le rose vif d'un superbe boubou envahit la pièce. Boris sentit son cœur prendre un rythme de centrale thermonucléaire au bord de l'implosion.

Le boubou s'envola vers le haut puis retomba à terre en corolle couleur bonbon anglais.

Et la longue réceptionniste de l'hôtel *Ivoire* apparut dans sa nudité originelle.

— La mémoire m'est revenue, dit sa voix de gorge. Tu es content ?

Un dernier réflexe professionnel vacillait comme un fanal mourant dans la tête de Corentin livré aux formidables coups de boutoir du désir.

— Plutôt. Qu'est-ce que… ? commença-t-il.

— Après, fit-elle tout bas, tandis que son corps de panthère chaude et noire s’enroulait lentement à celui de Boris.

## CHAPITRE VIII




Les yeux vitreux de Sandrine se tournèrent vers le ciel et un reste de lucidité se demanda au fond d'elle si ces étoiles qui brillaient dans le ciel sans nuage étaient les mêmes que celles qu'elle avait si longtemps et si passionnément contemplées durant son enfance en Ardèche.

Une poussée en avant la fit vaciller. Où était passé l'homme à la poitrine balafrée qui lui avait parlé dans sa langue ? Le venin de l'énorme mygale flambait dans ses veines et son cœur battait la chamade. Elle avait l'impression que la jambe qui avait été mordue commençait à se paralyser. De toute façon, ça n'avait plus d'importance. À vingt ans, elle allait atteindre le bout de sa courte vie finalement heureuse mais couronnée par un ignoble et fulgurant cauchemar.

L'endroit vers lequel on la poussait, juste devant la grande case centrale à toit de palmes, était violemment éclairé par un immense brasier. On avait entassé fagots sur fagots et le bois de la forêt équatoriale, gorgé d'eau, craquait furieusement en se transformant en bûcher.

La « fête » de cette nuit ne ressemblait pas aux précédentes. Le silence était total. Ni tam-tam ni chants. Dans le fouillis de lianes et de grands arbres, autour du village, on percevait la rumeur des craquements et des cris entremêlés. Elle imagina la libre galopade des antilopes et des bubales, les batailles des singes dans les arbres géants, les hardes gravissant les collines sombres qui fermaient le paysage.

Le feu projetait des ombres fantastiques sur les murs des cases, étirant les balafres de kaolin dont elles étaient ornées.

Le sorcier assis auprès du chef, tous deux recouverts de leurs masques à l'effigie de l'araignée sacrée fit un geste d'impatience, et l'on força Sandrine à marcher plus vite sur sa cheville enflée.

Tout le village était muet. Elle était la Déesse Blanche – et on allait la mettre à mort.

La fumée âcre commença à emplir ses poumons. C'était presque la fin.

*

* *

Pendue par les pieds à un cordage fait de lianes tressées qui était suspendu à la cime d'un cocotier à l'air penché, Sandrine voyait le monde à l'envers, avant de ne plus le voir du tout.

C'est ainsi qu'elle aperçut l'image renversée d'une jeep qui stoppait dans un nuage de poussière. Et la silhouette de Barbara, accompagnée du Noir au torse balafré. Tous deux couraient vers le bûcher.

Le vent poussant en diagonale la fumée avait empêché jusqu'ici son asphyxie complète. Mais un des hommes qui faisait office de bourreau descendait progressivement la corde et Sandrine se disait que, dans un instant, ses cheveux blonds allaient crépiter comme de l'étoupe.

*

* *

— Les cons ! s'écria Barbara Preiss à voix basse. Empêche-les de faire ça. Elle ne doit pas encore mourir. Sinon tout est foutu.

Le Noir fouilla nerveusement les poches de son pantalon kaki.

— Laisse-moi faire, fit-il.

Il se rua vers le sorcier, brandissant un papier imprimé.

Le vent brusquement tomba. Une longue langue rouge rectiligne s'éleva en crépitant vers Sandrine.

Elle hurla.

*

* *

Hors d’haleine, Boris n’en finissait pas de parcourir des lèvres l’admirable statue d’ébène vivant qui se tordait sur les draps blancs dans un contraste de couleur à rendre fou.

Il fouillait ses souvenirs, essayant de se rappeler si, à travers ses multiples aventures, il avait déjà connu une fille aussi belle et aussi faite pour l’amour que la Peul qui avait déjà hurlé trois fois sous lui. La réponse évidemment était non.

Sa bouche explora méthodiquement la peau de bronze pailletée de gouttelettes de sueur minuscules. Elle avait des seins très hauts aux pointes longues et dures. Plus bas, le ventre montait et descendait imperceptiblement, à la fois plat et souple, terminé par une courte brousse d’astrakan luisant où il acheva de perdre la tête.

Lentement, il glissa entre ses jambes où s’ouvrait le fruit rose et fendu de ses muqueuses intimes, d’autant plus troublantes qu’elles étaient la seule tache claire brillante au centre du velours moite et noir de son corps.

Elle bougea un peu, histoire de s’ouvrir plus profondément aux caresses de son amant.

Elle si noire et lui si blanc – quoique naturellement mat de teint comme bien des fils de Bretagne, sa patrie (plus précisément Audierne) – ils formaient une image exemplaire de ce qu’à Abidjan on appelle les « couples domino ». Une expression qui se passe d’explication.

— Je te plais ? minauda soudain la réceptionniste de l’hôtel *Ivoire.*

Une voix étouffée par la densité de la toison répondit probablement que la question était oiseuse.

— Tu ne sais même pas mon nom, poursuivit-elle. Je m’appelle Alata… Et toi ?

Boris émergea pour répondre.

— Remarque, murmura Alata, du moment que tu me baises comme on ne m’a encore jamais baisée, le reste m’est bien égal.

Ça, c'était un compliment. Soudain, elle se dégagea et chavira sur l'autre côté, couchée sur le ventre.

— Je veux que tu me prennes tout ce que j'ai, fit-elle d'une voix au bord de la crise cardiaque. Tout !

Boris se mordit les lèvres. Alata, passant les bras dans son dos, venait à deux mains de s'ouvrir, offrant l'entrée d'elle-même qu'elle avait de plus secrète. Au bord de ses fesses largement écartées sur l'orifice musculeux et étroit qu'elle lui abandonnait, ses bracelets d'ivoire s'entrechoquaient.

Il posa les paumes sur sa croupe fabuleuse et sa caresse eut pour effet de faire monter un feulement étouffé dans la gorge d'Alata.

— Tu aimes ça aussi, j'espère ? questionna-t-elle, la bouche dans l'oreiller.

— J'aime tout, répondit-il. Les choses les plus simples comme les plus compliquées.

Il n'ajouta pas qu'il préférait en fin de compte la simplicité. Une trop longue fréquentation policière des tordus en tout genre l'avait douché, côté complications. Il savait trop toutes les dingueries parfois meurtrières qu'on pouvait inventer pour remplir d'une façon ou d'une autre cette flûte à sept trous qu'est le corps humain. Il n'insista pas. Inutile de déconcerter Alata. Visiblement elle avait jeté par-dessus les moulins l'antique et proverbiale passivité de la femme africaine, et l'idée de se payer un amant blanc si possible vicieux à souhait la changeait des amants noirs moins formidables côté inventions amoureuses et préliminaires multiples que côté moyens virils…

Elle feula encore quand il commença à l'attaquer par-derrière.

— Plus fort ! ordonna-t-elle en se redressant d'un coup de reins et en se mettant à quatre pattes, avec une cambrure spectaculaire qui faisait jaillir ses fesses. Elle avait au-dessus de la croupe, à l'intersection des fesses, une sorte de creux profond, comme un drôle de poinçon…

— Plus fort, reprit-elle. Défonce-moi !

Un orage commençait à la secouer. Le Blanc valait bien en dimensions les Noirs qu'elle avait connus en abondance. Sans compter qu'il semblait doué d'une sorte de subtilité complètement inédite pour elle.

L'entrejambe offert au maximum, les fesses écartelées, elle était tendue comme un arc. Boris s'arc-bouta à elle d'une poussée, la pénétrant sans

ménagements, comme elle le voulait.

— Plus vite ! dit-elle. Plus loin.

Il eut l'impression qu'il s'allongeait encore et qu'elle se rétrécissait pour mieux être déchirée.

— Encore ! Encore !

Elle n'en finirait jamais de l'avaler. Soudain, elle passa la main entre ses cuisses et le saisit, emprisonnant ses testicules entre ses doigts fins, les pressant contre sa vulve béante et s'en caressant profondément.

Boris nageait dans un orifice de velours qui se distendait à l'infini au fur et à mesure qu'il avançait.

Brusquement, il entendit des craquements sourds.

Alata ravageait l'oreiller avec ses dents.

Puis un long hurlement commença à monter, étouffé d'abord, puis s'amplifiant peu à peu jusqu'à jaillir dans la chambre de l'hôtel endormi, Alata était heureuse.

La jeune femme roula sur le lit comme une panthère repue.

— Je suis compliquée, hein ? murmura-t-elle, satisfaite comme si elle avait monté en grade.

— Assez, apprécia Boris qui reprenait haleine.

— Et encore, tu n'as pas tout vu, souffla-t-elle. Si tu veux ton renseignement, il va falloir que tu me prennes comme je vais te dire.

Si ça continuait, tous les habitants de l'hôtel allaient se précipiter dans la lagune en criant au feu.

Sous les yeux médusés de Boris, Alata renfilait sa petite culotte « maille satinée ». Blanche, comme de juste. Ce sont les Blanches qui portent des sous-vêtements noirs.

— J'ai eu un amant, expliquait-elle en levant haut les jambes pour passer le mince ruban d'étoffe, qui ne me prenait jamais qu'habillée. Sans retirer mon slip. Il le perforait.

Boris regarda la culotte sous laquelle transparaissait le triangle d'astrakan brûlant de son pubis. Aussi mince que résistante, presque élastique.

Il n'aurait jamais son renseignement.

# CHAPITRE IX




Sandrine ne pouvait détacher ses yeux du spectacle d'horreur qu'elle apercevait au-dessus d'elle. L'effrayante araignée géante aux poils roux, grosse comme un poing, avait réintégré sa toile. Celle-ci formait une nappe vaporeuse sur une bonne moitié du toit de la case et son centre reproduisait curieusement la forme conique des toitures du village. Elle était là-haut, au centre de sa construction raffinée, tapie comme une bête de proie. Prête à filer sa soie à toute allure pour se laisser tomber par terre.

— C'est fini, c'est fini, murmurait Barbara accroupie derrière elle et lui massant les tempes de ses longs doigts carminés.

Sandrine ne se souvenait plus de rien, après l'arrivée de la jeep. Sa dernière vision, c'était la langue de feu crépitant vers elle. Elle avait perdu connaissance au moment où montait à ses narines une odeur de cheveux brûlés.

— Il était moins une, soupira l'Autrichienne en soulevant les mèches noircies de l'ethnologue. Je vais t'expliquer ce qui s'est passé. Il y a d'abord eu la piqûre : les Kamo ne peuvent pas imaginer que leur Déesse Blanche, mère de la mygale sacrée, puisse être piquée par sa fille ! C'est pourquoi ils ont décidé de te tuer : la piqûre était la preuve que tu n'étais pas la Déesse… ils étaient affreusement déçus.

Charmant sentiment. Sandrine sentait la vie revenir par courtes vagues dans ses veines. Pour combien de temps ? Était-elle condamnée à survivre

ainsi éternellement, de sursis en sursis ? Si elle n'était pas tuée, de toute façon c'est sa raison qui y resterait.

— Les monstres, frissonna-t-elle.

— Non, ils ne sont pas comme nous, fit sèchement Barbara. Ils voulaient te cuire avant de te manger les organes qui sont dans ton ventre. Ceux de la reproduction.

On ne pouvait être plus précis.

— Heureusement, nous sommes arrivés à temps, Vataou et moi.

— Vataou ? interrogea Sandrine.

— C'est lui qui t'a soignée, hier, et qui t'a sauvée du feu, tout à l'heure.

Elle revit l'homme à la scarification transversale. Sa danse érotique de l'autre nuit avec Soura. Sa voix douce quand elle se croyait mordue à mort par l'abominable mygale…

— Quel était le papier qu'il a montré au sorcier ? murmura Sandrine.

— Vataou a beaucoup d'autorité sur le chef et le sorcier, reprit Barbara. C'est un guerrier courageux qui a tué plusieurs ennemis lors d'une grande bataille que les *griots* récitent déjà dans toute la région comme une épopée en son honneur. En plus, il a étudié la science des Blancs. Quand il t'a soignée, il t'a fait une prise de sang. Et il l'a fait analyser…

— Et alors ?

— Tu n'as pas été piquée par la mygale, laissa tomber Barbara. C'est un touba, un gros millepattes venimeux mais infiniment moins dangereux, qui t'a mordue. C'était ça, le papier que montrait Vataou au sorcier. Bien entendu, celui-ci ne sait pas lire. Mais la parole de Vataou suffit. Les Kamo ignorent le mensonge.

Elle toussota.

— Par une chance inouïe, pendant qu'il palabrait avec le sorcier, il est tombé deux ou trois gouttes de pluie. C'était un signe.

— Un signe de quoi ?

— Tu es la Déesse Blanche, martela Barbara durement. Ils le croient maintenant définitivement. Comporte-toi comme telle si tu ne veux pas être découpée en tranches et finir dans leurs estomacs.

Sandrine roula sur elle-même. Sa cheville lui faisait encore mal.

— Barbara, gémit-elle. Tu m'avais promis de me faire évader ?

— Plus tard, coupa l'Autrichienne dont les yeux gris étaient devenus glacials. Dans trois jours, à la prochaine pleine lune, tu vas être fécondée…

— Quoi ? haleta Sandrine.

— Ne fais pas l'imbécile. Qu'est-ce que tu préfères ? Te faire baiser par cinq ou six Noirs vigoureux et bien membrés, ou finir en ragoût ?

C'était ce qu'on appelait un choix. Sandrine retomba sur le dos, désespérée.

— Tu porteras le fruit de cette fécondation, poursuivit Barbara, et ta fille – car ça doit être une fille, les Kamo n'envisagent pas d'alternative – deviendra la reine de la tribu. Quant à toi, tu regagneras le soleil d'où tu es venue…

Sandrine se hissa sur les coudes.

— Rassure-toi, laissa tomber l'Autrichienne, il y a belle lurette que tu auras regagné Paris, en réalité. Vataou et moi, nous nous en occupons. Dès la fin de la cérémonie de fécondation, les Kamo ne te surveilleront plus. Ils auront perdu le peu de méfiance qui leur reste envers leur « Déesse »… Alors nous te ferons évader. D'ici là, je t'en prie, ne fais rien qui puisse compromettre davantage la situation.

*

* *

Quelques heures plus tard, allongée auprès de Sandrine que le sommeil avait fini par terrasser, Barbara rêvait. Dommage pour la petite ethnologue qui ne reverrait jamais la civilisation, mais il n'était pas question de la laisser derrière eux.

« Eux », c'était Vataou et elle. Depuis la rencontre à Abidjan, Sandrine était sans le savoir entre leurs mains. Il avait fallu d'urgence trouver une remplaçante à l'Américaine rousse qu'elle avait d'abord appâtée. Le hasard avait bien fait les choses. Sandrine était la plus belle « Déesse Blanche » que les Kamo aient jamais pu rêver d'avoir.

Vataou, c'était un nom pour le village. À San Pedro, il y avait un pharmacien qui s'appelait Antoine Amato. Et qui portait lui aussi une grande scarification diagonale sur son torse chocolat.

Accessoirement, il était depuis quelques années l'amant de Barbara, après avoir été son « deuxième bureau[8] » du temps où le mari de l'Autrichienne vivait encore.

Il avait naguère suivi tous les rites initiatiques obligatoires. Il avait fait son séjour réglementaire dans le Bois Sacré, sous la conduite du sorcier.

C'était un parfait Kamo.

Un parfait salaud aussi. Il savait que ses frères possédaient un inestimable trésor fait d'or et de pierreries que l'on se transmettait de générations en générations et qui restait caché en permanence. Dans l'attente de la grande cérémonie où serait fécondée la Déesse Blanche… Ce jour-là, en effet, on sortirait rituellement le trésor pour l'exhiber sur la place du village pendant l'accouplement.

Vataou, qui était devenu Antoine Amato en ville, n'en dormait plus, de ce trésor qui les rendrait riches, Barbara et lui, au point qu'ils n'auraient plus besoin de travailler de leur vie entière et quitteraient ensemble à jamais ce maudit continent.

Pour le faire sortir de son terrier, ce trésor, il ne suffisait plus que de trouver une Déesse Blanche.

Ils l'avaient trouvée.

Antoine Amato, pharmacien à San Pedro, ne faisait pas honneur à la civilisation.

*

* *

Les yeux fermés, ahanant doucement, Boris Corentin commença à se dire que s'il y avait une chose au monde qu'il détestait c'était les slips de femmes.

Et que la carrière de policier comportait des exigences et des exploits que le public ne soupçonne, pas.

La culotte d'Alata, admirablement neigeuse sur sa peau de panthère noire, était aussi admirablement élastique. Ça faisait dix minutes qu'il le constatait avec un immense navrement, bandant ses forces et surtout le reste.

Il recula un instant et considéra la pente vertigineuse du dos ruisselant de sueur de la Peul. Celle-ci attendait patiemment, rêvant à cette manière particulière d'être pénétrée qui la mettait visiblement au comble de l'extase.

— Quand on aime le viol, mon cher ami, lui avait-elle confié, tout le reste paraît fade.

Et justement pour le prendre, son fade, il n'y avait que le viol. Cercle vicieux s'il en était.

Corentin s'arc-bouta, songeant que l'honneur de la race blanche était en jeu. L'amant légendaire qui la massacrait si bien dans les déchirements de satin était de l'ethnie Sénoufo.

Il crispa ses mains sur les hanches d'Alata, tendant au maximum l'étoffe du slip de façon à ce qu'il offre à ses assauts le moins de souplesse traîtresse possible. Et il fonça.

Il y eut un « crac » sourd qui s'étouffa entre les fesses de la Noire. Le miracle. Quelques lessives au pressing du coin avaient dû cuire un peu l'étoffe. Mais ça, on ne le dirait pas aux générations futures, c'était les coulisses de l'exploit.

Et l'exploit, il était là, bel et bien là, en chair et en os. Surtout en chair superbe et turgescente ourlée d'une énorme veine bleue, filant vers cet orifice sombre par lequel les femmes ressemblent tant aux hommes.

Alata poussa un rugissement. Écartant les genoux pour s'ouvrir encore plus.

Mais Boris avait gagné. Et quand on a gagné on a droit à sa récompense. Bien sûr il y avait le cul fabuleux d'Alata. Mais le policier qui dormait en Corentin lui disait qu'il avait droit, d'abord, à un autre cadeau. Le renseignement qu'elle lui avait promis.

Il se bloqua à l'orée de sa croupe, le gland à peine engagé.

Alata qui s'apprêtait à une nouvelle chevauchée fantastique tordit sa nuque en sueur. Elle avait déjà compris.

— Toi d'abord, murmura Corentin. Moi ensuite. Excuse-moi, mais j'ai vraiment besoin de ce renseignement.

Elle laissa retomber son visage et ses nattes de princesse du Nil crissèrent sur l'oreiller.

— M$^{me}$ Lenke, soupira-t-elle, je ne l'ai pas seulement entendue au téléphone. Elle est venue à l'hôtel *Ivoire* retrouver Sandrine Grandin. Une

brune aux yeux gris… Et elle m’a demandé un numéro de téléphone… À San Pedro… Le 62. Tu es content ?

Le coup de reins de Boris valait tous les « merci » du monde. Alata fit un bond sans se séparer de lui. Ils glissèrent plus qu’ils ne tombèrent du lit, heurtèrent la climatisation qui changea de régime. Et sous les coups de boutoir de Boris ils commencèrent une sauvage reptation à travers la chambre.

Une fois encore, les hurlements de la violée volontaire réveillèrent tout l’hôtel…

# CHAPITRE X




Difficile d'imaginer nuit plus noire. Abidjan ne brille de ses mille feux dignes de Manhattan que depuis les beaux quartiers. Cocody ou la Riviera. Alors là, c'est la féerie noctambule d'une sorte de panorama de Broadway élargi qui reflète ses feux d'artifices dans les eaux figées de la lagune.

Du côté où roulait Alata, rien de tout ça. L'envers du luxe. C'est-à-dire le quartier Koumassi, plutôt populaire et même parfois misérable, où elle louait un petit studio dans une HLM déjà complètement délabrée.

Elle dut s'y reprendre à plusieurs fois pour freiner au feu rouge. Sa 204 antique aux tôles en cours de décomposition – quand ce n'était pas la façon de conduire, c'était l'humidité qui détériorait les voitures, à Abidjan – avait à peu près autant d'efficacité de freinage qu'un vélo d'avant-guerre. Il fallait « pomper » vingt secondes avant d'obtenir une sorte de hoquet annonciateur d'un lointain ralentissement.

L'état de sa voiture achetée avec ses premières économies était loin de sa pensée. Tout son corps pantelait encore de ce que ce Blanc magnifique monté comme un Noir venait de lui faire subir. Des accouplements « domino » comme ça, elle n'était vraiment pas contre.

La lame blafarde qui passa par la vitre gauche abaissée à laquelle elle était accoudée et se posa sur la veine de son cou battante encore d'émotion,

lui sembla d’abord surgir toute seule de la nuit. Comme si un *zar*[9] l’avait brandie vers elle.

Puis elle identifia un bras, une chemise qui avait dû être bleue mais qui était aujourd’hui couleur sueur, c’est-à-dire fort imprécise. Et, noir sur noir, une face large de brute épaisse et tranquille.

— Surprise, non ?

Elle aurait reconnu la voix entre mille.

— Tu vas être bien obéissante.

Le Noir arracha la poignée de la portière arrière et bondit sur le siège. Même si elle l’avait voulu, Alata n’aurait pas pu lui échapper. Faire redémarrer sa guimbarde qui broutait péniblement dans les démarrages relevait de l’exploit.

— Tourne à gauche, salope ! commanda le Noir.

Maintenant, ce n’était plus le souvenir du plaisir que lui avait donné Corentin qui la faisait trembler.

*

* *

Quand la lame du poignard commença à entamer son cou, tout près de la carotide, Alata se dit qu’elle était perdue. La brute la regardait de ses petits yeux de gorille très rapprochés. Son jean, sa chemise et son tricot de peau étaient raides de sueur. Même le vent de la mer, sur la plage de Grand-Bassam où il l’avait obligée à stopper, après une demi-heure de route, là où la lagune vient se confondre avec l’océan, n’effaçait pas l’odeur de pourri qui lui soulevait le cœur.

— Qu’est-ce qu’il voulait, ton ami blanc ? répéta-t-il pour la troisième fois.

À la quatrième, la lame entrerait plus profondément. Alata se dit qu’elle allait mourir. Elle regarda les cabanes de paille tressée qui semblaient adossées aux cocotiers, le long de la plage. Elle entendit le roulement sourd et continu de la barre que seuls les Noirs de la lagune habitués depuis l’enfance à naviguer savent franchir sans dommage. Elle songea à Boris, à elle-même, à son travail à l’hôtel *Ivoire,* à son village natal perdu dans la

brousse au bord d'une rivière où on apercevait encore parfois le dos d'un crocodile… Elle se dit qu'elle n'était pas une héroïne et que, perdu pour perdu, il valait mieux encore essayer de gagner du temps.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? murmura-t-elle.

Dix minutes plus tard, la brute avait toutes les informations qu'elle voulait. Elle eut un sourire éclatant en montrant une grosse barque retournée au milieu de filets et de caisses pourries.

— Appuie-toi là, commanda-t-il.

Elle fit ce qu'il ordonnait. Son boubou rose était la seule tache de lumière dans l'incroyable densité de la nuit.

— Non, dit l'autre d'une voix rauque. Pas comme ça. Le ventre contre la barque.

La puanteur musquée s'abattit sur elle. Elle n'eut pas le temps de se débattre. Un genou énorme sépara ses cuisses violemment, tandis qu'une main faisait cogner son visage contre la barque. Le boubou relevé retomba sur sa tête. Elle eut l'impression qu'une bétonneuse lui passait dessus.

Le membre qui distendit brutalement son sphincter n'avait rien d'humain. C'était un énorme tuyau de plomb qui la perfora jusqu'au fond des reins.

— Si tu n'étais pas de la même couleur que moi, tu serais morte, dit une voix à son oreille tandis que le gorille la labourait à un rythme précipité. Je te laisse une chance : tu reviens ici demain soir. À une heure du matin. Si tu n'obéis pas, je vais te chercher pour te tuer.

Cette fois, le hurlement que poussa Alata n'eut rien à voir avec le plaisir.

*

* *

Derrière ses verres de contact, Aimé Brichot suivit une femme en boubou multicolore qui s'éloignait, portant sur le derrière, imprimé dans l'étoffe, le visage plein de sagesse et de sérénité du président Houphouët-Boigny. Aucun irrespect dans la position de la figure présidentielle. Bien au contraire. C'était la meilleure manière des Ivoiriennes de remercier leur chef d'avoir fait du pays l'un des plus prospères d'Afrique.

— Maintenant, nous avons tous les éléments, récapitula posément Corentin.

En espérant que ça ne conduise pas à du vent.

— Je veux dire : tous les éléments pour commencer l'enquête. Bien entendu, corrigea-t-il.

— Bien entendu, lui fit écho André Belk.

Le chef du protocole de l'Ambassade de France était venu les cueillir au petit matin à l'hôtel et avait constaté que la nuit avait dû être rude pour les deux inspecteurs. Pas pour les mêmes raisons, d'ailleurs, de toute évidence. Le chauve bilieux avait des ennuis gastriques classiques. Quant à l'autre, l'Apollon parisien qui, s'il avait fait du cinéma, aurait réduit Alain Delon à la mendicité, il avait visiblement l'œil de quelqu'un qui vient de passer une nuit pleine d'imprévus aphrodisiaques. André Belk n'était pas jaloux : lui son truc, c'était les écolières à jupes plissées.

Justement, les écolières, il leur faisait une infidélité aujourd'hui. Il avait passé toute la journée avec les deux policiers de la Brigade Mondaine, les emmenant dans sa voiture visiter Grand Lahou où il avait une paillotte. C'était la coutume, à Abidjan, quand on avait de quoi payer : on s'arrangeait avec un chef de village pour obtenir sur la plage, en bordure de lagune, la concession d'un carré de sable ombragé où on se construisait une cabane pour les week-ends.

Boris regarda filer sur les eaux calmes d'un bleu parfait une longue pirogue à voile revenant avec son chargement de barracudas, carangues, carpes rouges et langoustes. Belk était un rapide. Le coup de téléphone qu'il lui avait passé en pleine nuit juste après le départ d'Alata, accompagné d'une question, avait eu sa réponse dès les premières heures du matin. À l'ouverture des bureaux, Belk avait tous les éléments demandés.

— Nous savons maintenant, murmura Boris pour lui-même, que le 62 à San Pedro correspond à une pharmacie tenue par un certain Antoine Amato. C'est donc à lui que cette mystérieuse M^me^ Lenke téléphonait de l'hôtel *Ivoire*…

— Nous savons aussi, reprit Belk, que Amato a fait ses études de pharmacie en Europe. Paris, sans doute… Avant de revenir s'installer dans sa région d'origine.

— Nous savons également, reprit Brichot qui regardait avec méfiance les eaux limpides de la lagune – tout ça c'est filariose et compagnie – que Sandrine Grandin a été inscrite sur les listes d'Air Ivoire et que la date de son départ d'Abidjan correspond exactement à celle où elle a disparu. Nous connaissons même son point d'atterrissage : San Pedro. Comme par hasard, là où crèche le potard.

La pirogue dérivait lentement sur l'eau paisible. Entourée d'oiseaux rendus fous par le tas de poisson frais qu'elle rapportait. La lagune n'était plus qu'un murmure. Très loin, la « barre » du golfe de Guinée faisait son grondement régulier. Derrière eux, c'était l'immense forêt, comme une sourde menace permanente faite d'étranges appels multipliés. Brichot se contracta. Décidément, il préférait les menaces de Pigalle, de Montparnasse ou de Clichy.

André Belk raclait le sable du bout de sa sandale.

— Il y a un truc qui me chiffonne. L'autre soir, en rentrant du port, vous avez été suivi par une 504 grise. Voiture volée bien entendu, qu'on a d'ailleurs retrouvée le lendemain dans Marcory. Propriétaire : un exportateur de café habitant Cocody. Au-dessus de tout soupçon : marié avec la fille d'un conseiller du Président… Alors qui ? Encore une question sans réponse…

— Et puis il y a l'autre Européenne, murmura Corentin. M^me^ Lenke, d'après Alata… Or, sur le vol qu'a pris Sandrine pour San Pedro, il n'y avait pas de M^me^ Lenke. Vous pouvez me redonner la liste ?

Sous l'alizé tiède qui repliait la feuille vers lui, Boris photographia les noms des douze passagères européennes.

— On peut déjà en éliminer six, dit-il. Je sais bien que c'est arbitraire, mais puisqu'elles étaient accompagnées de leurs maris…

Il fallait prier le ciel que cette « Madame Lenke » n'ait pas été mariée et inscrite sous le nom de son époux.

— Il en reste donc six. Trois femmes seules voyageant ensemble. Je les élimine également. Restent une Américaine et deux Allemandes…

On nageait dans les hypothèses. M^me^ Lenke pouvait aussi bien avoir pris un vol précédent et avoir attendu Sandrine à San Pedro. Dans ce cas…

— Voilà ce que vous allez faire, dit-il à Belk. Puisque vous êtes au mieux avec l'administration d'Air Ivoire, demandez-leur encore un petit effort.

Essayez de savoir si cette M$^{me}$ Lenke n'aurait pas réservé un billet pour un vol précédent… ou encore dans les jours qui ont suivi. Enfin, autour du samedi où Sandrine a disparu.

— Ce sera fait, fit Belk.

Il ne s'ennuyait pas du tout. Les petites gâteries des pensionnaires à jupes plissées et nattes raides lui paraissaient fades à présent auprès de l'aventure qu'il commençait à vivre. Grâce aux deux policiers français.

— Il y a déjà une fille qui est morte, gronda Corentin, songeant à Marguerite Lafosse, celle qui lui avait donné rendez-vous au port de Treichville et qu'il avait trouvée flottant entre deux eaux. Il me paraîtrait préférable que la piste rouge s'arrête là.

Et qu'au bout, la dernière plaque de sang ne soit pas celle de Sandrine.

*

* *

Boris, d'abord, ne reconnut pas la voix incroyablement altérée de celle avec qui il avait fait l'amour, une vingtaine d'heures auparavant.

— J'arrive tout de suite, décida-t-il.

La voix d'Alata se fit plus précipitée dans le grésillement du téléphone.

— Non, s'écria-t-elle. Attends. Je termine mon service à vingt et une heure. Rejoins-moi dans les toilettes de la patinoire.

Drôle d'endroit. C'était vrai qu'on avait eu l'extravagante idée de construire une patinoire dans cette ville-dans-la-ville qu'était l'hôtel *Ivoire !*

— Si tu es suivi, ajouta Alata, tu signes mon arrêt de mort.

Elle l'avait appelé tout l'après-midi en vain.

Boris se maudit d'avoir accepté cette journée de tourisme à Grand Lahou avec Belk. Il en avait assez de piétiner dans ce jeu du chat et de la souris avec un adversaire invisible autant qu'inconnu.

Quand il raccrocha, il était blême.

Il rejoignit Brichot et Belk assis dans la glacière du bar intérieur du *Golf.* Belk sirotait un lemouroudji, jus de citron et de gingembre. Brichot ne sirotait rien du tout. Il avait déjà bien du mal à se tenir assis, avec le feu qui lui ravageait le ventre et le reste.

— Vous me passez votre voiture, ce soir, dit Boris à André Belk. Ça ne vous dérange pas trop ?

— Alata ? interrogea Brichot qui n'avait toujours pas complètement digéré la préférence de la belle Peul pour sa flèche. Encore quelque chose qui ne passait pas.

— Alata, confirma Corentin mais pas pour ce que tu imagines.

Brichot grimaça. Il était en train de se demander s'il avait pris sa Nivaquine quotidienne.

*

* *

La tour singeant l'Empire State Building de l'hôtel *Ivoire* était en vue, lorsque Boris capta dans le rétroviseur de la R 5 du chef du protocole le phare d'une moto qui le suivait. Il ralentit, accéléra, ralentit de nouveau. Il n'avait plus aucun doute. On n'avait pas ici les raffinements des filatures à l'occidentale. Le motard en chemise décolorée de crasse ne fit rien pour éviter d'être repéré. Ou il était idiot, ou il était vraiment sûr de son coup. Boris eut tout le temps d'identifier la moto : une vieille Yamaha DT 125 bleue dont le moins qu'on pouvait dire était que son moulin ne tournait pas rond.

Il ne ralentit pas en bordure de l'hôtel *Ivoire,* fonça dans le boulevard de la Corniche. Il commençait à peine à s'orienter dans Abidjan. Sur l'autre rive de la baie de Cocody, c'était le quartier populaire d'Adjani. Genre Treichville – les boîtes de nuit en moins. La moto faisait ce qu'elle pouvait pour se faire remarquer en le suivant.

Il stoppa près de la gare routière, rangea la R 5 après avoir gravé le nom de la rue dans sa mémoire, et fonça dans le méli-mélo des boubous multicolores et jacassants qui, dans la nuit, s'agglutinaient autour des « mille kilos ». La moiteur ambiante donnait aux odeurs de poisson séché, de brochettes et d'attiéké, des dimensions grandioses.

Cinq minutes plus tard, il était enfermé dans la cabine téléphonique d'un maquis[9] et appelait son coéquipier à l'hôtel *Golf.*

— Oublie tes misères et viens, demanda-t-il en corrigeant le ton par un « Mémé » affectueux à faire vibrer des cordes moins sensibles que celles de

l'inspecteur berrichon et anglomane perdu en pleine Afrique Noire.

Tel qu'il imaginait son suiveur à moto, celui-ci ne décollerait pas de la R 5 déserte. Brichot avait tout le temps de venir en prendre livraison pendant que lui filait en taxi à l'hôtel *Ivoire.*

*

* *

Un touriste allemand congestionné agita ses patins au bout de son bras droit en voyant la Noire sculpturale s'enfermer avec le Blanc non moins spectaculaire dans les toilettes strictement réservées aux hommes.

À cette heure, la patinoire était déserte et il régnait un silence de morgue dans les sous-sols de l'hôtel le plus luxueux d'Abidjan.

— Je ne sais pas pourquoi je fais ça. Je suis folle ! Quand je pense que je ne te reverrai jamais…

Alata était grise de terreur. Elle se laissa tomber sur la cuvette des toilettes.

— Ils vont me tuer ! dit-elle. Qu'est-ce qui se passe ? Tu es flic, hein, c'est ça ? Un flic français… C'est bien ma veine. Pour une fois que je tombe amoureuse !

Boris ravala sa salive. Côté prolongation de leur liaison, il n'eut pas le cœur de lui mentir. C'était vrai que, lorsqu'ils seraient séparés par plusieurs milliers de kilomètres de savane, de forêts, de déserts et de mer, ils n'auraient plus tous les deux que le goût doux-amer des souvenirs pour se consoler.

— Dis-moi tout ce que tu sais, murmura Corentin. C'est le seul moyen de te tirer de là. Maintenant !

Elle était encore habillée à l'européenne. Costume de travail. Pull court en chenille blanc et jupe droite en cuir blanc admirablement moulante. D'où s'échappaient deux interminables jambes musclées juste ce qu'il fallait.

— Prends-moi d'abord, souffla-t-elle.

— Tu crois que c'est le moment ?

La réponse fut une main qui s'emparait de lui, le dégageant de la fermeture Éclair et le saisissant avidement, lourd et gonflé entre ses doigts.

— J’ai besoin de savoir que je n’ai pas rêvé, la nuit dernière, dit-elle d’une voix rauque.

Boris se sentit faiblir. Elle fixait sa virilité d’un air légèrement hagard.

— Je te veux dans ma bouche, dit-elle avant de plonger, lèvres rouge sang, langue avide.

*

* *

Sous les yeux devenus blancs de Sandrine, Vataou disposait méthodiquement par terre le contenu de sa trousse médicale. Pinces, scalpels, aiguilles, désinfectants de toutes sortes, pansements. La lueur tremblotante du camping-gaz au fond de la case transformait ces objets très occidentaux en outils barbares de sacrifice.

— Tu préfères qu’on te fasse ça à l’Africaine ? lança la voix glaciale de Barbara.

Droguée à mort au kola, Sandrine n’essayait pas de se débattre. Elle avait d’ailleurs les chevilles attachées solidement par des lianes accrochées à des piquets fichés en terre. Presque à l’équerre, ses jambes s’ouvraient sur la touffe blonde de sa vulve haut fendue sous les poils couleur or. Ses poignets aussi étaient attachés au-dessus de sa tête.

— J’avais oublié ce détail, ricana Barbara. Le rite kamo prévoit en effet l’excision et l’infibulation de la Déesse Blanche. Félicite-toi que ce soit fait avec un maximum de précautions. D’habitude, une fille sur deux meurt d’infection.

Elle écrasa sa Pall Mall à terre.

— Tu comprends, murmura-t-elle, les « époux » que tu vas avoir pendant la cérémonie doivent te posséder comme si tu étais vierge.

Le calme de l’Autrichienne était effrayant. Dans la tête de Sandrine, tournoyaient des souvenirs épouvantables. Tout ce qu’on racontait en Europe sur ce rite sauvage venu du fond des temps, la sordide pratique de l’ablation du clitoris répandue dans toute l’Afrique, de l’Équateur à la Méditerranée… Ce sont les vieilles des villages qui pratiquent l’opération. Au besoin, elles enlèvent les petites filles à leur famille, dans le cas où leurs

parents ont été européanisés et repoussent cette « cérémonie » avec indignation. Coutume tribale atroce que les musulmans ont adoptée, bien qu'elle n'ait jamais été mentionnée par Mahomet. Seulement, comment résister à la tentation : l'excision rend presque complètement frigide la femme qui en est victime puisqu'elle leur enlève le centre du plaisir : le clitoris. Ensuite, on infibule, c'est-à-dire qu'on coud ensemble les grandes lèvres après les avoir charcutées au rasoir. Plus ou moins propre, plus ou moins rouillé, bien entendu.

— D'habitude, ricana Barbara, c'est une vieille qui te fait çà avec un couteau sale et ensuite elle agrafe le tout avec des épines. Toi, on va te recoudre avec du fil chirurgical et une aiguille stérilisée. Et tu te plains !

Vataou, alias Antoine Amato, pharmacien à San Pedro et membre honoraire de la sauvage tribu des Kamo, était prêt.

— C'est ça ou être éventrée, fit-il d'une voix douce en entourant ses lèvres épaisses comme des bourrelets sur des dents éclatantes. Souviens-toi de l'Américaine. Pense à elle. Pense à elle toujours !

Il regardait la toison riche et bouclée au-dessous du ventre de la Française qui se soulevait à un rythme précipité. Deux seins lourds, une longue chevelure blonde… Et cette balafre verticale, au centre d'elle, béante, palpitante comme un oiseau affolé qui étouffe. Ses yeux devinrent glauques, couleur marigot. Une bouffée de désir l'envahit. Il la lui fallait. L'opération passait après.

— Et puis merde, grogna-t-il.

Il se rua en avant comme un taureau.

D'instinct Barbara, sa maîtresse, avait plaqué ses deux mains sur la bouche de Sandrine.

# CHAPITRE XI




Boris Corentin sentit que sa fièvre montait de plusieurs degrés. Dans les toilettes de l'hôtel *Ivoire,* la climatisation ne fonctionnait pas. C'était la cuisson à l'étouffée. Impitoyable.

D'autant plus que la Peul continuait à le dévorer avec une voracité qui semblait ne jamais devoir finir.

Entre deux coups de langue, elle lui avait tout raconté. Le traquenard à un feu rouge, la plage de Grand Bassam, les menaces de mort, et même la sodomisation sauvage contre la vieille barque retournée. Sans oublier le rendez-vous exigé pour cette nuit, à une heure du matin.

Et elle avait replongé entre ses cuisses. Rarement, Boris avait subi une telle fellation. Il s'était laissé aller contre le mur, n'en décollant que pour heurter plus profondément la bouche de la Noire dont les lèvres s'enfouissaient par à-coups réguliers dans les boucles de son pubis, plongeant le nez dans l'ouverture du zip de son pantalon.

De temps en temps elle se dégageait, faisant durer le plaisir presque au-delà du supportable, regardant ce qu'elle tenait entre ses longs doigts sombres avec une sorte de fascination égarée. Puis elle replongeait, et Boris sentait sa salive chaude couler jusque sur ses testicules.

Il lui saisit soudain la nuque, écrasant ses nattes crépues tressées de perles multicolores.

— Alata, dit-il d'une voix hachée, pardonne-moi, tu l'as voulu…

Le bélier qu'elle avait dans la gorge explosa contre sa glotte, coulant en jets brûlants dans sa trachée, déversant en elle son plaisir trop longtemps contenu.

*

* *

Alata acheva de retrousser sa jupe de cuir blanc. Comme à son habitude, elle portait en dessous un slip de soie blanche. Tout en haut de ses jambes chocolat luisantes de sueur, ça faisait un triangle immaculé incroyablement excitant. Jamais Boris n'aurait pu croire que, si la lingerie féminine noire est si troublante sur une peau européenne, l'inverse est également vrai. Miracle du principe du contraste…

— Tout de suite ? murmura-t-il, décontenancé.

Il reprenait à peine haleine.

Alata sourit, l'air toujours plongée dans un état second. La peur agissait en elle comme le plus puissant des aphrodisiaques.

— Mais oui, fit-elle avec un sourire tendu. Je commence à te connaître. Tu en es capable. D'ailleurs je t'aide, regarde.

Elle pivota et se retourna, seins collés contre la cuvette, mains accrochées à la conduite de la chasse d'eau.

Le cuir de sa jupe faisait un anneau blanc scintillant sous lequel saillait le noir éblouissant de ses reins.

— Retire mon slip, commanda-t-elle.

Elle avait un peu de regret d'être obligée de renoncer à son rite de viol, mais on ne pouvait pas rester là toute la nuit.

— Vite, dit-elle. Je veux t'avoir là où tu sais. Défonce-moi !

L'ordre acheva de redonner à Boris des dimensions présentables, qui devinrent bientôt des dimensions impressionnantes.

Il fit lentement rouler le slip sur les fesses de la Noire qui s'ouvraient avec au centre l'épais sillon encore plus sombre de sa toison courant le long des lèvres roses brillantes d'humidité.

Quand il la heurta de son gland brûlant, elle eut une secousse fiévreuse.

— Viens, dit-elle, viens !

Il savait comment elle aimait être prise. Sans ménagements. Il négligea, comme elle le voulait, le fruit fendu de son sexe et monta. De l'astrakan de sa toison émanait un parfum fauve qui acheva de lui faire perdre la tête.

Il s'enfonça en elle. Elle eut un râle tandis qu'il commençait à la labourer.

— Personne, gémit-elle, personne ne m'a encore aussi bien…

Elle prononça le mot et dans sa bouche, avec le léger accent africain qu'elle avait, c'était un surcroît de volupté presque insupportable.

Boris eut l'impression qu'il s'allongeait encore de plusieurs centimètres.

*

* *

— Tu as bien compris ? répéta Boris. Tu vas au rendez-vous. Moi, je m'occupe du reste. Il ne t'arrivera rien. N'aie pas peur.

Alata achevait de remettre de l'ordre dans ses vêtements. Son visage s'était creusé sous l'effet du plaisir. Elle le regarda de ses yeux cernés.

Promets-moi une chose, murmura-t-elle.

— Vas-y.

Elle le fixait avec une ardeur démente.

— Je suis folle de toi, dit-elle d'une voix hachée. Quand tout ça sera fini, tu me donneras ton adresse, à Paris. Je veux te revoir.

Il se passa la main dans les cheveux.

— C'est promis.

Elle se rapprocha de lui.

— Attention, dit-elle, je suis jalouse : le jour où j'aurai assez d'argent pour passer quinze jours avec toi en France, je ne veux pas que tu ailles en voir d'autres pendant que je serai là.

Il sourit.

— Mais rassure-toi, soupira-t-elle. Je ne suis pas folle et je ne me fais pas d'idées. Après ces quinze jours, je reviendrai à Abidjan. C'est ici ma

vie, pas là-bas. Ça se fanerait vite, entre nous, n'est-ce pas, si ça durait, beau célibataire ?

Il acquiesça silencieusement.

— Encore une chose, reprit-elle.

Elle le touchait à nouveau, par-dessus le pantalon.

— Une dernière fois, dit-elle dans un murmure.

Comme il allait protester, elle lui écrasa la bouche sous ses doigts.

— Laisse-moi faire.

La caresse qu'elle lui infligea eut un effet immédiat. Et merveilleux. Elle lui avait incrusté rapidement l'ongle pointu de son index à un endroit précis du périnée où court tout un réseau de muscles délicats. Un vrai point d'acupuncture.

Le résultat fut presque instantané. Alors, elle retroussa une nouvelle fois sa jupe.

— Je vais peut-être mourir, dit-elle. Je ne veux pas partir sans avoir profité de toi.

Elle eut une secousse de désir.

— À fond, ajouta-t-elle.

Elle lui plaça d'autorité les mains sur les hanches et, slip à nouveau sur les chevilles, commença à râler tandis qu'il la forait à nouveau.

Quelques instants plus tard, les cris d'Alata s'élevèrent. Assez stridents pour qu'on les entende jusqu'au pont Houphouët-Boigny.

Boris essuyait doucement la sueur qui inondait le visage magnifique de la Noire, lorsqu'une petite voix tremblante s'éleva de la cabine contiguë.

— Je suis là, murmurait Brichot, impressionné par la tempête sonore à laquelle il venait d'assister. Par les oreilles bien entendu.

*

* *

L'inspecteur Aimé Brichot eut un regard vaguement nostalgique en voyant s'éloigner la réceptionniste de l'hôtel *Ivoire,* ondulante et souveraine

comme une princesse. Après ce qu'il venait d'entendre, elle récupérait vite, côté dignité.

— J'ai retrouvé le motard à la Yamaha, expliqua-t-il. Comme tu l'avais prévu, c'est le gars imaginatif. Il était resté planté près de la R 5 et il attendait. Il y serait encore, si je n'étais pas venu…

Il se frotta le pourtour des yeux. En plus de ses malheurs gastriques très… pimentés, il y avait les verres de contact qui lui brûlaient les paupières. Pas idéal, comme trac. Il commençait à regretter ses vieilles Amor laissées au Kremlin-Bicêtre.

— J'ai repris la R 5 et j'ai démarré, histoire de le faire bouger. Belk nous suivait en taxi. J'ai semé la Yamaha au premier coin de rue où je l'ai décidé, et Belk a continué la filature… Qui l'a ramené ici, à l'hôtel *Ivoire.* Tu comprends, le motard n'est pas dupe : il soupçonne Alata de t'avoir revu…

Boris eut un regard vague pour le lac très romantique qui s'étendait au pied de l'hôtel. Dans la douceur de la nuit, des barques électriques silencieuses faisaient vivre à des touristes hilares des féeries exotiques inoubliables.

— Belk est là ? interrogea-t-il.

Dans l'allée qu'ils empruntaient, les orchidées odoraient puissamment.

— Il a renvoyé son taxi et récupéré sa R 5. Il nous attend devant l'hôtel, précisa Aimé.

Il renifla.

— J'oubliais. Il a appelé un copain d'Air Ivoire, tout à l'heure, après ton départ. Cette histoire de « Madame Lenke » le chiffonnait. Eh bien on sait qui c'est maintenant : une Autrichienne. Veuve d'un planteur de cacao d'origine française.

— Son nom ? dit Boris dont le pouls s'accélérait.

— Barbara Preiss. Connue des guichets d'Air Ivoire comme le loup blanc. Elle fait souvent la ligne Abidjan-San Pedro.

— San Pedro ? répéta Boris.

Le cercle se refermait, dans la ville-pionnière de l'extrême ouest de la Côte-d'Ivoire.

— Lenke, reprit Brichot, c'est son nom de jeune fille. Pleine aux as, pas remariée, pas d'enfants. Tout ça, ça vient de la police, bien entendu. Belk a

aussi appelé Sayé. Tu sais qu'il est pas mal, le chef du protocole demi-portion ! On aura une photo de Barbara Preiss demain matin.

Quelques anneaux de la chaîne se mettaient en place. Le mécanisme grinçait encore pas mal. Mais on était dans la bonne voie.

— Écoute-moi bien, murmura Boris. Voilà ce que nous allons faire.

Il n'y avait plus une minute à perdre.

*

* *

Accroupie dans la paillote, en bordure du grondement des vagues de la plage de Grand Bassam, Alata recommença à se dire qu'elle était décidément folle.

Folle de suivre le plan d'un Blanc. Même si elle était maintenant éperdument amoureuse de lui. Folle de trahir sa race. Même si sa « race », c'était cette brute qui avait menacé de la tuer. Seulement, il y avait ce feu qui lui rongeait le ventre depuis qu'elle avait « connu » Boris. Bibliquement s'entend.

Et puis il y avait cette barque échouée sur le sable à deux pas d'elle sous la lueur. Cette vieille barque pourrie contre laquelle l'autre l'avait sauvagement sodomisée.

Elle n'avait rien à regretter.

## CHAPITRE XII




— Mince, siffla Brichot. C'est quoi encore cette folie ?

Sur le boulevard lagunaire de Grand Bassam, ils venaient de happer dans les phares de la R 5 un monument incroyable : une vieille maison blanche inhabitée depuis longtemps, décorée de pâtisseries étonnantes. Frontons en stuc dégoulinant autour des portes et des fenêtres. Mais le clou, c'étaient deux petits monuments qui se faisaient pratiquement face : un minaret musulman et une sorte de chapelle chrétienne avec un ange aux couleurs pastel rongées d'humidité.

— Folie de Blanc, précisa Boris, histoire d'éviter à son coéquipier une méprise regrettable. Toutes ces baraques abandonnées que tu vois ont été construites par les Européens au siècle dernier. Grand Bassam était alors la capitale de la Côte-d'Ivoire…

En 1899, une épidémie de fièvre jaune avait ravagé toute la colonie. Un cimetière enfoui sous le sable et ombragé de filaos en garde encore le souvenir. D'où le côté fantomatique de Grand Bassam.

Les Blancs sont alors partis et ne sont jamais revenus. Les belles maisons blanches, les vérandas sculptées, n'ont jamais été réoccupées par les indigènes. Comme si une sorte de malédiction pesait sur les lieux. D'où ces façades crevassées, ces crépis écaillés, ces villas jadis somptueuses et depuis un siècle livrées à l'humidité de l'océan et à l'assaut de la végétation… Une sorte de cité des morts où la vie, un jour, s'était arrêtée

pour ne plus jamais renaître. Boris Corentin et Aimé Brichot l’avaient traversée en silence, saisis d’un vague malaise.

Boris coupa son moteur juste après la petite place circulaire au-delà de laquelle commence la dernière langue de terre et de plage avançant dans l’océan. Là-bas, au bout, derrière les cocotiers, Alata devait déjà attendre dans les ténèbres.

— Tu as ton arme ? Tes jumelles ? interrogea-t-il.

Merveilleux André Belk ! Non seulement, grâce à lui, ils étaient en possession de leur artillerie. Mais encore, il leur avait fourni une paire de jumelles à infrarouge avant le départ. Il avait insisté pour les accompagner. Boris était parvenu à l’en dissuader.

Brichot exhiba l’acier mat de son MR 73.

— Ça habille, non, *my dear ?* fit l’esthète anglomane en rangeant l’arme sous sa chemise à cocotiers.

*

* *

Agenouillé derrière une vieille caisse qui puait la marée, Aimé Brichot ajusta ses jumelles. Le sable lui rentrait dans les sandales et ça faisait un contact crissant pas agréable du tout.

À quelques dizaines de mètres du rivage, il y avait le rouleau rectiligne d’écume : la célèbre « barre » que, chaque année, des touristes téméraires franchissent à la nage. La plupart n’en reviennent jamais.

Dans le chatoiement psychédélique des infrarouges, il avait aperçu au loin la silhouette massive du colosse Noir à la Yamaha. Il avait reconnu ses cheveux ras sur sa tête en forme de massue, les muscles monstrueux de ses épaules et sa chemise crasseuse.

Le colosse était entré sous la paillote et il l’avait perdu de vue. Alata devait déjà être au rendez-vous.

L’angoisse avait en tout cas un effet merveilleux sur Aimé Brichot. Il ne pensait plus à ses tortures d’estomac ni à la Nivaquine que décidément, il ne savait plus s’il l’avait prise aujourd’hui ou pas.

Le ronflement d'enfer de la barre océanique l'empêcha d'entendre craquer derrière lui l'enveloppe desséchée d'une noix de coco. Quand le contact froid d'un canon de revolver se posa sur sa nuque, il était un poil trop tard pour envisager une défense quelconque.

— Pas bouger !

Pourtant, comme il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, Aimé Brichot chercha sous sa chemise à cocotiers la crosse de son MR 73.

Le coup de pied dans sa main droite fit décrire à l'arme une jolie trajectoire en demi-cercle qui se termina dans le sable. Il n'était pas non plus nécessaire de réussir pour persévérer. Seulement on ne le laissa pas persévérer.

Le coup suivant fut pour sa nuque. Une manchette sans raffinement mais efficace. Il partit compter les étoiles de sa nuit personnelle.

*

* *

Un pied sur les reins d'Alata, l'énorme brute l'écrasait contre la barque. Comme la nuit précédente.

Il avait sorti de son pantalon le serpent colossal et noir de son sexe. Puis, après avoir poussé la jeune femme à coups de pied comme un chien de sorte qu'elle se retrouve à plat ventre, il avait relevé son boubou et avait foncé entre ses fesses.

— C'est bien d'être venue, petite sœur, haleta-t-il.

Puis, d'une voix tendue.

— Je vais te défoncer le cul, promit-il.

Tandis qu'il la forçait, Alata se mordait les lèvres pour ne pas hurler d'humiliation et de souffrance. Les coups de boutoir lui meurtrissaient le ventre contre la coque de la pirogue dont les intempéries avaient délavé les décorations rouges, blanches et noires de formes géométriques.

De ses mains comme des battoirs, le colosse arrachait son boubou qu'il déchiquetait avec des craquements sourds.

— Tu ne vas pas me dire que tu n'aimes pas ça, glapit-il.

Alata se sentait ouverte sur toute la longueur de son corps. Aucun de ses amants ne l'avait forcée avec une telle brutalité. Ses muqueuses allaient se déchirer, elle en était sûre. Plus encore que la mort, cette idée la terrorisait.

— Répète après moi, dit la voix rauque. Les Blancs sont dégueulasses…

La bouche sanguinolente, les yeux pleins de larmes, Alata hoqueta.

— Les Blancs sont dégueulasses, répéta-t-elle.

— Encore, hurla la brute.

Elle répéta. La bave et le sang se confondaient dans sa bouche en un liquide fade qui l'étouffait. Il l'écrasa encore contre la barque et elle eut l'impression que ses organes allaient éclater sous l'assaut.

— Répète, cria-t-il une nouvelle fois.

En même temps, un torrent brûlant se répandit en elle au milieu des glapissements inhumains de la brute.

— Maintenant, je vais te tuer, dit-il dès qu'il eut récupéré.

Il ne l'avait pas quittée. Il la sodomisait toujours et la jouissance ne semblait même pas avoir diminué sa longueur et son épaisseur.

Elle entendit le claquement du Colt 45 dont il armait le chien.

— Tu m'as trahi et je vais te tuer, répéta-t-il lentement.

— Je ne t'ai pas trahi ! hurla Alata en proie à une folle panique.

Le Noir durcissait à nouveau, la déchirant tandis qu'il grossissait.

— Mais si, glapit-il en tapant sur la barque retournée. Il y a quelqu'un là-dessous, hein ?

*

* *

À moitié asphyxié par l'odeur de goudron et les macérations d'eau de mer, Boris Corentin comprit qu'il avait perdu son pari. Depuis le début, le Noir savait qu'il était là, tapi sous la barque renversée, attendant le moment propice pour intervenir.

En fait, la barque s'était tout de suite transformée pour lui en prison. D'où il ne pouvait sortir puisque le Noir avait coincé Alata contre elle et

pesait de tout son poids. Et d'où il ne pouvait pas tirer non plus sans risquer de blesser la jeune femme.

L'échec sur toute la ligne.

— Jette ton arme, cria le Noir. Ou bien je te réduis en bouillie.

Il ne restait qu'à obéir. Le MR 73 ne fit aucun bruit dans le sable, lorsque Boris le projeta entre le sol et le plat-bord de la barque.

— Tu vas sortir, à présent, pourriture, émit la brute qui bavait de haine.

Il avait repoussé Alata en arrière. Boris souleva lentement la coque de la pirogue.

— Bien, dit le Noir, je suis content de voir en face ta sale gueule de Blanc. Maintenant, assieds-toi sur la barque. Comme ça. Mains derrière la nuque.

— Laissez-la, fit Boris d'une voix étranglée. Elle ne sait rien. C'est à cause de moi que tout s'est…

Alata avait les yeux dilatés de terreur. Il était loin son beau rêve de conte de fées à Paris avec un policier français athlétique.

Les lèvres en bourrelets du Noir se distendirent.

— Je sais bien qu'elle ne sait rien, ricana-t-il. Tu crois que c'est le problème ?

Boris était en train de calculer le bond qu'il lui faudrait accomplir pour se retrouver sur le colosse. Trop tard : il aperçut soudain la main gauche du tueur qui se détendait et volait vers le visage d'Alata comme s'il voulait lui donner une gifle.

Il ne vit l'éclair du poignard que lorsque sa lame eut touché la gorge de la Peul en terminant sa course dans une gerbe de sang.

Ce fut comme si Corentin avait été piqué par un scorpion. Oubliant le Colt 45 qui était resté dirigé sur lui, il jaillit sur le Noir. Le coup de genou qu'il lui envoya dans les testicules n'eut pour effet que de le faire sursauter imperceptiblement. Boris avait l'impression de s'être attaqué à une statue de l'île de Pâques. D'un coup de coude dans le ventre, le Noir le rejeta en arrière.

Dans un bouillonnement de sang, Alata finissait de vivre. Des taches écarlates giclaient sur les lambeaux de son boubou déchiqueté. Soudain, elle eut un sursaut et, ivre d'horreur, agonisante, avec cette blessure béante

qui séparait son visage de son cou, elle se précipita sur la brute, les ongles en avant.

La peau de son visage vira au violet. Elle ne réussit qu'à arracher l'arête du nez du Noir qui cria. L'instant d'après elle s'effondrait dans le sable.

*

* *

— Puisque tu ne veux pas me dire pour qui tu travailles, on va s'amuser un peu.

Le Noir avait vite récupéré. Son nez dégoulinait de sang mais c'était le moindre de ses soucis.

Il avait pris, derrière la paillote, deux machettes à décapiter les noix de coco.

— Il y en a une qui est empoisonnée, expliqua-t-il. Dans ma tribu, on aime beaucoup empoisonner les armes avec le suc des euphorbes[10]… À toi de choisir ton arme.

Boris se remettait à peine du coup qui l'avait cueilli à l'estomac. Il choisit au hasard. Sa tête tournait.

— Défends-toi ! hurla la montagne de muscles en se ruant sur lui pour le sabrer.

## CHAPITRE XIII




La petite camionnette de poissonnier quitta la route longeant le bord de mer en direction du village de pêcheurs d'Azuretti, et obliqua sur la droite, réveillant les fantômes de ce qui avait été jadis une ville vivante et grouillante. Enfin, les filaos du cimetière apparurent et elle s'arrêta.

D'ici, au milieu de cette paix sépulcrale, le tonnerre de l'océan n'était plus qu'un murmure.

Ficelé comme un saucisson, Aimé Brichot n'avait pas repris conscience. Les deux Noirs qui le transportèrent à travers les allées jalonnées de tombes à l'abandon ne prononçaient pas un mot. Çà et là, sous le sable qui avait peu à peu recouvert les sépultures d'une population entièrement décimée par la fièvre jaune, on apercevait encore un nom ou un prénom français gravés dans le marbre. Les monuments étaient rongés par l'humidité. Chaque saison des pluies y ajoutait son réseau de taches, de rayures, de morsures, de veines labyrinthiques.

L'inspecteur Aimé Brichot ne rouvrit les yeux que pour apercevoir l'endroit où on s'apprêtait à le projeter. La réalité lui fit un bond sauvage à la figure : là, sous lui, une tombe avait été profanée. On avait arraché la dalle, on avait sorti le cercueil à demi en miettes, et on s'apprêtait à le précipiter dans le trou.

Il eut le temps d'avoir une pensée idiote : s'il avait porté comme d'habitude ses lunettes Amor, le coup qu'il avait reçu tout à l'heure les

aurait arrachées de son nez et il n’aurait pas vu la fosse ouverte sous lui. Mais il avait ses verres de contact et ceux-ci n’avaient pas sauté sous le choc. Il se demandait s’il devait vraiment s’en féliciter. Sans verres de contact, sans lunettes Amor, il n’aurait rien vu du tout, et ça aurait peut-être été mieux ainsi.

Là, il voyait. Avec une précision atroce. Les poignets ligotés dans le dos, les chevilles serrées à lui couper la circulation, il eut l’impression que sa chute durait un siècle.

Quand il fut au fond, couché sur le dos, il entendit un raclement et vit une pelle qui se balançait au-dessus de lui, l’aspergeant d’une grosse poignée de terre. Suffoqué, il se mit à cracher.

— Ça suffit, hurla-t-il. Qu’est-ce que vous voulez ?

— Que tu répondes à nos questions, fit une voix, très loin au-dessus de lui.

Dans les ténèbres étouffantes, les silhouettes des deux Noirs étaient pratiquement invisibles.

Les questions pouvaient se résumer facilement : 1°qui était-il et qui était son acolyte ? 2°que cherchaient-ils ? Et enfin, 3°qu’avaient-ils appris ? Aimablement, on lui laissait le choix entre deux morts : ou bien il se taisait et il était enseveli vivant, ou bien il bénéficiait d’une balle dans la tête, au cas où il consentirait à parler. Généreux cadeau de la direction.

— Vous ne saurez rien, glapit-il. Rien ! Jamais !

Les pelletées de terre se mirent à pleuvoir. Il avait beau se tortiller pour essayer de se battre contre ses liens, il n’avait aucune chance. En plus, la terre maintenant pesait sur lui, limitant ses possibilités de mouvements au maximum.

Il secoua la tête, à bout de résistance. D’abord il y eut l’image de Jeannette qui vint le visiter. Puis celles des jumelles. Puis celle de leur garçon qu’il ne verrait jamais. Et puis celle de Boris qui, peut-être, comme lui, était en train de mourir.

Il fit donc la seule chose qu’on peut faire quand on a décidé qu’on ne parlerait pas et qu’on allait mourir.

Il laissa ses yeux se noyer de larmes et se réfugia, lui, dans un tout petit coin encore vivant de sa conscience. Le dernier réduit qui ne s’éteindrait qu’à la fin.

Le claquement de tonnerre qui roula au-dessus de lui, le tira de sa délectation morose, l’arrachant à son réduit intime. Dans une contre-plongée fantastique, il vit l’un de ses fossoyeurs grossir vertigineusement en vol plané puis s’effondrer sur lui, l’aspergeant d’un flot de sang.

Puis ce fut la face du second croque-morts qui se balança en avant.

Tenue étroitement au collet par André Belk, dont il entendit résonner la voix joyeuse.

Aimé Brichot acheva de se dégager de ses liens.

— Écoutez, l’intellectuel, bafouilla-t-il. Je vous jure que je ne dirai plus jamais de mal des gens dans votre genre !

Il avait retrouvé la surface avec une intense satisfaction. Pas encore pour cette fois. Ses chances de revoir le Kremlin-Bicêtre, Jeannette et les jumelles, redevenaient sérieuses. Pour le moment.

Il se tortilla. Le sable lui dégoulinait en gratouillis multiples entre les omoplates et jusque dans la raie des fesses.

C’était fou ce que le climat équatorial, l’urgence de la situation et un certain sens du devoir bien compris pouvaient transformer un énarque[10] pur jus en machine à faire parler un tueur en puissance, songea Brichot. Sous la lune blafarde, Belk appliquait froidement le canon de son 357 Magnum sorti Dieu sait d’où sur la tempe du Noir qui n’était pas encore revenu de sa surprise.

— Il va parler, commenta-t-il d’une voix froide. Et d’abord nous dire qui il est et qui est son chef. Sinon, le canon du revolver va lui entrer dans l’oreille droite, et sa cervelle va sortir par l’oreille gauche !

Le prisonnier roulait des yeux épouvantés. Sa peau grumeleuse et épaisse virait au gris.

— Pas ça, souffla-t-il. Pas faire ça.

— Comment t’appelles-tu ? fit Belk, glacial.

— Maoulé Ernest, glapit l’autre, qui n’avait jamais dû voir son nom écrit que sur des papiers administratifs où le prénom était précédé du nom. Je suis docker au port d’Abidjan… C’est Matouré Georges qui nous a donné l’ordre de tuer, patron. Nous, on voulait pas. Déjà avec la fille…

— Quelle fille ?

— La fille, au port. Elle criait, patron, elle criait !

Marguerite Lafosse. La standardiste de l'hôtel *Golf* qui avait donné rendez-vous à Boris Corentin… Brichot repensa aux mutilations qu'elle avait subies avant de mourir.

— De quelle ethnie es-tu ? fit Belk d'une voix métallique.

L'autre se bloqua. Une évidence sauta à la gorge de Brichot. Le Noir était drogué jusqu'aux yeux. Il eut en un éclair la vision des hordes tribales camées à mort, durant les guérillas qui avaient suivi l'indépendance de bien des pays d'Afrique, ravageant tout sur leur passage, armées de sagaies et de Kalachnikov.

— Réponds, reprit Belk. Sinon je t'attache et je te laisse là. Regarde !

Le Noir regarda à terre et fit un bond de côté en poussant un cri.

— Les fourmis manians, oui, grinça Belk.

Les redoutables fourmis africaines capables de « nettoyer » un corps en une nuit. Elles grouillaient juste à côté d'eux, dégoulinant en cohortes serrées du tronc crevassé d'un bougainvillée. Il n'était pas rare, certains matins, qu'on retrouve tous les poulets et tous les lapins d'une basse-cour réduits à l'état de petits squelettes…

— Non, patron, non, pas ça, glapit le tueur.

Sous les yeux de Brichot, il se passa alors quelque chose de stupéfiant. Le Noir bougea très vite. Si vite que, par la suite, il ne se souvint même pas de l'avoir vu se déplacer. L'instant d'après, il avait arraché le 357 Magnum de la main de Belk. Encore un geste et il se logeait le canon de l'arme dans la bouche. La décharge ébranla le silence du cimetière abandonné.

Stupéfait, Belk regarda le crâne défoncé du suicidé dont la terre sableuse buvait déjà la substance. Les fourmis manians accouraient déjà, en bonnes fossoyeuses. Demain, il ne resterait que des os.

— Pas possible, fit Brichot. Il a préféré se tuer que de répondre à votre question.

Il leur avait donné toutes les informations qu'ils avaient voulues. Même le nom du chef, l'homme à la chemise crasseuse. Mais il s'était suicidé plutôt que de leur révéler l'ethnie à laquelle il appartenait.

— Vous n'êtes pas africain, grommela Belk, sinon vous comprendriez. Ce qui compte pour eux, ce n'est ni leur nom, ni la nation à laquelle ils appartiennent. C'est leur ethnie : leur véritable identité.

Cela dit, s'il avait préféré mourir plutôt que de l'avouer, c'était que cet aveu leur aurait tout révélé. Il fallait retrouver au plus vite Boris Corentin.

— Boris ! hurla Brichot, sortant à peine du cauchemar dans lequel l'avait plongé l'action kamikaze de Maoulé. Il est en danger, j'en suis sûr !

Pour la dixième fois, Boris Corentin évita les redoutables moulinets de la brute : Il reculait sur le sable, épuisé. Se demandant combien de temps il pourrait encore tenir.

Colossal, un sourire bestial aux lèvres, Matouré balançait sa machette avec l'énergie d'un gladiateur romain. Son regard vitreux ne laissait aucun doute : drogué à mort au chanvre…

Ce n'était pas d'être blessé que craignait Boris. C'était d'être atteint par l'arme empoisonnée à l'euphorbe. Déjà deux fois le coupe-coupe avait déchiré son pantalon. Sans atteindre sa peau.

Impossible de répondre à la seule question qui comptait : laquelle des deux armes avait-elle été enduite du suc mortel ? Celle qu'il tenait dans sa main droite ou l'autre, celle du colosse qui se ruait sur lui, infatigable comme un marteau-piqueur ?

Les lèvres bestiales du tueur se retroussèrent une fois de plus sur ses dents cassées. Celles qui lui restaient se chevauchaient en chicots jaunâtres. Il balançait des moulinets spectaculaires que Boris avait de plus en plus de mal à éviter, essayant de rameuter ses souvenirs de lointaines leçons d'escrime. Une sueur glacée lui coulait sur l'échine, ses jambes flageolaient. Il se dit qu'il n'allait plus tenir longtemps.

L'autre, chanvré à en devenir fou, bondissait comme s'il avait exécuté une danse de mort. Boris regarda le samouraï préhistorique qui s'apprêtait à le tuer.

À deux pas, sur la plage, un nuage de mouches avait déjà choisi le cadavre d'Alata comme terrain d'atterrissage.

Alata qui était morte pour l'avoir aimé et avoir voulu l'aider.

D'énormes cafards rampaient eux aussi en colonne vers le corps immobile.

La lutte était complètement piégée. Si la brute avait l'arme empoisonnée, il suffisait d'une petite estafilade, d'une minuscule blessure, pour le tuer.

Se conduire en héros dans des conditions pareilles était inutile. Sa décision fut prise très vite.

Brusquement, sous les yeux fous de Matouré, le Blanc s’effondra à terre dans une sorte de spasme convulsif.

Matouré qui s’apprêtait à bondir une nouvelle fois s’immobilisa, stupide.

Il ne l’avait même pas touché.

*

* *

— Partez, souffla Brichot d’une voix presque imperceptible. Vous en avez déjà assez fait. Il est inutile que vous ayez des ennuis avec les Ivoiriens à cause de nous.

André Belk hésita. C’était vrai qu’il s’était conduit comme un chef. Quand Brichot et Corentin l’avaient quitté pour se rendre sur la plage où Alata avait rendez-vous avec le Noir, il avait de nouveau assiégé Grégoire-Philippe Sayé, le chef de la police d’Abidjan. Une chance qu’ils aient eu depuis longtemps de la sympathie l’un pour l’autre. Il avait très vite obtenu le nom du propriétaire de la Yamaha DT 125 bleue pilotée par la brute en chemise crasseuse : un certain Albert Lefranc, européen comme son nom l’indiquait, et directeur d’un labo de préparations pharmaceutiques à Abidjan. L’affaire se compliquait. Des Blancs étaient dans le coup. Il s’était rué à Grand Bassam, contre la volonté formelle de Corentin. Tout compte fait, il avait eu raison de désobéir.

Il prit Brichot par le bras.

— Vous êtes sûr… ?

— Oui, souffla Aimé. Partez. Inutile de mettre l’ambassade dans tous ses états.

Le grondement de la barre submergeait leur dialogue.

— Vous ne voulez pas trinquer à cause de nous ? ajouta Brichot.

Quand André Belk se fut noyé dans les ténèbres de la plage, Brichot commença à crapahuter silencieusement vers la paillote. Là où Alata avait rendez-vous avec le chef des tueurs.

Tout était silencieux.

*

* *

Une ride profonde barrant son front bas, Matouré était en train d'essayer de faire un effort intellectuel presque inhumain.

Accroupi près du Blanc, il tentait de comprendre ce qui avait bien pu se passer.

Pas la moindre petite blessure. Il n'était pas parvenu à le toucher une seule fois. Tout s'était passé comme si cette ordure de Français avait été foudroyé par un arrêt cardiaque.

Ses lèvres se retroussèrent au-dessus des chicots.

— Il est mort de trouille ! hurla-t-il dans un gros rire.

Comme s'il balançait une massue entre ses bras herculéens, il leva lentement le coupe-coupe.

Visant la gorge de Boris.

Dans une seconde, la tête du Blanc divorcerait de son corps.

*

* *

Jamais Brichot ne se serait cru capable d'un tel exercice de vocalises. L'instinct, le pur instinct. Une intuition venue du fond des âges lui avait soufflé qu'il fallait tétaniser l'ennemi en hurlant au moment de l'attaquer.

Le rugissement du fauve au moment où il bondit sur sa proie. Le « cri qui tue », jailli directement du ventre.

En même temps qu'un cyclone physique se ruait sur la montagne de muscles noire.

Matouré poussa lui aussi un cri. Mais beaucoup plus étouffé. Vu qu'à l'instant où le gringalet chauve le saisissait au collet, le pied du « mort » qu'il s'apprêtait à décapiter lui fauchait les poignets, faisant tomber la machette et brisant au passage quelques os.

La douleur, cette fois, modifia l'équilibre de la masse noire. L'hercule oscilla, penchant vers la droite.

Tandis qu'il prenait la boule chauve mais excessivement dure de la tête de Français moyen de Brichot en plein estomac.

Ses traits monstrueux semblèrent se déformer. Il vacilla et s'écroula, les jambes dérobées sous lui.

— Tu en as mis du temps, Mémé, ironisa Corentin en bondissant sur les jarrets.

Le ton était plutôt au reproche affectueux.

— J'ai fait un tour au cimetière, murmura Brichot d'un petit air modeste.

*

* *

Matouré avait rapidement récupéré. Juste à temps pour se rendre compte qu'on achevait de lui ligoter les mains et les bras avec des cordages récupérés dans la paillote.

Il sentait vaguement les picotements des osselets de ses poignets brisés. Très vaguement. Il était comme ces animaux de la préhistoire dont la douleur mettait un temps incroyablement long à leur parvenir aux centres nerveux.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? murmura Corentin.

Brichot frotta son vélodrome à mouches. Il aurait sûrement une bosse. L'estomac de l'Ivoirien avait la consistance sympathique de la pierre.

— Il va d'abord nous dire tout ce qu'il sait d'un certain Albert Lefranc, propriétaire d'un labo pharmaceutique à Abidjan et accessoirement de la Yamaha avec laquelle il se déplace.

— Labo pharmaceutique ? sursauta Corentin à qui son « infarctus » avait laissé peu de séquelles ; le plus dur avait été la simulation de l'immobilité complète…

Il se voûta.

— Labo pharmaceutique ? répéta-t-il. C'est bien ça ?

Il venait de penser à Antoine Amato, pharmacien à San Pedro. L'homme que « Madame Lenke », c'est-à-dire Barbara Preiss, avait appelé au téléphone de l'hôtel *Ivoire* avant d'entraîner Sandrine Grandin dans une aventure dont ils continuaient à tout ignorer.

— Labo pharmaceutique à Abidjan… Pharmacien à San Pedro… Ça fait beaucoup de coïncidences, fit-il observer. Tu ne trouves pas ?

— Si on lui demandait ce qu'il en pense ? approuva Brichot en montrant le prisonnier.

Il n'eut pas le temps d'en ajouter davantage. La flèche noire passa entre eux, les renversant presque. C'était incroyable, la souplesse de fauve du pachyderme. Matouré n'était attaché que par les bras et les poignets. Avant qu'ils puissent intervenir, il s'était rué vers la vieille barque de pêche retournée.

La barque où il avait violé Alata et où Boris avait cru trouver une cachette sûre.

Sa coque était pourrie depuis longtemps, mais son étrave renforcée de ferraille formait sous la lune une sorte d'angle tranchant et luisant de hache.

— Non, hurla Brichot, stupéfait.

Matouré avait plongé en avant. Son crâne rendit un son mou en s'ouvrant en deux sur l'étrave. Quand Boris et Aimé furent sur lui, c'était fini. Son sang et sa cervelle se vidaient le long de la coque pourrie.

Le cœur au bord des lèvres, Brichot retenait mal la nausée qui montait. La tête de l'Ivoirien était littéralement pulvérisée. Elle s'était ouverte comme une noix de coco jusqu'entre les deux yeux.

— Dingues, dit-il d'une voix altérée. Ils sont tous dingues…

Déjà l'autre Noir, sur une question qui lui avait paru insignifiante, n'avait pas hésité à se flinguer.

Ils avaient affaire à des brutes fanatisées à mort.

*

* *

— Le rapport entre Albert Lefranc et Antoine Amato ? répéta Corentin. Pour le moment, je ne le vois pas davantage que vous. À part le côté pharmacie.

Nu sur son lit du *Golf,* le téléphone coincé entre sa tête et son épaule, il jouait avec ses doigts de pieds encore tièdes de la douche qu'il venait de prendre.

— Mais je compte bien aller le demander, reprit-il — Où ? À qui ? interrogea Belk au bout du fil.

— Au pharmacien de San Pedro, tout simplement. Il y a un vol demain matin. Nous le prenons, l'inspecteur Brichot et moi.

Il raccrocha quelques minutes plus tard. Les premiers soupçons presque imperceptibles qu'il avait eus sur l'attitude de Belk ne s'étaient pas précisés. Pourtant, il ne parvenait pas à effacer une étrange impression… Ou Belk aimait le danger, ou il avait des raisons encore inconnues de tant s'intéresser à cette affaire.

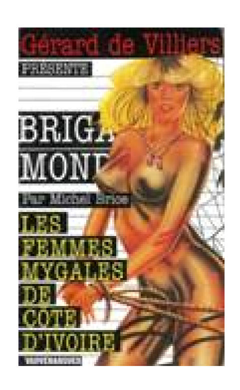
Il se dirigea vers la baie à travers laquelle il apercevait les lumières de Cocody.

Là-bas, à quelques kilomètres, sur une plage battue par l'océan déchaîné, il avait laissé le corps d'une femme qui avait su l'aimer. Il ne parvenait pas à oublier la vision du cadavre d'Alata.

Il revint aux lumières de la ville.

Abidjan était décidément une cité paisible et de tout repos.

## CHAPITRE XIV




L’employé de Hertz était vêtu d’un costume sombre et d’une cravate club dont Aimé Brichot admira le nœud strict et impeccable. Plus les Européens se débraillent, plus les Africains s’habillent. Ils ne conçoivent pas de travailler autrement qu’en complet veston, chemise blanche et cravate.

Sous la canicule qui régnait à San Pedro, Brichot se sentait en nage. Il tendit une main moite à l’homme qui venait de lui louer la Land Rover et s’apprêta à tourner les talons.

— Vous êtes ici pour quelque temps ? interrogea l’autre d’une voix hésitante.

— Ça se pourrait, fit Brichot méfiant.

Le soleil lui tapait sur l’occiput et deux rigoles de sueur descendaient le long d’un nez totalement veuf de ses traditionnelles lunettes Amor pour cause de verres de contact.

— Vous ne voulez pas venir déjeuner chez moi, un de ces jours ? interrogea l’employé, toujours aussi timide.

L’hospitalité africaine proverbiale… Brichot se retourna vers le boulevard qui s’élevait perpendiculairement à la mer et sinuait vers les collines, complètement désert. Pas seulement à cause du soleil : à cinq cent cinquante kilomètres d’Abidjan, la ville de San Pedro était encore plus ou moins une cité-fantôme. On y attendait cent mille habitants et il y en avait

moins de la moitié. Tout y avait été construit dans la plus grande anarchie depuis les temps lointains où un Portugais avait découvert et baptisé le site du nom du saint patron du jour… Le port, les scieries, les installations de la zone industrielle, le centre commercial, se disséminaient entre des zones marécageuses encore vierges. D'où la première impression du voyageur débarquant d'avion et débouchant dans ces rues vides qui ne menaient nulle part : San Pedro n'était encore qu'un nom sur les cartes… San Pedro n'existait pas.

C'était pourtant là que se trouvait la clé du mystère que Boris et lui cherchaient à éclaircir. En piétinant de plus en plus dans le sang.

— Je vous remercie, murmura-t-il. On verra.

— Ma femme fait très bien la cuisine, vous savez, reprit soudain l'employé brusquement loquace. Le foutou au poisson, l'atieké, le kedjenou. Elle sait même faire l'agouti parce qu'elle est du Nord…

Il se pencha vers Brichot en souriant.

— Et puis elle est belle, vous savez. Et très gentille aussi avec les Blancs qui lui plaisent…

Une petite lampe rouge s'alluma dans le crâne d'Aimé Brichot. Il regarda le Noir droit dans les yeux. Non, il ne se trompait pas. L'employé lui offrait tranquillement de coucher avec sa femme !

— Je vous remercie, bafouilla-t-il en rougissant. Je…

Il reculait vers la Land Rover.

— Elle a des seins comme tu aimes, souffla l'autre. Elle a des fesses…

Brichot sauta au volant.

— Vous ne manquez pas de culot, fit-il remarquer.

L'employé eut un regard résigné.

— J'ai des dettes, mon cher ami, tu comprends ? Beaucoup de dettes !

*

* *

— Boris, fit Aimé Brichot d'une voix essoufflée en s'effondrant sous le parasol, je te paye quelque chose si tu devines ce qui vient de m'arriver !

Corentin chassa la fumée de sa Gallia.

— Grave ? interrogea-t-il.

— Euh, non.

— Alors, écoute-moi d'abord. Je viens d'avoir Belk au téléphone. Il continue à travailler pour nous, là-bas, le petit énarque. Et il a découvert quelque chose qui ne manquera pas de t'intéresser : Maoulé et Matouré, nos deux tueurs suicidaires, appartenaient à la même ethnie : les Kamo. Ethnie à laquelle appartient également le pharmacien de San Pedro, Antoine Amato… Ça y est ? Tu te réveilles ?

Un adolescent s'approchait, proposant des bracelets d'ivoire aux consommateurs assis à des petites tables sur la terrasse du Motel *Arso.*

Sept heures du soir. Tout ce que San Pedro comptait d'ingénieurs, techniciens, coopérants et administrateurs de la ville s'entassait autour de la piscine de ce qui avait été, lors du démarrage de la ville, le premier lieu d'habitation des pionniers.

Le Motel *Arso* où Boris et Aimé avaient débarqué trois heures plus tôt restait le centre mondain de cette cité de western africain lentement arrachée au sable, aux rochers et à la forêt.

— La même ethnie, reprit Boris, ça veut dire des intérêts communs, une identité commune. Probablement un but commun. Il paraît que les tribus kamo sont parmi les plus rétives à la modernisation. Elles défendent sauvagement leurs rites et leurs coutumes. Au besoin en tuant quand elles sont menacées.

Brichot frissonna. Il repensa aux mutilations rituelles de Marguerite Lafosse. Au cadavre d'Alata. À la tête fracassée de Maoulé. Au crâne fendu de Georges Matouré…

À Sandrine Grandin.

— C'est tout ? fit-il d'une voix étranglée.

— Non, murmura Boris en remuant les glaçons qui fondaient dans son whisky. L'ambassade de France a un « honorable correspondant [11] » à San Pedro. Un as paraît-il, dont il vient de me donner le numéro de téléphone. Détail qui te surprendra peut-être : l'honorable correspondant est une honorable correspondante…

Brichot remua sur sa chaise. Situé sur une hauteur boisée, le Motel *Arso* dominait la minuscule agglomération de San Pedro, ses quelques villas

élégantes et surtout au nord les baraquements misérables du « Bardo », le quartier où se sont installés tous les travailleurs sans abri. Une sorte de bidonville. Un urbaniste l'a ainsi baptisé par ironie : dans la tradition tibétaine, « Bardo » signifie Purgatoire…

Il n'était pas près de se transformer en Paradis.

— Pour le moment, reprit Corentin, on laisse l'honorable correspondante à l'écart de tout ça. Mais dès demain matin, on enquête discrètement du côté de la pharmacie d'Amato. Et aussi à la plantation de la veuve… Barbara Preiss…

La nuit tombait, chaude et moite. Des bancs de brume flottaient sur les massifs de fleurs. Derrière, la forêt n'était pas loin, l'immense forêt originelle avec ses acajous, ses lianes, le grouillement de ses reptiles et de ses fauves. Comme une sourde menace en suspens.

— Sandrine est venue ici, je le sens, murmura Boris, peut-être n'est-elle pas si loin…

Il soupira.

— À toi, maintenant, que t'est-il arrivé ?

*

* *

— Et alors ? tu as refusé ? fit Boris en éclatant de rire à la vision du fidèle mari de Jeannette – fidélité qui ne s'était démentie que deux ou trois fois dans une carrière où les tentations n'avaient pas manqué – en train de coopérer au remboursement de la dette d'un mari aux idées plus larges que les moyens financiers.

— Tu aurais accepté ? bafouilla Brichot.

— Mais non, dit Corentin. Ce qui m'étonne simplement, c'est *ton* étonnement. Les Africains n'ont pas tout à fait la même conception que nous de la vie conjugale, tu sais ?

— Tout de même, grogna Brichot. Vendre sa femme pour trente-cinq mille francs CFA[12].

— Ici, expliqua Corentin, c'est ce que gagne une dactylo. Il pouvait presque doubler son mois en te laissant avec son épouse une petite demi-

heure… Qui te dit que dans la même situation…

Brichot le regarda, outragé.

— Boris, tu ne vas pas prétendre…

La seule idée de « vendre » Jeannette au plus offrant faisait renaître ses brûlures d'estomac.

— Je plaisantais, fit Corentin, faussement confus.

— J'aime mieux ça, murmura son coéquipier en lissant sa moustache. Si on pensait au dîner ? Tu as regardé la carte ?

— Rien que des choses qui vont te plaire, murmura Boris. Escargots au piment, *foutou* au piment, poulet au piment. Bananes grillées à l'huile d'arachide comme dessert.

Brichot n'écoutait plus depuis longtemps. Le crâne couleur écrevisse, il se tenait le ventre en rêvant de cure de désintoxication au beefsteak et à l'eau de Vichy.

*

* *

Boris Corentin rejeta sur un fauteuil le numéro de *Fraternité-Matin* qu'il venait de lire, de la pensée-du-jour du président Houphouët-Boigny aux chiens écrasés et aux reportages sur les marabouts qui changent les billets de mille francs CFA en billets de dix mille francs CFA. Les nouvelles internationales, les tueries, les coups d'État, les guerres et les changements de régime, n'arrivaient que très loin derrière les informations locales.

Il bondit du lit. Cette fois-ci, il en était sûr. On l'appelait au-dehors. La première fois, dans le ronronnement de la climatisation – qui se disputait avec le léger ronflement de Brichot couché dans le lit voisin l'honneur de faire le plus de décibels possible – il avait cru qu'il se trompait.

Mais là, l'oreille aux aguets, il n'avait plus aucun doute. Il traversa la pièce et se dirigea vers la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur le jardin.

C'est au moment où il la tirait en arrière qu'il s'aperçut qu'il était nu. Il haussa les épaules. Puisqu'« on » voulait lui parler, « on » ne s'attarderait pas à ce détail…

La nuit était poisseuse et brûlante. Une véritable gifle appliquée avec une serviette moite. Au premier abord, ça faisait comme une boule de plomb dans la gorge. On se disait qu'on n'allait pas pouvoir respirer. Et puis on s'habituait à évoluer dans un hammam naturel parfumé aux essences de bougainvillées.

Il se mit à progresser dans le parc, essayant de ne pas se perdre dans les massifs de fleurs. L'ombre était totale et d'énormes nuages d'encre couraient sur la lune. Les ténèbres absolues, tropicales.

Il entendit un léger clapotement.

— Ici, murmura une voix étouffée. Par ici !

Il hésita un instant et haussa les épaules. Ça avait l'air de venir de la piscine. Un piège ? Après tout, on n'allait quand même pas le tuer à deux pas du Motel !

Il se laissa basculer dans la piscine dont l'eau noire se referma comme une main tiède.

— Viens, répétait la voix, viens.

Il crawla vers l'angle d'où elle venait avec un battement de cœur légèrement au-dessus de la normale. Brusquement, il effleura quelque chose de chaud et de vivant. Il s'arrêta d'avancer, les mains en avant.

Ce qu'il palpait, plongé à demi dans l'eau comme lui, c'était un corps de femme. Invisible mais apparemment superbe. Et qui commençait à vibrer sous la caresse. Il parcourut de longues cuisses ondulantes, un bassin large qui roulait sous ses paumes, un ventre plat et musclé, des fesses dures puis deux seins dont les bouts grossirent et s'allongèrent sous ses doigts comme de gros crayons de chair.

Dans l'eau, les mouvements n'étaient pas aussi précis que sur la terre ferme. Boris, sans le vouloir encore vraiment, effleura de son pubis le mont de Vénus de l'inconnue qui poussa un léger cri rauque à ce contact avec le sexe raide et massif qui pesait sur son ventre.

— Viens, dit-elle, et cette fois ça avait un sens très précis.

# CHAPITRE XV




C'était merveilleux, de faire l'amour comme ça, sans se voir, sans même se connaître, avec comme ciel de lit ces nuages lourds et noirs et l'accompagnement des cris d'oiseaux aigus dans la forêt proche. Au milieu de cette eau qui rafraîchissait un peu leurs corps en sueur après la canicule de la journée. Un extraordinaire bain de minuit.

La fille s'était laissée aller en arrière, la tête battue par les petites vagues que leurs moindres mouvements soulevaient. Elle ondulait vers la formidable virilité qu'elle sentait cogner à l'orée de son ventre.

Elle l'empoigna et, poussant le gland contre ses lèvres, commença à se masser en haletant. Puis ils glissèrent l'un contre l'autre et elle se retrouva empalée sur lui.

Elle avait ouvert les cuisses jusqu'à l'équerre, comme si elle avait voulu faire la planche. Boris allait et venait en elle, mordillant au passage le bout de ses seins avec une science qui la faisait gémir. La colonnade de chair qui la pénétrait la fouillait avec autant de force que d'intelligence, sachant alterner merveilleusement les moments de brutalité calculée et les instants de douceur et de précaution, se retirant pour qu'elle le désire encore plus, qu'elle le cherche en avançant son pubis convulsivement.

Il l'avait soulevée au-dessus de lui en passant un bras sous ses fesses et tenait ses doigts enfoncés dans la gaine de son ventre tandis qu'il plongeait entre ses muqueuses qui se refermaient sur lui comme une ventouse, serrant

et desserrant alternativement leur étau. À chaque fois qu'il l'empalait plus profondément, il sentait les ongles de l'inconnue lui labourer le dos. C'était un accouplement fantomatique et silencieux, sous ce ciel d'où la Voie Lactée avait disparu, à deux pas des chambres du Motel, sans qu'une parole ait été échangée, comme s'ils redoutaient de rompre le charme.

Brusquement elle se tendit. Une houle puissante la secoua. Elle se crispa autour du pal qui la travaillait comme si elle voulait le broyer. Et elle poussa un léger cri venu en direct des nerfs tandis que Boris, les yeux remplis de mille étoiles qui manquaient au ciel, se vidait dans son ventre.

Aussitôt elle le repoussa, d'une pression de main sur sa poitrine qui le fit reculer d'un mètre au milieu de l'eau. À quoi jouait-elle ? Qui était-elle ? Éberlué de ce soudain changement de comportement, il entendit une voix qui n'avait plus aucune trace d'émotion.

— Écoute-moi bien, dit-elle très bas. Je sais ce que tu cherches et je peux t'aider. Tu ignores tout des Kamo et de leurs secrets. Tu te lances là-dedans sans savoir. Non, ne me pose pas de questions. Écoute.

Elle parlait avec un léger accent « Petit Moussa », le français « incorrect » des Noirs qui n'ont pas fait beaucoup d'études. Sévèrement combattu par tous les organismes culturels du gouvernement.

— Les Kamo sont dangereux. Ils ont le pouvoir de se changer en animal. Tu as entendu parler des hommes-panthères ? Les Kamo sont des hommes-araignées. Leur animal sacré est peut-être le plus féroce de tous. Une mygale géante qui les protège. Et qui tue leurs ennemis. L'anthropophagie existe encore parmi eux. Ils mangent les parties génitales de ceux qu'ils ont tués, et ils dévorent les fœtus des femmes adultères qu'ils font avorter…

Elle reprit haleine. Au léger clapotement qu'il entendait, Boris devina qu'elle nageait sur place dans la piscine pour rester à la surface.

— Je sais aussi, recommença-t-elle, que tu cherches à te renseigner sur Antoine Amato, le pharmacien, et sur Barbara Preiss. Ils sont amants… Quant à la fille blonde que tu voudrais retrouver…

Boris retenait son souffle, sidéré. Découvrant que toute leur enquête, depuis le début, avait été suivie. Qu'il n'avait pas échappé à une surveillance aussi efficace qu'invisible. Ami ou ennemi ? Il ne pouvait pas encore répondre.

Ce qui était certain, c'était que pour le moment il faisait le plein d'informations…

Quant à la fille blonde, laissa tomber sèchement la voix, tu sauras plus tard. Pour le moment, attends. Et surtout, ne fais rien.

Il y eut un clapotement plus long.

— J'ai fini, termina-t-elle.

Aussitôt, il la sentit de nouveau contre lui.

Second changement à vue. Il devina, plutôt qu'il ne vit, la tête de la fille qui plongeait vers son ventre. Au passage, il sentit une longue chevelure qui l'effleurait. Bizarre pour une Noire. Car c'était une Noire, il en était sûr, l'accent « Petit Moussa » ne pouvait pas tromper.

C'était la première fois qu'on lui administrait sous l'eau une fellation en règle. De temps en temps, la fille remontait à la surface pour respirer, puis replongeait. C'était une sensation extraordinaire. Il avait l'impression que toute la piscine s'était changée en chair liquide pour se refermer autour de sa verge.

Brutalement, elle le quitta à nouveau, remplit sa cage thoracique, puis :

— Viens, souffla-t-elle en lui prenant la main.

Lorsqu'ils furent au sec, sur la pelouse, elle l'attira à elle en ronronnant. Ils roulèrent sur l'herbe fraîchement coupée, accrochant des brindilles qui se collaient à leurs corps trempés. Puis elle se retourna dans la pénombre, et il sentit contre son ventre ses fesses puissantes et chaudes. Aussitôt, elle le prit et le guida vers elle.

— Comme ça, dit-elle. Doucement, tout doucement.

La soulevant par les hanches, il l'attira contre lui. La croupe qu'il devinait fabuleuse s'ouvrit dans son coup de reins. Les mains refermées sur elle, il la transperçait à l'endroit le plus étroit, le plus intime, de sa personne.

Elle se mit à souffler bruyamment, exigeant :

— Plus fort maintenant ! Plus fort.

Ils retombèrent quelques instants après, collés par la sueur qui les inondait.

Il reprenait à peine ses esprits lorsqu'il la sentit qui se déroulait comme un serpent et lui échappait. Il tenta de la retenir.

— Adieu ! fit-elle.

Elle était déjà loin, perdue quelque part derrière les massifs de fleurs. Boris se releva, le souffle coupé par cette incroyable rencontre.

Quelque chose passa à un centimètre de ses boucles brunes. Il sursauta. Une chauve-souris au vol silencieux et précipité, cardiaque.

À pas lents il revint vers le Motel. Décidément, en Afrique, rien n'était facile. Même les filles faciles…

Il se sentait incapable de remettre de l'ordre dans ses idées. Tout tournoyait dans sa tête. Les morts… Sandrine… Le pharmacien de San Pedro… La veuve autrichienne… Les féroces Kamo et leurs rites préhistoriques… Et cette Noire inconnue qui venait de lui donner des informations qu'il ne parvenait pas à mettre en ordre… Ruisselant encore, sueur et eau de la piscine mêlées, il s'assit un instant derrière une haie de roseaux et d'acacias. Les chauves-souris, autour de lui, poursuivaient leur sarabande frénétique. Il n'avait plus du tout sommeil.

Un quart d'heure plus tard, le téléphone se mit à sonner dans la chambre. Il se rua. Aimé Brichot n'avait même pas été réveillé. Les émotions africaines l'avaient tué.

— Tu veux savoir tout ce que je ne t'ai pas dit ? murmura une voix qu'il reconnut immédiatement.

L'accent « Petit Moussa » de l'inconnue qui avait vibré entre ses bras un quart d'heure auparavant. Mais froid, précis, coupant. Formant un curieux contraste avec la musicalité chaude déformant et amollissant certains mots.

— Alors viens chez moi, ajouta-t-elle. J'habite dans Seweké. Derrière la gare routière, c'est facile : une maison jaune et bleue à côté d'un magasin d'alimentation, au carrefour de Soubré et de Tabou… Tu trouveras, si ton esprit est aussi agile que ton corps.

Il y eut le claquement du récepteur qu'on raccrochait. Corentin se précipita sur ses vêtements.

Le plus dur, dans tout ça, allait être de réveiller Brichot.

*

* *

La nuit gluante enveloppait Seweké, le faubourg le plus populeux de San Pedro, avec ses échoppes et ses marchés où les gens ont l’air de ne jamais dormir. Boris se faufila entre les boubous des insomniaques. Quelques djellabas aussi : des musulmans… Des cris, de la fumée. Une cacophonie de transistors posés sur le sol, parmi les détritus. L’odeur des brochettes de poulet au piment que des Noires faisaient griller… Le tout dans des nuages de poussière à première vue impénétrables.

— Ils ne dorment donc jamais ? gémit Brichot qui n’arrivait pas à se réveiller.

L’impression d’avoir été tiré en plein vol, c’est-à-dire en plein rêve.

— C’est là, murmura Boris en montrant une villa jaune et bleue au carrefour.

De la lumière filtrait sous les stores tressés.

— Elle m’attend, fit-il. Prends ton arme.

Leur MR 73 au poing, ils traversèrent le petit jardin rempli de buissons d’épineux et de roseaux. Brichot jurait à voix basse à chaque fois qu’il manquait de déchirer son pantalon vert olive.

Déjà, Boris frappait à la porte. Pas de réponse. Il recommença, appela à voix basse. Il avait de plus en plus l’impression d’avoir été attiré dans un piège.

C’était là, pourtant, il ne pouvait s’être trompé. Prenant son élan, il se précipita contre le battant qui céda dans un craquement. Immédiatement, il se jeta à terre, le MR 73 en avant, prêt à tirer.

Lorsqu’il releva le nez, il eut un sursaut d’horreur.

Sur le sol, à dix centimètres de lui, le ventre d’une femme béant et couvert de sang séché.

Livide, il se releva. L’odeur douceâtre de la décomposition empuantissait la petite salle de séjour où il n’y avait que quelques meubles en bambou, achetés dans les innombrables marchés des petits villages qui bordent les routes de Côte-d’Ivoire.

Faisant un effort énorme pour ne pas tourner de l’œil, il se pencha sur la morte.

— C’est celle de la piscine ? interrogea Brichot d’une voix tremblante.

Quelques crapauds lointains glapissaient leur chant désolé.

— Non, fit Boris après avoir fixé le cadavre attentivement.

Il faisait un effort énorme pour tenir debout.

L'impression que son sang refluait, que ses jambes flageolantes allaient se dérober sous lui.

— Primo, dit-il en essayant de reprendre son calme, elle est morte depuis au moins cinq ou six heures… Secundo…

Il se souvenait d'avoir à tâtons effleuré plusieurs fois une interminable chevelure soyeuse dans la piscine. Détail qui l'avait d'autant plus surpris que la fille inconnue avait l'accent « Petit Moussa » caractéristique de beaucoup de Noirs.

Or, la morte, elle, avait les cheveux très ras et très crépus. De petites boules d'étoupe clairsemée sur sa tête ronde.

— *My God,* fit Brichot à qui il arrivait de parler en anglais dans certains moments d'émotion intense. Qui a pu la tuer ? Qui était-elle ?

Soudain il sursauta, le visage décomposé.

Par l'entrebâillement de la porte de communication avec la chambre à coucher, il apercevait la moustiquaire enveloppant le lit. Flottant comme une grande voile blanche au souffle de la nuit.

Dessous, tapi, silencieux, venait d'apparaître le museau roux et pointu d'une sorte de gros rat aux yeux luisants. Volumineux comme un lièvre. Attendant qu'ils disparaissent pour reprendre son festin interrompu.

Horrifié, Brichot tira. Deux décharges sèches du MR 73.

Le rongeur fit un bond, jaillit de la moustiquaire, et s'écroula foudroyé.

Un agouti. Un mammifère dont les Africains raffolent en grillades. Brichot sentit son échine s'inonder de sueur.

Boris n'avait pas bougé. Ce qu'il regardait était innommable, intolérable.

La fille était étendue. Bras en croix, jambes écartées, elle avait visiblement été mutilée. On avait découpé les muqueuses du sexe avec une minutie atroce. Le supplice subi par Marguerite Lafosse, la standardiste qui lui avait donné rendez-vous au port d'Abidjan…

Puis on avait enfoncé entre ses cuisses de bronze le manche énorme d'une machette, dont la lame dépassait à peine, ternie de sang caillé.

— Filons, dit-il.

Ils viraient vers la porte lorsqu'un fracas déchira l'air. Deux Noirs déboulaient d'un placard mural, calibre 11,43 au poing.

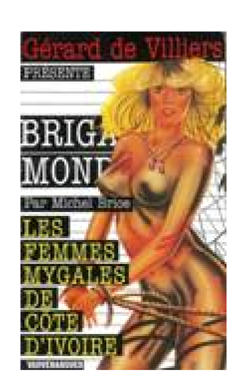
Immédiatement, l'atmosphère déjà empuantie par l'odeur aigre-douce de la mort et du sang s'emplit d'un nuage de cordite. Brichot, qui était plus près de la porte, n'arrêtait pas de tirer. Il parvint à blesser l'un des hommes. Mais l'autre s'était précipité sur Boris en hurlant.

Sous le choc, Corentin lâcha son arme. Dans un tourbillon d'horreur, il sentit qu'il s'écroulait sur le corps flasque de la morte.

Le pistolet automatique sembla grandir vertigineusement vers lui. Il eut le temps de se dire que l'homme qui allait le tuer louchait.

Cette fois, c'était la fin.

## CHAPITRE XVI




Aimé Brichot s'était pétrifié, son MR 73 soudain muet. Impossible d'atteindre le Noir sans risquer de toucher sa flèche. Impossible également, bien entendu, de laisser Boris se faire tuer sous ses yeux sans avoir rien tenté. Il se mordit la lèvre supérieure jusqu'au sang.

— Bon Dieu, c'est pas possible ! Il ne va pas mourir !

Boris sentait l'odeur pestilentielle du tueur à moitié couché sur lui. Son cerveau tournait à une allure folle. Le Noir cherchait à lui introduire le canon de son arme entre les dents. Couché sur le dos, sa main droite battant l'air, Boris toucha quelque chose de rêche et de froid : le pubis de la morte… Au point d'horreur où il en était, il ne frissonna même pas. Il n'avait plus les moyens de se payer le luxe d'une émotion. Ce serait pour plus tard.

S'il y avait un plus tard.

Du pubis, sa main descendit à l'entrecuisse. Le tueur vibrait contre lui, l'asphyxiant de sa sueur puante. Tous ses muscles tendus, Corentin arracha d'un geste sec la machette du sexe de la morte.

L'instant d'après, la lame décrivait un moulinet sifflant et s'abattait sur l'avant-bras droit du tueur.

Il n'y eut qu'un cri étouffé, un jet de sang en cascade qui aveugla Boris. Déjà, le poignet du Noir roulait à terre, serrant encore convulsivement le

11,43.

La brute louchait affreusement en regardant son bras droit sectionné. Boris avait toujours eu la plus absolue horreur de blesser, de mutiler, plus encore de tuer, ce qu'il n'avait fait qu'une fois et parce qu'il n'avait pas le choix Ajouter le sang au sang… La loi du talion… Il détestait la souffrance et la mort.

Il se redressa.

— On va appeler un médecin, dit-il. Auparavant, réponds-moi. Pourquoi voulais-tu nous tuer ?

Au son de sa voix, le Noir se tétanisa. Louchant de plus en plus, il se précipita sur Boris qui ne se méfiait plus. De sa main gauche serrée en étau, il tentait d'étrangler le Blanc, écrasant ses carotides.

Le genou de Corentin était resté libre. Il le replia dans une détente formidable. Cette fois, les testicules écrasés, le manchot s'effondra.

— Dingues, murmura Corentin en regardant les deux Noirs, celui que Brichot avait blessé au début et celui qu'il venait de mettre KO. Des machines à tuer. Programmées pour ça. Uniquement.

Il ressaisit son MR 73. Les deux Noirs, comme ceux de la plage de Grand Bassam, étaient drogués jusqu'aux yeux. Donc hyper-dangereux. Il valait mieux se méfier.

Déjà, le manchot récupérait. Un genou sur sa poitrine, Boris interrogea :

— Pourquoi l'avez-vous tuée ? questionna-t-il en montrant la Noire, tout près d'eux.

Pas de réponse.

— Qui vous a envoyés ?

Le Noir marmonna quelque chose dans sa langue vernaculaire. Ça ne devait pas être aimable.

— Qui vous a envoyés ? répéta Boris. Antoine Amato ?

L'hémorragie ne s'arrêtait pas. Si ça continuait, il y aurait un nouveau cadavre dans la villa. Au nom d'Amato, les petits yeux convergents très enfoncés du tueur s'allumèrent.

— Pas lui, glapit-il. Sa putain !

On avançait.

— Son nom ? grogna Corentin. Vite. Tu vas mourir.

— Raga…, fit le Noir d'une voix hachée. C'est une putain. Elle a changé son nom, elle a renié sa race, elle couche avec des Blancs… Elle trahit Amato avec des Blancs… Raga Bogare… Elle se fait appeler Béatrice… C'est une putain…

Il virait au gris rapidement. Ses globes oculaires firent plusieurs tours rapides. Boris se redressa. Le tueur s'était évanoui.

Corentin vira vers Brichot.

— Mémé, dit-il d'une voix blanche, tu vas rentrer au motel. Plus question de dormir. Tu commences par appeler un médecin et le faire venir ici. Puis tu téléphones à Belk.

Il fallait absolument que le chef du protocole arrange avec Grégoire-Philippe Sayé, le chef de la police d'Abidjan, l'affaire de la tuerie dans la villa. Déjà, on avait dû retrouver les corps des premiers tueurs de la plage de Grand Bassam. Ainsi que celui d'Alata. Si ça continuait, ça allait faire du vilain. Depuis qu'ils étaient arrivés en Côte-d'Ivoire, les cadavres d'autochtones s'accumulaient. Tout ça pour sauver une Blanche. Une étrangère. Ce n'était pas fait pour arranger le rapprochement entre les races. Ni leurs propres affaires.

— Qu'il écrase le coup, Mémé, ajouta Corentin. Il le faut. Sinon, on va être rembarqués par le premier avion pour Paris.

À propos de Paris, il fallait aussi absolument que Brichot contacte Charlie Badolini. Il avait essayé la veille, avant de quitter Abidjan, mais les lignes étaient encombrées.

— Je vais le réveiller, gémit Brichot.

— Tant pis. Il y a trop de macchabées. On ne peut pas continuer comme ça sans le mettre au courant.

Brichot rangeait son MR 73, regardant le spectacle de carnage de la villa dévastée.

— Et toi ? questionna-t-il.

— Je fonce chez Amato, le pharmacien. Il a parlé de sa maîtresse… Elle vit peut-être chez lui. En tout cas, c'est tout ce que je peux tenter. On va bénéficier de la surprise. Elle doit nous croire morts…

Il se bloqua devant la porte, regardant les gouttelettes de sang qui séchaient sur la lèvre supérieure de son coéquipier : souvenir du moment où Brichot avait cru Boris perdu à jamais.

Mémé, fit-il, ne lésine pas sur les francs CFA si tu veux avoir Baba au téléphone. Sois gentil avec la standardiste !

*

* *

La Land Rover cahota dans les rues désertes de Sonouko, l'un des quartiers résidentiels à l'extérieur de San Pedro. Résidentiel sur le papier et dans les projets des promoteurs : pour l'instant, le coin était encore livré à une semi-jungle. Quelques villas sur la colline, très isolées les unes des autres et surmontées par les chevelures effilochées des grands cocotiers aux airs penchés.

Corentin conduisait, à demi aveuglé par la sueur qui coulait de ses sourcils. La nuit était une vraie soupe, brûlante et poisseuse. Il avait un mal fou à faire le point. Tout s'enchaînait trop bien mais ne « collait » pas. Trois femmes, trois Noires, avaient été assassinées dans des conditions horribles. Des tueurs avaient jailli de partout, à Abidjan comme à San Pedro, pour tenter de les supprimer.

La dernière morte, la Noire de la villa, il était sûr maintenant de son identité : c'était l'honorable correspondante de la diplomatie française à San Pedro. Tana Doumbé, une institutrice qui avait fait ses études en France.

Et qui devait en savoir assez pour le payer de sa vie.

Enfin, il y avait la sirène inconnue du Motel. La fille qui s'était offerte à lui dans la piscine quelques heures auparavant.

C'était d'elle que le tueur venait de parler avec une haine si violente, avant de tourner de l'œil. Boris l'avait compris immédiatement : Raga Bogare. Doublement traître à la race noire… Par son changement de prénom d'abord puisqu'elle se faisait appeler Béatrice. Par son goût pour les Blancs ensuite.

Il en avait eu une preuve éclatante.

Les éructations du manchot avaient été pour lui une illumination : la longue chevelure de la Noire qui l'avait tant étonné, dans la piscine, s'expliquait par son désir d'européanisation : elle s'était fait décrêper. Pour certaines Africaines, les cheveux crêpés sont un vrai cauchemar. Absurdement, elles cherchent à tout prix à ressembler aux Blanches. Objet

de scandale pour ceux qui pensent que l'identité noire vaut bien l'identité blanche et que « black is beautiful », comme disent les Noirs américains. Le décrêpage des cheveux est à leurs yeux un signe d'aliénation, un aveu inadmissible d'infériorité qui ne peut qu'être le fait d'ex-colonisés regrettant leurs colonisateurs.

Enfin, il y avait les Kamo, ces redoutables fanatiques dont la fille lui avait parlé dans la piscine. Pourquoi lui avait-elle donné ces informations ? Pourquoi cet étrange manège de chat avec la souris ? Pourquoi ce jeu avec le feu ?

Il ralentit. La villa du pharmacien, « Les Orchidées », était en vue.

Il allait peut-être avoir la réponse à toutes ces questions.

*

* *

Immobile dans le hall, il écouta, le cœur battant. Rien ne bougeait dans la maison. Il se mit à progresser, tentant de faire le moins de bruit possible.

Lorsqu'il fut arrivé au premier étage, il aperçut la porte d'une chambre entrouverte. Il la poussa doucement.

Sous le voile vaporeux de la moustiquaire, une longue Noire intégralement nue était allongée sur le ventre. Raga-Béatrice Bogare.

Il la reconnut immédiatement. C'était ces cuisses brunes musclées, cette croupe, somptueuse et cambrée, ce dos souple interminable, c'était ce corps magnifique qu'il avait possédé deux heures avant, dans la piscine.

Il souleva la moustiquaire et Raga eut un ronronnement de chatte heureuse avant d'ouvrir les yeux.

Dès qu'elle l'aperçut, elle se retourna et ses seins de bronze eurent un léger soubresaut. D'abord, les traits de la fille se durcirent. Puis elle comprit qu'elle ne pouvait rien tenter.

Le poing droit de Corentin s'ornait du plus persuasif des bijoux : un très joli pistolet réglementaire de 750 g capable de cracher au choix des 38 spécial ou des 357 Magnum.

Elle étira voluptueusement son corps de plomb fondu et se leva. Elle avait tout compris.

— Tu aurais pu me prévenir, murmura-t-elle en souriant.

Elle l'enveloppa de ses bras tièdes. Il avait l'impression qu'un serpent s'enroulait à lui.

— J'ai envie de toi, fit-elle.

Elle glissait sa langue entre ses lèvres. Décidément elle était très européanisée. Le baiser n'a jamais été une tradition très répandue en Afrique, entre amants. Au contraire. Les Noirs, en principe, ont toujours considéré que la bouche était faite pour manger. Pas pour se donner mutuellement du plaisir.

Boris se dégagea péniblement. Sous son pantalon, il se sentait durcir et grossir.

— Tu as voulu me tuer, dit-il d'une voix coupante.

Elle continuait à essayer de se lover autour de lui. Soudain, il sentit qu'il n'allait plus résister très longtemps. Elle venait de le saisir à pleines mains, le massant furieusement.

— Viens, souffla-t-elle en chavirant sur le lit.

Ses jambes relevées chassèrent la moustiquaire, s'écartant sur ses muqueuses roses autour desquelles couraient les mèches tortillées de son pubis crêpé. Sa longue chevelure « européanisée » à force de soins capillaires était répandue sur le lit. Ça faisait un drôle d'effet, sur ce corps noir luisant de sueur. L'impression d'une perruque ou d'un postiche.

Elle eut un feulement passionné et se retourna, entrouvrant de ses doigts longs et fins ses fesses sombres en un appel qui se passait de mots.

Hors de lui, Boris regarda cette superbe femelle qui offrait sans complexe son sphincter qu'il voyait déjà palpiter. Il eut une faiblesse et s'approcha.

D'une détente, Raga Bogare fit un rétablissement et tenta de s'emparer du MR 73.

D'un revers des coudes il la rejeta sur le lit où elle s'écroula avec un cri meurtri. C'était bien un cobra à qui il avait affaire.

— Tu peux me poser toutes les questions que tu veux, siffla-t-elle, furieuse. Je ne répondrai pas.

Elle le jaugea :

— Les types dans ton genre ne torturent pas. Tu ne me fais pas peur.

Il y avait une nuance de mépris dans sa voix. Un homme qui hésite à tuer est-il vraiment un homme ? En Afrique, on ne connaissait pas les demi-mesures.

— Tu es un lâche, le défia-t-elle.

Corentin se crispa.

— Très bien, dit-il. Lève-toi. Il doit bien y avoir une cuisine quelque part dans la maison. Tu vas m'y conduire.

*

* *

Si Raga Bogare avait pu blêmir, c'est ce qui se serait produit. Corentin venait de tomber pile sur la seule chose qui pouvait éventuellement la décider à parler.

Un flacon bleu déniché dans un placard de la cuisine. Rempli de détartrant sanitaire.

À base d'acide chlorhydrique.

— Je ne vais pas te torturer, annonça-t-il. Je vais simplement te faire un shampooing.

Elle avait déjà compris.

— Shampooing dépilatoire, hélas, ajouta-t-il. Mais à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas ?

Il agita le flacon dont quelques gouttes jaillirent.

— Agenouille-toi, commanda-t-il.

Dans quelques minutes, la belle chevelure décrêpée de la Noire ne serait plus qu'un souvenir.

— Dommage, après tant d'efforts, soupira Corentin. L'embêtant, c'est que la dépilation va être définitive. Être chauve, à ton âge, c'est vraiment idiot.

Elle tremblait. De rage et de panique.

Boris laissa tomber deux minuscules gouttes d'acide chlorhydrique sur le crâne de Raga.

La brûlure fut instantanée. Comme tombant directement sur ses centres nerveux.

— Non, hurla-t-elle. Pas ça. Par pitié !

Corentin releva le flacon.

— Tu me dis tout, fit-il d’une voix tendue. Ou bien tu n’auras plus jamais besoin de coiffeur et tu feras des économies.

Un feu sombre s’alluma dans les yeux de gazelle de la Noire.

Elle n’avait plus le choix.

# CHAPITRE XVII




André Belk posa ses lunettes sur le bureau d'acajou et donna un coup de pied au climatiseur qui labourait le silence de la nuit.

Les deux policiers français, là-bas, à San Pedro, touchaient au but. Il n'en avait jamais douté. Avec un peu de honte, de les avoir manœuvres sans qu'ils s'en doutent.

Ce qu'Aimé Brichot venait de lui dire l'avait confirmé dans ses premières impressions. De Paris, on lui avait envoyé des as. Le dessus du panier.

Il décrocha son téléphone et composa le numéro de l'ambassade de France. Aussitôt, sa voix se fit imperceptiblement respectueuse.

— Monsieur l'ambassadeur, commença-t-il, « l'opération Kamo » est déclenchée.

Cinq minutes plus tard, il appelait Toto, son ami tahitien qui tenait un « maquis » sur le Plateau.

— On part dans quarante-cinq minutes, précisa-t-il. Tout est prêt, j'espère ? Tu sais où on se retrouve ?

Inutile d'en dire plus au téléphone.

Un dernier coup de fil à l'aéroport de Port-Bouët.

Là-bas, aussi il avait des amis. Le petit avion Cessna qu'on lui avait promis devait être fin prêt pour décoller.

Il raccrocha et chaussa à nouveau ses lunettes. Satisfait. Il était doué en relations publiques. Dans les grandes occasions, c’est un don qui peut vous sauver la vie.

En l’occurrence, la vie qu’il fallait sauver était celle de Sandrine Grandin.

Mais ce n’était pas le seul objectif de l’opération Kamo. Loin de là.

Il se rapprocha de la fenêtre. La lune serait pleine demain soir. La grande cérémonie des hommes-araignées allait commencer.

*

* *

Boris regarda la Land Rover traverser le jardin de la villa « Les Orchidées », écrasant au passage quelques massifs de bambous.

Le lourd véhicule stoppa. Derrière la Land Rover de location qui état restée dans l’allée depuis la nuit dernière.

À l’aube, après avoir passé tous ses coups de fil, Brichot avait rejoint sa flèche à la villa. Et ils avaient attendu ensemble l’arrivée de Belk et de son équipe.

Tout en surveillant étroitement Raga Bogare, renfrognée dans le mutisme depuis qu’elle avait passé des aveux complets pour sauver sa magnifique chevelure décrêpée…

Il y eut un remue-ménage de portières claquées. Boris attendait le chef du protocole sur la véranda.

Écumant de rage.

— Je suppose que vous ne vous attendez pas à un comité d’accueil trop chaleureux ? interrogea-t-il.

— Je me suis préparé au pire, fit Belk, mi-chair mi-poisson.

Le soleil flambait sur la colline assommée, comme frappée de stupeur. C’était l’heure de la sieste. Là-bas, Toto, le Tahitien, et ses hommes – quatre Noirs colossaux – vérifiaient le matériel.

Les mâchoires de Boris se contractèrent.

— Vous nous avez pris pour des guignols et je déteste ça, dit-il.

Les soupçons qu’il avait eus sur Belk s’étaient confirmés au-delà de ses craintes. Ils avaient été manipulés dès le début. Derrière l’enlèvement de San Pedro, il y avait bien autre chose.

— Nous sommes venus ici récupérer une fille disparue, reprit Corentin, mais vous vous foutiez complètement de son sort, n’est-ce pas ?

Belk renifla. Le soleil lui tapait dessus et le colosse aux cheveux noirs bouclés lui barrait le passage vers la fraîcheur de la villa.

— Vous mériteriez que je vous casse la gueule, gronda Corentin.

Il y avait entre eux tous ces morts, jalonnant la piste qu’ils avaient suivie.

— Calmez-vous, murmura Belk. Je ne vous ai jamais trahi. J’avais des ordres. De Paris.

— Charlie Badolini était au courant ?

Ç’aurait été un comble qu’ils aient été manœuvres par leur patron !

— Non, avoua Belk. Ça passait même au-dessus du chef de la PJ. Haute politique. Coopération avec notre meilleur ami africain, la Côte d’ivoire. Question de sécurité intérieure. Comment avez-vous appris ?

Corentin eut un mouvement de l’épaule vers la villa.

— La fille… Elle a parlé. J’en sais autant que vous, maintenant. Ce qui me chiffonnait depuis le départ, c’était cette histoire d’enlèvement d’une Blanche par une autre Blanche, et puis cette affaire de tribu de fanatiques : les Kamo… Je ne voyais pas le rapport.

— Maintenant, vous voyez ?

La voix de Corentin claqua.

— Amato.

— Pas seulement un Kamo civilisé devenu pharmacien, opina Belk. Agent de l’Est. Ami de Cuba.

Il se gratta le nez.

— Ça fait des mois que nos services de renseignements collaborent avec leurs homologues ivoiriens sur cette affaire. Du jour où on a découvert qu’Amato avait fait une partie de ses études à l’Université Lumumba[13] de Moscou. La moitié des étudiants qui y vont en repartent anti-soviétiques à mort. Vous savez quel est le premier mot qu’ils apprennent, en Russie ?

Il s’épongea le front d’un revers de bras.

— *Obiziano*… Ça veut dire singe en russe. Quand les étudiants africains se promènent dans les rues de Moscou, c'est le mot qu'ils entendent à chaque pas. Le Soviétique moyen est le pire raciste du globe.

— Ça n'a pas empêché Amato de revenir dans son pays convaincu de la nécessité de libérer la Côte d'ivoire du « néo-colonialisme » et du « capitalisme », fit observer Corentin.

— Hélas, murmura Belk. Nous avons donc attaché à sa personne notre correspondante de San Pedro : Tana Doumbé, l'institutrice…

— Je sais, frissonna Boris. Ça ne lui a pas porté chance.

— Quand nous avons appris qu'il allait tenter un gros coup, nous avons renforcé la surveillance.

— L'enlèvement de Sandrine ? fit Corentin.

Belk balaya l'air brûlant.

— Barbara Preiss, qui est l'un des « deuxième » ou « troisième bureau » d'Amato, et qui a fait tomber Sandrine dans le piège des Kamo, ignore l'aspect politique de l'affaire. Elle croit qu'il s'agit seulement de fournir à une peuplade arriérée et fanatique une Déesse Blanche, de manière à les pousser à organiser la grande cérémonie que racontent leurs *griots* de génération en génération. Une cérémonie qui nécessite qu'on sorte de sa cachette le fabuleux trésor de la tribu… Elle est persuadée qu'elle et Amato vont faire main basse sur ce trésor et disparaître.

Il ricana.

— Amato n'a absolument pas l'intention de disparaître ! Il veut ce trésor, mais pas pour lui. À sa manière c'est un vrai Kamo. Un fanatique. Sa superstition à lui est seulement plus moderne : c'est le marxisme-léninisme… Il veut le trésor pour nourrir les caisses de la subversion et organiser des groupes armés de commandos destinés à déstabiliser le pouvoir d'Houphouët-Boigny. Nous avons intercepté et décodé plusieurs de ses messages en direction de Miami : le trésor devait être échangé contre des devises et des armes sur un bateau, hors des eaux territoriales ivoiriennes. Ainsi, Amato pouvait envisager de consolider sérieusement son infrastructure révolutionnaire. Sandrine n'était là-dedans qu'un appât malheureux : la Déesse Blanche dont la présence doit faire sortir le trésor des Kamo de sa cachette…

— Quand l'avez-vous compris ? murmura Corentin.

— Dès que Jean-Pierre Lombard, son fiancé, nous a annoncé sa disparition. Tout concordait… Et puis, nous suivions aussi de très près les déplacements de Barbara Preiss.

— Ce n’est pas très joli, tout-ça, fit remarquer Boris. Vous nous avez laissés tâtonner. Il y a eu des morts.

— Mais tous les chaînons du réseau sont maintenant connus. Grâce à vous, coupa Belk.

— Sandrine est peut-être déjà morte. Nous aurions pu intervenir plus tôt pour la délivrer.

— Elle vit, assura l’énarque. C’est ce soir la pleine lune et les traditions des Kamo prévoient la grande cérémonie pour la pleine lune. Nous devons arriver avant, et coincer tout le monde : Amato, Barbara Preiss…

— Vous avez fait courir de très gros risques à Sandrine, insista Corentin dont la fureur ne se calmait pas.

Il y eut un silence. En contrebas de la colline, une voiture de marchand ambulant creva la torpeur de la sieste. Sa voix criait dans le désert : « Ananas ! Ananas » !

— Le risque a été envisagé en haut lieu, murmura Belk. Quand vous serez moins furieux, vous vous apercevrez que je suis moins coupable que vous ne le pensez.

Boris darda le feu noir de son regard sur le petit homme maigre et jaune. Il ne parvenait pas à le détester. Et puis il avait sauvé la vie de Brichot, dans le cimetière de Grand Bassam.

Il se secoua.

— Partons, dit-il. On a assez perdu de temps comme ça.

Il passa une main dans ses boucles noires.

— Pour Raga Bogare, vous décidez quoi ?

— La police est prévenue, expliqua Belk. De toute façon, elle ne peut plus aller bien loin.

# CHAPITRE XVIII




La piste s'était encore rétrécie. À chaque virage, on avait l'impression qu'elle allait s'arrêter, submergée par une végétation bouffie, suant la fièvre de ses frondaisons éclatantes où régnait une nuit presque totale. Le ronflement des deux Land Rover ne couvrait qu'à demi les cris d'animaux, les craquements, toute la vie délirante et mystérieuse de la grande forêt originelle dans laquelle ils s'enfonçaient au milieu d'une brume tremblante de chaleur. Les moustiques et les mouches volaient dans l'habitacle où la torpeur commençait à régner, au fil de ces kilomètres brûlants et monotones. Même le ciel, qu'ils apercevaient parfois par une déchirure entre les grands arbres, leur paraissait flamber, grésillant d'une cendre pâle et volcanique.

— Pays de cauchemar, grogna Brichot en chassant des bestioles non identifiables.

Ça puait tout ce qu'il détestait : les bêtes venimeuses, les serpents sournois qui se glissent dans votre pantalon, les fourmis qui vous piquent, la fièvre jaune, le palu et autres dangers minuscules et terribles.

— Tu manques d'originalité, murmura Corentin qui conduisait, la mâchoire serrée, le regard fixe.

Derrière, la jeep de Belk suivait, avec le Tahitien et les quatre Noirs.

— Franchement, gémit Brichot, j'aimerais mieux être à Paris.

La forêt, quand ils avaient démarré en direction du nord, s'était ouverte puis refermée sur eux comme une sorte d'immense main sombre. Il frissonna.

— Pardonne-moi, soupira-t-il. Mais je déteste tout ce que je ne comprends pas.

*

* *

Le cri que poussa Sandrine figea un instant les jacassements des sous-bois qui entouraient le village.

Depuis des jours et des jours, dévorée de fièvre, elle avait perçu une animation inhabituelle. Sa piqûre à la cheville s'était infectée. Des frissons n'arrêtaient pas de la secouer. De temps en temps, les souvenirs de la France, de Paris et même de son fiancé, la visitaient. C'était à présent un autre monde qu'elle ne reverrait jamais.

Elle avait passé des heures interminables et terrifiantes, les yeux fixés sur l'énorme araignée immobile au plafond de sa case. La grosse mygale dont elle voyait palpiter le ventre couvert de poils fauves ne bougeait que pour dévorer les mouches qui venaient finir dans son immense toile blanchâtre.

Peu à peu, Sandrine s'était affaiblie. L'atroce opération d'excision et d'infibulation pratiquée par Vataou après qu'il l'eut violée avait achevé de la terrasser. Depuis, elle savait que, d'une façon ou d'une autre, elle allait mourir. Et elle avait renoncé à lutter.

Toute la journée, elle avait perçu une animation inhabituelle dans le village. Les femmes s'interpellaient en secouant des bassines en plastique. C'était fou, ce qu'il pouvait y avoir de bassines en plastique dans le village. À croire que, pour les Kamo, c'était le comble du luxe.

Les hommes parlaient d'elle. Plusieurs fois, elle avait entendu prononcer son nom. Pas le vrai : celui qu'ils lui avaient donné. Atoni. La déesse de la légende Kamo née du soleil et réincarnée en elle…

Et puis, le jour était tombé. Sans atténuer l'atroce chaleur. Enfin, on était venu la chercher.

Comme la première nuit où elle avait débarqué, le village était en transes. Les tam-tams se répondaient, rythmant des psalmodies interminables et sinistres. La fièvre rendait encore plus hallucinant le spectacle de ces hommes et de ces femmes drogués à mort, ivres de vin de palme, qui dansaient, riaient, hurlaient en gesticulant sous la pleine lune. Délirant de joie à l'idée que le grand jour annoncé par leurs lointains prophètes et répété de génération en génération par les *griots,* était enfin arrivé.

Le jour où la Déesse Blanche, revenue parmi eux, allait être fécondée par sept jeunes hommes qui venaient de terminer leur initiation dans le Bois Sacré.

Puis elle porterait le fruit de leurs assauts. Elle accoucherait d'un bébé blond et blanc comme elle. Et elle serait mise à mort selon les rites prévus.

Alors les temps seraient consommés : Atoni aurait rejoint la lumière céleste et les Kamo seraient le peuple élu. Le seul peuple élu parmi tous les peuples du monde.

On avait coiffé les longs cheveux blonds de Sandrine, on l'avait peinte de l'étrange couleur gris métallisé qui servait aux cérémonies. On lui avait fait absorber de grandes quantités de vin de palme.

Enfin on l'avait poussée au-dehors, titubante de fièvre, d'ivresse, de désespoir et de fatigue. Trop faible pour éprouver désormais la moindre épouvante à la vue des innombrables masques grimaçants et multicolores qui bondissaient autour d'elle en sarabandes infernales.

Comme une morte, elle s'était laissé conduire jusqu'à l'autel d'ébène sculpté. Elle n'avait eu aucune réaction quand on avait posé religieusement sur son ventre l'énorme araignée.

C'était le dernier test. Si la mygale la piquait, ça voudrait dire qu'elle n'était pas la Déesse Blanche.

La mygale n'avait pas bougé. Les tam-tams et les modulations stridentes des flûtes avaient redoublé. Renversée sur le dos, jambes largement écartées, les pieds introduits dans deux trous pratiqués aux deux extrémités d'une énorme solive, immobilisée, son intimité livrée aux yeux de tous Sandrine avait laissé aller son regard vague dans les constellations innombrables de la nuit pure de tout nuage.

Elle ne poussa un cri que lorsque le premier des initiés s'avança, sexe en avant, pour la posséder.

Lors de l'infibulation, Vataou l'avait cousue.

C'était une fierté et un plaisir sadique supplémentaire de posséder une femme ainsi interdite. Suprême raffinement dans la défloration. D'habitude, le sexe était cousu avec des épines. Entièrement agrafé sauf un minuscule orifice pour les besoins naturels. Et c'était un surcroît de jouissance pour le mâle de sentir ces épines égratigner son sexe tendu.

Sandrine n'avait que du fil chirurgical. L'humidité avait rapidement commencé à le pourrir. Il céda vite, arrachant au passage la peau des grandes lèvres, mettant à vif ses muqueuses.

Elle hurla tout le temps que durèrent les accouplements rituels.

Tandis que, couverts de peaux velues de couleur fauve, des danseurs mimaient en rampant la course de l'araignée. Leurs bras et leurs jambes écartés, ils imitaient leur redoutable animal-totem, ses déplacements obliques, ses immobilités soudaines et dangereuses, ses bonds en avant, ses attaques fulgurantes.

Le vent agitait au-dessus des cases l'immense filet en forme de toile tendu sur le village.

Les psaumes lancinants n'arrêtaient pas. À eux seuls, les tam-tams assourdissants auraient cassé la volonté la mieux trempée.

Seuls Amato et Barbara n'étaient pas ivres. Assis au milieu des Kamo, ils attendaient une seule chose : l'arrivée du trésor porté par le grand sorcier.

Le clou de la cérémonie.

Le somnifère puissant dont Barbara avait coupé le vin de palme quelques heures auparavant allait bientôt faire son effet sur les membres de la tribu.

Les yeux luisants, Amato songeait déjà à la dernière phase de son plan. Il concernait Barbara.

Le rôle de l'Autrichienne était terminé. Il avait prévu de la tuer dans la forêt, au retour.

La révolution ne tolérait pas les sentiments. D'ailleurs, s'il en avait jamais eu, il n'en avait plus. Il détestait ces femmes à la peau blanche dévitaminée. L'avenir était à la race noire.

La future République Populaire de Côte-d'Ivoire chasserait tous les Occidentaux.

Il en serait bien entendu le guide tout-puissant.

*

* *

Aimé Brichot regarda d'un air mauvais le pont de lianes qui enjambait le torrent.

— Je ne passerai jamais là-dessus, fit-il, buté.

C'était une mince chose oscillante et molle accrochée aux arbres de l'une et l'autre rive. Une fantastique construction arachnéenne. Aussi solide que délicate.

Une construction qui est d'ailleurs un secret : en Afrique, les ponts de lianes sont bâtis en une nuit par des initiés. Les étrangers, et même les autres Villageois, n'ont pas le droit d'assister à la fabrication. Quant à celui qui en trahirait le mystère, il sait qu'il risque sa vie.

— Tu veux que je te porte ? s'impatienta Corentin.

Le bruit des tam-tams roulant dans le village tout proche, lui mettait les nerfs à vif. Il se sentait inondé de sueur.

Les quatre Noirs armés de Smith and Wesson ainsi que Toto, le Tahitien, attendaient placidement derrière lui qu'il veuille bien se décider. Parfaits hommes de main silencieux et indifférents programmés pour une tâche précise et ne posant pas de questions.

— Je viens, grogna Brichot à Boris qui était déjà sur l'autre rive avec Belk. Mais tu t'occuperas de Jeannette et des filles si j'y reste, c'est promis ?

Aimé Brichot n'avait qu'une seule faiblesse : il était sujet au vertige. Un vertige horrible qui lui tordait les tripes.

C'est donc les tripes tordues qu'il s'engagea sur le pont qui tanguait à chaque mouvement et sous lequel grondait le torrent.

*

* *

Boris recula, caché par un rideau de roseaux.

L’horreur. L’horreur absolue. Comme si le temps et la marche de l’histoire s’étaient arrêtés.

Un spectacle barbare, préhistorique, s’offrait à eux sous la douche bleue des rayons lunaires. Entre les deux rangées de cases en pisé, les Kamo, assommés par l’alcool de palme et le somnifère, s’écroulaient l’un après l’autre. Hommes et femmes mélangés, formant des tas sombres dans la nuit.

Seuls les tambourineurs massacraient encore la membrane de leur tam-tam, arrachant des vibrations sinistres. C’était la fin d’un rite effroyable et sacrificiel.

Sandrine, là-bas, inerte sous la lune, les jambes retenues dans les coches d’une grosse pièce de bois, couchée sur l’autel sculpté à l’effigie d’une énorme araignée, avait l’air morte.

Et, au milieu de ce décor de fanatisme et de cruauté brusquement figé et pétrifié comme si un sort leur avait été jeté, un homme et une femme évoluaient. Bien vivants, eux, et bien réveillés.

Boris ne les avait jamais vus mais il les identifia immédiatement.

Antoine Amato, le pharmacien-guérillero de San Pedro. Et Barbara Preiss, la veuve du planteur. L’Autrichienne qui avait fait tomber Sandrine dans la toile de l’araignée sacrée. Qui l’avait condamnée à ce bal infernal.

Il fit un geste et se rua en avant, suivi par Brichot, André Belk, les quatre Noirs et le Tahitien.

*

* *

Ce fut Amato qui les vit le premier. Il était en train d’emplir un grand sac de pierreries et de bijoux. Barbara, elle, traînait un autre sac déjà plein vers une Mercedes garée à l’autre entrée du village.

La première pensée d’Amato fut pour le tas de richesses fabuleuses qu’il n’avait pas encore enfourné dans la Mercedes. Il y avait de tout : des bracelets, des colliers, des statues-fétiches, des vases. Il y avait aussi des diamants ramenés au fil des âges d’Afrique du Sud par des caravanes de Kamo qui traversaient tout le continent pour grossir encore leur trésor inouï.

Amato prit vite sa décision. Un homme brun athlétique fonçait sur lui en hurlant :

— Police ! Vous êtes en état d'arrestation.

Il y avait déjà quatre ou cinq sacs dans la Mercedes. Le tiers, à peu près, du trésor d'Ali-Baba des Kamo. Amato renonça au reste. La horde qui fonçait sur lui n'avait pas l'air de plaisanter.

Il se rua vers la Mercedes au moment où Barbara y déchargeait son fardeau.

Elle n'eut le temps de rien voir. Amato avait pris sur la plage arrière du véhicule la Kalachnikov qui ne le quittait jamais.

La rafale coupa littéralement en deux l'Autrichienne.

Déjà, les balles des Smith and Wesson des Noirs de Toto sifflaient autour de lui. L'une d'elles brisa le pare-brise arrière. Amato fit démarrer l'énorme véhicule qui tangua sur la piste. Une autre balle étoila une vitre latérale.

Il fit une terrible embardée et défonça une des cases de pisé, meurtrissant la calandre de la Mercedes.

Les hommes jaillis de la forêt pour l'arrêter au moment où il touchait à un but si longtemps attendu, lui barraient l'accès à la piste. Il vira dans un nuage de poussière à travers le sous-bois.

Il n'alla pas loin. Boris entendit brusquement un terrible coup de frein. Puis un bruit sourd.

Quand il arriva avec Brichot et Belk, ce fut pour voir la Mercedes immobilisée, de travers, l'avant plongeant dans la fosse d'un profond piège à panthères.

Le choc avait assommé Antoine Amato. Les quatre Noirs l'arrachèrent à son siège comme une poupée de chiffons.

Les bijoux et les diamants s'étaient échappés des sacs et ruisselaient en pluie scintillante dans la voiture.

— Mince ! siffla Brichot médusé.

Corentin vira. De grandes auréoles de sueur tachaient sa chemise Lacoste rayée bleu et blanc.

— Sandrine, gronda-t-il, halluciné. Elle est morte !

*

* *

André Belk accourut, brandissant les billets d'avion de Boris Corentin et d'Aimé Brichot.

— Je viens de la voir, dit-il aussitôt. Elle a passé une nuit entière à délirer. Mais l'intervention a eu lieu à temps et elle sera sauvée.

Sandrine Grandin avait eu de la chance dans son malheur.

— Elle est entre de bonnes mains, reprit le chef du Protocole de l'ambassade de France. Évidemment, elle a subi d'affreuses mutilations… De quoi la rendre à jamais frigide, peut-être… Sans compter le traumatisme qu'elle a subi pendant son séjour dans ce village…

— Vous avez prévenu son fiancé ? questionna Boris.

Les yeux de Belk flambèrent derrière les verres.

— Il m'a quasiment envoyé promener, dit-il. Je le dérangeai en pleine conférence ministérielle, paraît-il. Il s'est beaucoup ému au début de cette affaire, puis peu à peu, il a cessé de nous harceler de questions. Sandrine n'est pas grand-chose au regard de ses activités politiques. C'est un ambitieux insensible, termina-t-il, avec un ton où on sentait du mépris et de la rancœur.

Corentin brossa machinalement son blouson.

— Je vois, dit-il d'une voix un peu ennuyée.

André Belk baissa la tête.

— Ne vous faites pas trop de soucis pour Sandrine, reprit-il, ayant retrouvé son allant. J'espère qu'elle va rester ici. Enfin, tant que je suis en poste à Abidjan.

La rencontre avec la jeune femme avait beaucoup troublé André Belk qui était tombé amoureux de cette blonde victime. Il semblait désirer tout faire pour qu'elle oublie au plus vite le cauchemar qu'elle venait de vivre.

— J'aime mieux ça, fit Corentin soulagé.

Aimé Brichot arrivait, essoufflé.

— Votre avion va bientôt partir, constata Belk. J'espère que nous nous reverrons à Paris, et que vous aurez oublié vos griefs envers moi.

À peine l'affaire terminée, les autorités ivoiriennes avaient fait savoir poliment à l'ambassade de France qu'elle avait intérêt à rapatrier d'urgence

ses deux policiers-vedettes de la Brigade Mondaine. Bien sûr, on était content d’en avoir fini avec Amato, maintenant sous les verrous, et avec sa bande. Mais il y avait eu pas mal de dégâts et ça commençait à faire du bruit. Rapport aux cadavres qui avaient poussé tout au long de cette enquête comme du chiendent.

Surtout, on ne tenait pas en haut lieu à dévoiler que des Blancs avaient fait tout le travail. Le chef de la police abidjanaise attendait donc impatiemment leur départ pour tirer la gloire de l’opération.

Tout s’était passé très vite. Le retour à San Pedro. Puis le vol San Pedro-Abidjan. Le temps de prendre une douche à l’ambassade. Le temps d’expédier une réception-éclair au champagne chez l’ambassadeur, et Belk les conduisait à l’aéroport de Port-Bouët.

Tout ça laissait un petit goût amer.

Du genre de quand Charlie Badolini tirait tous les marrons d’un feu dans lequel Boris et Aimé avaient failli brûler…

Corentin se fouilla.

— J’aurais voulu le lui donner moi-même, mais puisque ce n’est pas possible…

André Belk regarda le magnifique collier Kamo scintillant d’or et de pierreries.

— C’est pour Sandrine, murmura Boris. Elle mérite bien de profiter de cette prise de guerre, non ?

*

* *

La masse gigantesque du 747 vibra en s’arrachant au tarmac. Quelques minutes plus tard, virant sur l’aile, l’avion s’inclinait à 45° et Brichot se penchait vers le hublot. Sous lui, la mer moutonneuse des vertes frondaisons de la forêt africaine où Sandrine avait failli payer de sa vie la folie des hommes.

Puis ce fut le début de l’animation, et les hôtesses commencèrent à circuler avec leurs mini-bars.

— Je peux me permettre une question ? demanda Corentin, tout en désignant une petite bouteille de vodka Eristoff à la jeune personne qui l'interrogeait.

Il parlait d'un petit pendentif, une sorte d'étui de cuir noir qui s'étalait dans l'échancrure de la chemise de cocotiers de son coéquipier, suspendu à un lacet de raphia.

— Pendant que tu t'es absenté, dans l'aéroport, tu ne serais pas allé acheter un gris-gris, par hasard ? questionna-t-il, pince sans rire, tout en constatant qu'une bonne vodka Éristoff c'était autre chose que le vin de palme.

Brichot rougit. Les oreilles, le crâne, les pommettes.

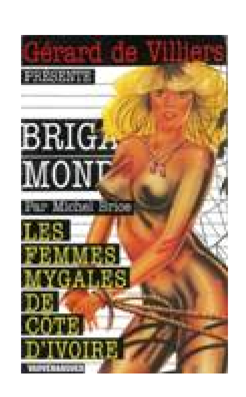
— Tu me connais, bafouilla-t-il, je ne suis pas superstitieux… Mais le type m'a dit que grâce à ça on avait des garçons quand on le voulait…

Il se gratta la moustache en pensant au futur petit Brichot mâle qui se préparait.

— Je n'y crois pas, bien entendu, dit-il précipitamment. Ça fera un souvenir, quoi.

— Bien entendu, acquiesça Boris Corentin en chopant au vol le geste furtif de l'*incrédule* Aimé Brichot qui palpait par trois fois son porte-bonheur.

# TABLE


Gérard de Villiers
PRÉSENTE
Par Michel Brice
LES
FEMMES
MYGALES
DE
CÔTE
D'IVOIRE

---

[1] Soit deux cents francs français. Pour la plupart des pays francophones d'Afrique, la monnaie est le franc CFA (Confédération Financière Africaine). Au cours officiel, 100 francs CFA = 2,00 francs français.

[2] Il existe une antenne du SDECE dans chaque ambassade de France. Ce service se divise en deux sections : Renseignements et Action. Ils ont des correspondants locaux et, bien entendu, une « couverture » officielle. Les agents sont par exemple des chargés de mission.

[3] Philippe de Baleine, ***Le petit train de la brousse,*** Editions Plon.

[4] Sortes de démons africains qui sautent dans le corps de la femme et la possèdent sexuellement.

[5] Spécialistes, en Afrique, de la transmission des traditions, des souvenirs et des récits légendaires. Entraînés dès l'enfance à répéter mot à mot, ils ont une mémoire phénoménale. Autrefois, la moindre erreur était punie de l'exécution capitale du *griot…*

[6] Petit restaurant africain.

[7] C'est le nom que certaines tribus africaines donnaient aux hommes qu'elles mangeaient.

[8] Appontement perpendiculaire à la rive fait de pieux assujettis par des traverses et recouverts généralement de ponts et de docks.

[9] Démon de la brousse africaine.

[10] Adjectif forgé à partir de l'ENA (École Nationale d'Administration) où André Belk a fait ses études.

[11] En termes moins élégants, une sorte de barbouze servant le cas échéant d'indicateur.

[12] Environ 700 francs français.

[13] Université fondée par l'Union Soviétique pour accueillir les étudiants africains et au passage les endoctriner. Son vrai nom est : Université-de-l'Amitié-des-Peuples-Patrice-Lumumba.